This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 409736

SE TAIRE ET FAIRE

BL
485
.V77

SE TAIRE
ET FAIRE

BL
485
.V77

BL
485
.V77

DE

L'IDOLATRIE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

3810 Imp. MAULDE et RENOU,
Rue Bailleul, 9.

DE

L'IDOLATRIE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES

TRAITÉ DE LA SCIENCE DES MYTHES DANS SON APPLICATION AUX FORMES DU JUDAÏSME ET DU CHRISTIANISME,

RÉSUMANT

1° L'esprit des Mythologies et la théorie des Symboles religieux aux divers temps d'initiation;
2° L'homogénéité des principes et leur filiation;
3° La concordance des emblèmes par le rapprochement et la liaison des images, des noms et des caractères attributifs;
4° Les prototypes à l'aide desquels on obtient l'explication des Mystères et des autres fictions sacrées; la signification des divisions et dénominations allégoriques de la géographie des poètes, et l'intelligence des noms figuratifs et des rôles assignés aux Génies, Patriarches, Chefs et Instituteurs de nations, pour les temps héroïques ou fabuleux.

PAR F.-V. VINCENT,

Auteur des Observations sur les récits des historiens anciens, de Dissertations sur les antiquités étrusco-romaines, et de Recherches sur l'origine et les émigrations des Boïes.

PARIS,

AU DÉPÔT, RUE DU ROULE, 23, AU COIN DE LA RUE SAINT-HONORÉ

1850

Vignaud Lib
8-3-27.

BL
485
.V77

AVANT-PROPOS.

Il ne fallait pas moins que l'opportunité des circonstances, et toute la gravité des questions qui agitent la société, pour me résoudre à livrer à la publicité une œuvre conçue dans un intérêt purement scientifique, et qui ne devait pas sortir du cercle étroit de sa spécialité.

Malgré des convictions fondées sur l'accord de la raison avec l'unanimité des témoignages de l'histoire et des monuments traditionnels des mythes reçus chez tous les peuples, j'aurais subordonné mon jugement à la raison d'Etat, et respecté jusqu'aux préjugés de l'opinion.

Mais il ne saurait plus y avoir d'autre guide que la vérité, d'autre règle que la raison. Elles seules aujourd'hui exercent quelque empire sur la classe de lecteurs à laquelle je m'adresse. Et, quand tous les hommes, sans distinction, sont appelés à concourir au perfectionnement des sociétés et à l'établissement des lois qui les régissent, c'est un devoir pour chacun d'apporter sa part des lumières qui peuvent éclairer la marche des institutions.

Fort de la droiture de mes vues, en présence des périls de notre état de société, j'opposerai la vérité des principes à l'erreur des systèmes politiques et religieux qui s'y rattachent. Si je ne puis lever, pour tous, le voile des mystères qui leur dérobe la connaissance de leurs devoirs envers Dieu et la société, je dirai du moins le sens attaché à ces fictions indignes, par leurs formes mensongères, du Dieu de vérité, et dont l'acception la moins honteuse ôte encore toute sincérité aux hommages qui lui sont dus.

C'est en n'acceptant que le sens littéral de sa tradition que l'Eglise d'Occident a livré son berceau à l'Islamisme, et en consacrant l'absurde qu'elle est *divisée contre elle-même*, qu'elle provoque le scepticisme et enhardit l'athéisme. C'est à elle seule qu'elle doit imputer la perte de son autorité, et les malheurs du schisme et de l'incrédulité; et qu'on peut reprocher de désarmer les lois de toute sanction religieuse; d'ouvrir encore la porte aux funestes doctrines s'appuyant sur une interprétation plus judicieuse du sens multiple de son Evangile; et d'être obligé, pour les combattre, de l'attaquer elle-même [1].

[1] Le langage que me prête la vérité ne s'écartera point de cet esprit de tolérance imposé par la diversité des sentiments humains, et qu'honorent les apôtres du Christ dans le personnage de Gamaliel, défenseur et juge de leurs actes. Je me garderais de la moindre des injures à l'usage de leurs successeurs, dans leurs violences contre des cultes établis; moins encore voudrais-je, à l'exemple de ceux-ci, attirer le mépris sur leurs ministres dont je respecte la mission, recherche l'estime et invoque le concours des lumières. Ce n'est pas quand le clergé est plus recommandable qu'à aucune époque, et autant qu'on puisse l'espérer de la nature de l'homme, que je voudrais blâmer en lui autre chose que ce que l'Église primitive condamnait dans les au-

Ceux qui ne voient dans la religion qu'un appui donné aux moyens politiques et moraux, comme ceux qui la considèrent au point de vue le plus élevé, semblent ne pas s'apercevoir que, dans un siècle éclairé, le matérialisme chrétien est devenu un empêchement à la propagation de ses principes conservateurs. Le mensonge révolte ; il ne gouverne plus; et il compromet encore les vertus sociales qu'il ne saurait étayer [1].

En donnant un corps à la *parole* de l'intelligence divine

tres communions. Je ne suspecte que l'esprit de corps et ses tendances naturelles ; l'avenir d'après le passé. Je ne rappelle dans l'Église que cette pureté de doctrine qui fonda la puissance du christianisme sur le matérialisme des anciens cultes, et dont l'oubli a causé sa décadence et les malheurs de notre époque. Qu'il se hâte donc de répudier, autant qu'il le pourra, ces formes et pratiques déshonorantes, héritage d'un temps de corruption, et de revenir à cette sincérité des adorations, suivant le commandement de l'ancienne loi et le vœu de l'enseignement évangélique.

[1] L'erreur de ces apologistes d'un culte dégénéré (que la plupart ne connaissent que de nom) est de juger de son efficacité par celle du passé, qui n'est possible qu'aux mêmes conditions, l'état barbare ou l'assoupissement de la raison. Ceux-là voudraient-ils sacrifier la civilisation à son agent : ramener la misère et l'ignorance parce qu'elles seraient favorables au rétablissement de la foi ?

Une religion n'est salutaire, en morale comme en politique, qu'autant qu'elle commande la foi, le respect et la soumission. Ce n'est pas assez que le besoin de croire, il en faut le moyen. La foi ne s'impose plus en disant : croyez comme vos pères; et, par cette croyance machinale, on n'honorerait ni Dieu, ni soi-même.

L'Église n'a-t-elle pas donné l'exemple de l'incrédulité en représentant l'auteur du christianisme sous les traits mythologiques des anciens génies illuminateurs de la terre, Christs, sauveurs et régénérateurs des cultes païens? On peut du moins supposer qu'elle n'aurait pas eu cette audace, si elle avait considéré Jésus-Christ comme dieu ou seulement l'incarnation d'une partie de la divinité.

qui inspirait ses auteurs, et l'entourant des caractères symboliques des idoles qu'il avait renversées, le christianisme demeure sans autre effet que de dégrader la majesté divine, et d'arrêter l'essor des idées religieuses vers le souverain arbitre des destinées.

Le commun des hommes peut encore abaisser ses regards, au commandement de l'Eglise, sans rien voir au-dessus de l'image offerte à sa vénération; mais il renfermera toute sa religion dans la pratique de vertus stériles; et se croira dispensé d'observer les préceptes de l'Evangile, quand il aura abjuré sa raison, en révérant la fiction matérielle. Repoussé par la grossièreté de formes renouvelées du paganisme, celui qu'inspire une piété sincère autant qu'éclairée, s'éloignera toujours plus d'un culte qui répugne à son intelligence; et d'autant qu'il rabaisse la grandeur de l'Eternel. Le sceptique, plus confiant en la divinité que dans ses interprètes, récusera plutôt l'autorité des hommes qu'il ne voudra douter de la dignité, de la justice et de la bonté de Dieu. L'athée persistera dans son aveuglement; et, s'autorisant de l'approbation donnée par le Nouveau Testament aux monstruosités de l'Ancien, il ne verra, dans l'image de la divinité, qu'un mensonge ou un odieux tyran. L'exemple de ces réprobateurs, même réduits au silence, aurait encore plus d'influence sur la multitude que les exhortations de l'Eglise, les moins intéressées. Considéré comme négation de l'Evangile, il aura un effet tout opposé au but de son enseignement.

Quand donc la base sur laquelle repose l'institution est viciée au point de compromettre les effets salutaires qu'on s'en était promis, une réforme devient indispensable. C'est

en ramenant le christianisme à la pureté de son début, que les saines doctrines qu'il professe pourraient reconquérir cette force morale qui persuade, et concourir au maintien de l'ordre, comme au bien-être des sociétés.

« *Dieu est esprit, et ne veut être adoré qu'en esprit et en vérité... Vous n'adorerez que lui seul... Il est mon Dieu* (Θεον μου) et le vôtre, ajoute Jésus. (Ev. s. Johan. IV, 24; XX, 17) [1].

Mais ce sage précepte que les premiers pères renouvelaient du Décalogue de Moïse, dont Jésus devait accomplir toute la loi, n'avait pu satisfaire l'ambition de leurs successeurs : les initiés aux mystères du paganisme, qui professaient cette croyance de Platon, n'embrassaient pas pour

[1] « *La lumière est le Christ*, dit Isaï : *Jésus est la lumière qui nous* « *éclaire, Lumen de lumine; Isa-achos*, — le *semblable* (à Dieu), *sa parole* « *répercutée.* — *L'Esprit divin communiqué à l'homme par J.-C. dont Dieu* « *est la tête.* (Saint Paul.) »

Lors même que le législateur des chrétiens, *qui ne vient pas de lui-même, ne fait que ce qu'il voit faire à son père* (selon saint Jean), n'eût pas été seulement ce *verbe*, écho de la divinité, reflet des lumières de l'intelligence suprême, ce que les juifs appellent *la fille de la voix céleste*, et que la descente du Saint-Esprit à la régénération de Jésus par le baptême, n'infirmerait pas ce qui a été dit (psychologiquement) de l'incarnation de la deuxième personne de l'unité indivisible, par l'opération de la troisième qui procède des deux autres, Jésus ne se serait pas substitué à Dieu le père, qu'il veut qu'on adore lui-seulement, et en esprit. Moins encore eût-il voulu qu'on se prosternât (depuis le VIIe siècle) devant l'image de son enveloppe terrestre.

Les Juifs n'eussent pas adoré leur Moïse, cet auteur du Décalogue eût-il été autre chose que le génie de la sagesse des Égyptiens.

Malgré la défense, *au mauvais esprit*, de mettre Jésus en évidence (Ev. pass.), l'Église a trouvé moyen de détourner sur l'idole de ce Christ de la lumière (des Grecs), les hommages qu'il voulait qu'on ne rendît qu'au Père de toutes lumières.

cela la nouvelle religion ; et la foule des dévots aux images symboliques continuait d'honorer ces idoles du culte de ses pères.

Malgré cette éternelle vérité et la *défense de faire, pour l'usage des adorations, aucune image ou ressemblance de ce qui est au ciel et sur la terre* » (Deutér.), les préjugés populaires introduits au sein de l'Eglise, avec le plus grand nombre de ses prosélytes, s'y réhabilitèrent, en dépit des foudres apostoliques, quand elle ne visa plus qu'au gouvernement des peuples. Elle s'appliqua alors à en concilier les principes avec sa profession de foi, et en détournant sur des objets qu'elle *sanctifiait*, les hommages rendus aux anciennes idoles. Le trafic *des choses saintes* fut plus florissant que jamais : les *marchands* rentrèrent dans la maison du Seigneur d'où son Christ ne les avait chassés qu'en les frappant de sa malédiction.

Toute la tâche de l'Eglise, dans ces temps de bouleversements et d'ignorance qui favorisèrent son intronisation, fut de dénaturer les traditions, d'altérer l'origine et le caractère des emblèmes consacrés, pour en rapporter les attributs à des héros, apôtres et glorificateurs fictifs du nouveau culte. Partout, comme à Rome, le Panthéon devint le temple des saints [1].

[1] La transmission, dont l'Église tire son autorité, repose sur une série d'hérétiques de toutes sectes, et une succession de principes théologiques dont la dernière modification ne ressemble en rien à la première. Avant les conclaves du moyen-âge, l'autorité de l'Esprit saint avait déjà reçu de graves atteintes dans ces luttes (appelées conciles) où la force matérielle l'emporta souvent sur la raison.

La première supputation établie par Hégésippe vers la fin du IIe siècle passait pour fort incertaine aux yeux mêmes d'Eusèbe qui néan-

Le christianisme, réformateur de celui des sectes judaïques dont il recueillit l'héritage et jusqu'à la gloire des martyrs, nous apparaît sous trois phases bien distinctes, dans l'identité qu'on lui suppose avec la secte primitive des Nazaréens.

Présenté successivement comme l'émule, l'antagoniste et le continuateur de ces anciennes communions, il se montre tour à tour persécuté avec elles ; leur persécuteur, rallié à la puissance temporelle ; puis, au jour du triomphe, tournant contre celle-ci les armes arrachées à leurs adversaires.

Au nom même du Christ illuminateur des peuples, la *voix* céleste ou *verbe* de l'intelligence divine dont prétendaient s'inspirer les socialistes du Nazareah et des autres factions communistes, le néo-christianisme vint opposer des principes d'ordre, de paix et de charité à leurs prédications séditieuses, et se poser comme l'auxiliaire du pouvoir, en rendant à César le droit que les premiers lui déniaient.

moins l'admet comme le fondement de l'Église. Celui-ci, qui cent cinquante ans après fut le père de l'histoire ecclésiastique, était arien, et ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ telle qu'on l'admet de nos jours.

Un moine sans autorité comme sans mission, arrachant à la puissance papale les populations les plus consciencieusement religieuses, est une condamnation dont l'Église ne se relèvera qu'en réformant elle-même ses abus. C'est alors seulement qu'elle pourrait compter comme catholiques ces masses irreligieuses ou indifférentes n'ayant de chrétien que le nom.

Le caprice d'un roi d'Angleterre a suffi pour y modifier profondément les croyances chrétiennes. Chez nous un gouvernement détestable avait pu les proscrire ; un autre plus odieux ne s'élèvera tout-puissant que par les résistances de l'Église et l'obstination de ses défenseurs.

Formé à l'école de la philosophie grecque, il faisait prévaloir les préceptes de la plus rigide morale des temps anciens, sur des doctrines subversives de l'ordre établi, nées de la haine que le sacerdoce de Jérusalem entretenait contre les cultes rivaux et les princes de la Terre [1].

Mais la mission conciliatrice que s'étaient donnée les Pères de la nouvelle Eglise devait bientôt s'altérer par l'intolérance de leurs successeurs, à l'égard même des dissidents les moins offensifs. Leur esprit de domination remplit de troubles les provinces de l'empire, et jeta la société dans un plus grand péril que celui qu'elle s'était proposé de conjurer.

La diversité de croyances et d'enseignements qui divisaient les anciennes sectes, avait été un obstacle à l'établissement de leurs rêveries, et le préservatif des bouleversements dont elles menaçaient l'ordre social. Une religion dominante fut un mal plus réel, et les chefs de l'Etat ne tardèrent pas à s'en apercevoir.

Julien, témoin des désordres causés par les disputes scolastiques entre les chefs de l'église militante; de la ruine du trésor par leurs dilapidations; de la dégradation du génie par un système d'abrutissement; de la décadence des arts par la spoliation et la destruction des monuments littéraires et artistiques consacrés aux anciens cultes; des

[1] En donnant un autre sens au langage figuré de l'Évangile nazaréen, dit de saint Mathieu, ses réformateurs y interpolèrent encore le célèbre sermon sur la montagne; ce beau précepte d'Isocrate : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent; et celui du Zoroastre des Perses : Faites pour eux ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous.

violences exercées à main armée, plutôt contre des rivaux que contre des ennemis de l'empire et de la société ; ce sage empereur ne pouvait rester le complice d'un agent qui s'était tant écarté de sa mission.

Il ne prévoyait que trop, en outre, qu'une religion prééminente, non seulement s'affranchirait des liens qui unissaient les cultes au gouvernement, et ne reconnaîtrait plus cette suprématie du premier magistrat, qui avait fait la force et la sécurité de la République ; mais encore, qu'elle tenterait de substituer son autorité souveraine à celle des chefs de l'Etat. Cet empereur philosophe voulut, mais déjà trop tard, mettre un terme aux empiétements d'une caste qui prétendait tenir de Dieu même un pouvoir supérieur à celui des Césars.

C'est en vain qu'il dévoilait la source de son institution ; qu'il démontrait l'imposture de son origine toute divine. Il ne désabusa que les moins aveuglés. Les masses égarées par les malheurs publics et leurs propres misères, se livraient aux séducteurs qui lui promettaient le salut ; abandonnant à ces directeurs tout attachement aux biens de la terre, pour la contemplation des béatitudes célestes.

Avec l'omnipotence sacerdotale qui énerva les cœurs, la civilisation croula de toutes parts sous les coups redoublés de la barbarie. Bientôt la société humaine n'eut d'autres règles que celles des intérêts de l'église triomphante, au joug de laquelle tout fut subordonné.

Aujourd'hui que se reproduisent et les symptômes du malaise qui alarma l'ancienne civilisation, et les mêmes faces d'empiriques toujours plus prompts à l'entretenir pour en profiter, que désireux d'y remédier ; l'expérience

doit nous tenir en garde contre ces panacées d'homœopathes politiques et religieux.

Il n'y aurait pas moins de déception à attendre de l'Eglise le soin de protéger la société moderne à peine arrachée à ses étreintes. Notre civilisation, concession de sa caducité et aujourd'hui l'objet de ses regrets, ne saurait être défendue par elle contre les attaques des nouveaux réformateurs et de ces sycophantes qui, eux aussi, se rattachant aux principes de l'ancienne secte nazaréenne, revendiquent à leur appui le dogme de la divinité de son auteur.

Lors même que l'Eglise n'abuserait plus de son mandat, pour reconstituer son despotisme, n'est-elle pas trop discréditée dans l'opinion, pour qu'il lui soit encore possible d'en user utilement [1]?

L'immixtion officielle de l'Eglise dans les débats qui agitent la société, ne serait sans danger qu'autant que son action ne s'étendrait pas au dehors de la sphère où elle exerce encore son ascendant. Au-delà, l'efficacité qu'on s'en promet ne ferait que déplacer le mal en l'aggravant; soit qu'elle triomphe encore de ses adversaires pour substituer ensuite ses exigences à leurs prétentions; soit, plus vraisemblablement qu'elle ne fît que les irriter et coaliser

[1] L'Église a cessé de compter ses membres par le nombre de ceux qui reçoivent son baptême. Il ne lui appartient plus que ceux qui en renouvellent les vœux; et ces fidèles sont trop clair semés pour ajouter une page au volume des guerres du *compelle intrare*. Réduits au *sinite illos*, de Gamaliel, ce n'est pas quand ils ont le plus de besoin de sa protection, que le pouvoir temporel pourrait compter sur leur assistance. Mieux vaut pour l'Eglise, et pour tous, son humilité de solliciteur que trop de confiance dans sa force.

leurs efforts contre un ennemi déclaré, trop vulnérable aujourd'hui pour ne pas succomber.

Meilleure comme calmant que comme préservatif, ce n'est que dans les temps barbares, alors qu'elle agit sur des esprits incultes, naturellement crédules et superstitieux, que l'intervention religieuse exerce une salutaire influence. Au défaut du témoignage de la raison, elle seule avait pu fléchir des cœurs féroces et désarmer les instincts malfaisants. Mais à une époque de lumières et d'expérience, une mission divine à laquelle ne croiraient pas plus ceux qui la confient et en sont investis que ceux contre lesquels on la dirigerait, ne ferait que paralyser dans une fatale confiance des uns par l'indifférence et le dégoût des autres, les forces réelles dont la société peut et doit disposer pour sa défense. Son emploi n'aurait pas d'autre vertu que celle du chloroforme pendant l'opération ; et elle aurait par contre et pour effet immédiat, l'inconvénient plus grave d'exciter les passions anticléricales, et de réunir contre un ennemi commun des attaques dont la dispersion est une plus sûre garantie d'impuissance [1].

[1] Si l'on devait reconnaître la volonté de Dieu dans l'autorité de l'Église, le devoir de celle-ci serait d'en réclamer la plénitude d'exercice et celui de tous de s'y soumettre sans réserve.

Mais une religion qu'il eût plu à Dieu de révéler, eût été vraie en tout temps et pour tous, sans dissidence possible. Qui donc se refuserait à entendre la parole divine, et n'aimerait obéir à toutes ses prescriptions ?

Une religion qui, pour s'établir avec l'aide des chefs temporels, aurait eu encore recours aux terreurs de l'enfer et des persécutions les plus atroces, et eût rencontré dix millions d'incrédules préférant le martyre à sa croyance ; qui parvenue à l'exercice d'un pouvoir absolu, favorisé par les préjugés de l'éducation et par la force de la

Il n'est plus d'autre autorité suprême parmi les hommes, que celle de la raison, fille de l'expérience. Cette révélation de tous les temps et de chaque instant, enseigne à se défier également et des innovations du socialisme et des tendances du catholicisme vers un retour à son passé.

Si le communisme nazaréen pousse les mécontents de la société au renversement d'un état de choses qui ne les satisfait point, l'esprit de l'Eglise n'est pas assez intéressé à l'empêcher d'aplanir encore les seules voies qui puissent la ramener au pouvoir qu'elle convoite. En outre qu'elle a trop à rougir au grand jour de notre civilisation pour ne pas s'efforcer, elle aussi, d'éteindre les lumières de l'incrédulité et de retremper son autorité dans l'obscurité du moyen âge.

« Quand un autre Dragon, qui n'avait qu'un seul chef, à passer se présente [1]. »

Il importe donc de se prémunir contre des doctrines également hostiles à l'ordre social, et qui s'atténuant par la discordance des principes et leur antagonisme devien-

coutume, ne trouverait plus qu'indifférence et mépris dans les masses, et d'adhérents que faute de mieux : une telle religion, quand le besoin de croire en Dieu et de l'honorer est si général, est-elle bien l'œuvre de la volonté divine? On ne l'imposerait pas encore sans accuser Dieu d'iniquité, ni récuser son Christ véritable, cette lumière divine de notre libre arbitre et la source de toutes les vertus ; ce Christ (comme l'entendait saint Justin) qui n'avait pas eu besoin de se faire juif pour être connu de Platon, de Socrate et de toute l'antiquité.

[1] On doit se rappeler les exhortations que les princes de l'Église adressaient à leur roi-pontife se plaçant à la tête des agitateurs : « Courage, Saint-Père, poursuivez l'œuvre de la fédération des peuples « (dans le giron de l'Église). Votre clergé s'associe à votre tâche.... Il

draient un danger réel par l'influence qu'on leur accorderait. A l'exemple des *légitimistes quand même*, trop de membres de l'Eglise attendent des excès même de ses adversaires, la restauration de son royaume dans ce monde, *Reine ou rien !* C'est son dernier mot.

En dépouillant l'idole du caractère de divinité dont la revêtent ses prôneurs intéressés, on la réduira à la juste considération qu'elle puisse encore mériter; et, en démontrant que notre Christianisme, ce rayon de lumière qui courba la tête de Saül, le malfaiteur, n'est que le correctif du socialisme nazaréen, Jésus ne sera pas plus l'auteur de cette réforme qu'il n'avait été le Christ des Nazaréens [1]. Alors chacun comprendra que l'autorité du *Nazareah*

« vous seconde de toute sa force dans l'accomplissement de l'éternelle « vérité : *Je déconcerterai la sagesse des sages et je rejetterai la science « des savants.* » (Monsr Clermont-Tonnerre.) Mais le meilleur des papes n'a pu retrouver les clefs du paradis, perdues par Alexandre VI ; l'excellent Pie IX n'est pas plus qu'ailleurs prophète parmi les siens.

Est-il donc vrai que le Saint-Esprit des conclaves ne se soit pas relevé sous le coup de béquille de Sixte V ? Les peuples estiment-ils aussi peu que cet élu *la première des béatitudes ;* ou attendraient-ils que les princes de l'Église voulussent bien descendre à l'humble place que leur assigne le législateur chrétien ? Penseraient-ils aussi (avec saint Paul) *que l'esprit vivifie et que la lettre tue.....* l'Église ?

Suivant mons. Guillot, le prêtre ne garde plus que la houlette du pasteur (de l'Ida, Daoud, *Dav-idè*) ; mais l'Église ne s'est jamais fait faute de la *foudre* de ce Jupiter Joudevs terrassant les géants. Le vulgaire ne se sert que de la *fronde* (humainement parlant).

[1] Il importe, du moins, que ceux qui ont foi en Jésus-Christ comme ceux qui s'autorisent de sa mission, ne le considèrent plus comme un républicain socialiste ; que des membres du clergé ne se laissent pas séduire par cette apparence de l'Évangile : et que des professeurs de lycées n'enseignent pas le communisme comme étant la parole divine.

Judas-Sadoc, dit le Christ et le Sauveur, n'a rien de plus surnaturel que celle d'un *Jésus de Nazareth*, procédant de celui-ci et affilié aux anciens *Jesous*, ou sauveurs, du Paganisme [1]. Il ne croira pas plus au retour de l'*âge d'or*, ou du bonheur parfait dans le sein du communisme primitif, ce paradis perdu par la *cupidité*, qu'il ne voudra revenir à l'état sauvage, parce que selon le néo-christianisme l'homme aurait encore *abusé de sa perfectibilité*, en s'élevant au-dessus de sa condition première. Il croira moins encore que le souverain arbitre des destinées humaines, sans lequel rien n'a été fait, rien n'arrive dans le monde, ait eu besoin de se faire tuer pour remédier à l'un ou à l'autre de ces malheurs [2].

[1] Ce Christ nazarréen, ou le Christianisme, n'est pas né deux fois, ainsi qu'on pourrait le croire, d'après nos évangélistes; à la fin du règne d'Hérode-le-Grand, selon saint Mathieu, et douze ans après la mort de ce roi, alors que Cyrenius faisait le dénombrement des Juifs, suivant saint Luc.

L'historien Josephe dit bien que la secte des Nazaréens prit naissance à la fin du règne d'Hérode, mais qu'elle ne se produisit qu'à l'occasion de ce recensement par Cyrenius. Il ajoute qu'elle fut la cause de la ruine de son pays et des maux qui affligeaient l'empire romain.

Trente-sept ans après Actium, dit Josephe (Histoire anc. l. XVIII, 1; et B. J. l. II, 12), le peuple juif veut s'opposer au dénombrement des biens d'Archélaus (successeur d'Hérode) et de ceux des particuliers, par Cyrenius. Ce fut l'occasion des révoltes et de la naissance de la secte des Nazaréens établie par *Judas le Galiléen*, aidé du saducéen *Simon-Sadoc* (Cf. act. des ap., V.)

[2] Suivant les gnostiques pères de notre christianisme, Jésus, *la lumière*, *le Christ*, ne mourait que fictivement comme le soleil. Il se montrait souvent à ces *illuminés*.

M. P. Leroux qui ne voit encore, comme aux temps barbares, que le sens matériel des fictions, pense que si cet *homme* a été attaché à une croix de *bois*, il n'est pas mort sur ce gibet.

Quelle que soit sa condition, l'homme de sens et de probité se gardera de porter une main parricide sur notre état de société, cette seconde nature et, comme elle, la nourricière des humains, parce que lui non plus ne peut assurer à tous une égalité parfaite. Il ne prendra conseil que de sa raison; et celle-ci lui dira avec les sages de tous les siècles, que, pour son avantage bien compris dans ses rapports avec les intérêts de tous et de chacun, il doit éviter d'en confier la direction à une association indifférente sur leur avenir, sinon suspecte de les compromettre; repousser avec le même mépris ce leurre de liberté sans frein que lui offre le socialisme, et cette obéissance passive réclamée par le jésuitisme chrétien. Il se tiendra également éloigné et du *suicide* où le pousse le communisme qui lui crie : renverse tout, si tu n'es pas satisfait ou l'égal du plus heureux ; et de cette *mort civile* qu'exige le fanatisme religieux [1].

[1] Il fallait pour plus d'humiliation de notre belle patrie, si intelligente, si active, si industrieuse, recevoir le coup de pied de l'Espagne catholique, offerte comme modèle. N'est-ce pas, en effet, un grand sujet d'édification que l'Espagne tombée au dernier rang des nations; que cette terre classique des guerres civiles, qui ne doit qu'à notre assistance de n'être pas dans une perpétuelle anarchie, et quand des hérétiques commandent chez elle du haut de Gibraltar; qu'un peuple dévot par fainéantise, aimant mieux demander à l'Église ce qu'il n'a pas le courage d'acquérir par le travail, à qui il ne reste d'autre vertu que la patience de Job, d'autre industrie que l'irrigation de ses *vegas* par le génie musulman de ses conquérants! Les anciennes religions avaient civilisé les barbares, ces tigres attelés au char de Bacchus. Plus féroces par leur foi, les Espagnols ne portèrent le Christ dans le nouveau monde que pour l'extermination de ses habitants; nous faudrait-il glorifier et imiter ces dévots banqueroutiers dépouillant encore de leur épargne leurs laborieux voisins pour avoir tout le loisir de se vautrer dans la fange des superstitions. C'est cet exemple qui séduit nos *socialistes* proscripteurs du Grand livre.

La plus sûre, la seule garde des intérêts sociaux est dans le concours et la vigilance des représentants de la Nation. Eclairés par les enseignements du passé et les nécessités du présent, ceux-ci n'apporteront que des réformes réclamées par de nouveaux besoins. Ils cicatriseront les plaies produites par l'esprit de désordre, et amélioreront encore, suivant les règles de l'équité, les conditions de l'existence sociale.

Aux seuls délégués du pays appartient ici-bas la mission de régler son état économique et d'en appliquer les ressources au bien-être le plus général. Eux seuls ont reçu celle de définir les droits et les obligations des membres de la grande famille ; et le pouvoir de réprimer les infractions aux lois qui les établissent.

Que Dieu veuille, ou non, qu'il soit battu par la tempête, le vaisseau de l'Etat sera plutôt sauvé par une habile manœuvre de l'équipage, que par les vœux de son aumônier. L'Eglise ne serait pas même une planche de salut après le naufrage.

AUX COMMUNISTES.

On lisait sur les monuments publics des anciens les préceptes de leur sagesse ; tels que ceux-ci, écrits en lettres d'or dans le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même ! rien de trop !...* ou encore : *Ne fais à autrui que ce que tu voudrais qui te fût fait ; borne tes désirs, et sache qu'un bien mal acquis ne diffère point de la misère.*

Pour faire accepter librement et graver dans les cœurs ces principes de toute morale, la religion et la politique n'avaient pas eu besoin de ces menaces, escorte de l'imposture, qui, chez nous, accompagnaient le triple mensonge du délire révolutionnaire, encore une fois inscrit sur nos édifices, à la honte de notre époque.

La nature donne un démenti au dogme de l'*Egalité* plus formellement encore qu'à ceux de la *Liberté* et de la *Fraternité,* sous l'empire des besoins de chacun et de l'égoïsme de tous [2]. Jamais dans toutes ses productions il ne s'est vu, en même temps, et dans aucun genre, deux choses d'une égale conformation, ni d'une ressemblance parfaite. Tous les êtres diffèrent essentiellement, et peut-être n'en est-il pas un qui n'ait son opposé; car jamais le mal n'est séparé du bien [1]. « Prenez garde, dit l'Ecclésias-« tique (33, v. 15), dans tous les ouvrages du Créateur vous « trouverez toujours deux choses dont l'une est contraire « à l'autre. » La Génèse en donne un exemple dans les deux premiers nés de la créature de Dieu même, aussitôt

[1] La liberté absolue en politique ne peut être qu'une permission de faire le mal : le bien n'en a jamais eu besoin pour se produire. Elle ne profite qu'à ceux qui craignent la justice.

« La liberté, dit Rousseau avec Montesquieu, n'est pas un fruit de « tous les climats, n'est pas à la portée de tous les peuples. (Contrat « social.) S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus « de la liberté que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui « est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des sé-« ducteurs qui, sous le leurre de la liberté, ne font qu'aggraver leurs « chaînes. (Dédicace du Discours sur l'inégalité.)

[2] Cette opinion rapportée par Plutarque, qui professe la croyance de la préexistence des deux principes opposés, est, dit-il, celle de tous les théologiens.

qu'il eut établi la lutte, *inimicitias*, entre les principes du bien et du mal qui se partagent l'empire du monde.

L'homme, appelé *microcosme*, comparé au monde dont il résume les qualités élémentaires, est en effet le seul qui réunisse dans son espèce les principes d'ordre et de désordre qui s'agitent dans la nature, et dont les essences réparties à doses inégales constituent ses diverses productions [1].

Il n'existe certainement pas chez les sauvages, non plus que dans le monde civilisé (ou prétendu corrompu) un homme qui réunisse les facultés physiques et intellectuelles qui se trouvent dans un autre. Tous diffèrent, et à l'infini, de *tempérament*, de *goûts*, d'*instinct* et de *volontés*; et cette inégalité de natures s'accroît de la diversité des situations particulières, encore modifiées par celle de l'éducation, du régime, du sol et du climat.

Personne n'ignore les antipathies qui divisent jusqu'aux membres d'une même famille, ni le désaccord qui éloigne les personnes qui pourraient le mieux s'entendre et s'estimer, et les nuances qui séparent encore les caractères les plus sympathiques [2]. L'accord si nécessaire entre époux ne s'obtient que par une condescendance réciproque, quand il n'est pas indispensable que la volonté de l'un s'efface entièrement devant les exigences de l'autre. On sait de plus que les passions bonnes et mauvaises fermentent au cœur de l'homme et peuvent, à la moindre impulsion, le porter

[1] Zoroastre (au rapport d'Origène) appelait les deux principes Lumière et Ténèbres, les père et mère du genre humain.

[2] Assez tranchées pour faire dire par madame de Sévigné que les meilleurs amis (de si difficile rencontre) se détesteraient infailliblement s'ils étaient obligés de passer trois jours en tête-à-tête.

aux déterminations les plus extrêmes; que, suivant le point de vue ou des considérations particulières, toutes choses de ce monde s'offrent à chacun sous des aspects différents; que les meilleures ont leur côté défavorable, par lequel la malignité se plaît à les ridiculiser, et la malveillance s'efforce de les rendre odieuses, alors qu'un caprice suffit pour proscrire un Aristide [1].

Malgré les règles de l'équité et l'uniformité des convenances reçues, toutes basées sur l'intérêt général de la société, il ne se produit pas un fait qui ne soit un objet de controverse, et ne trouve des avocats et des juges pour et contre ; et toujours se rencontrent deux personnes pour en dénigrer une troisième qui, fraternellement, le leur rend bien.

Qui donc ne serait pas frappé de cette divergence des sentiments humains et de leur mobilité, quand, en un demi-siècle, nous avons passé sous les régimes les plus extrêmes et leurs intermédiaires, sans être satisfaits du meilleur possible; et que, en moins d'un an, nous avons parcouru ce cercle de l'inconstance, sans autre résultat que le désordre dans les choses et plus d'anarchie dans les esprits.

Nos régénérateurs officieux pourraient-ils, en conscience, accuser la société moderne de la démoralisation qui

[1] Chez les Français principalement, où la parodie est plus goûtée que le chef-d'œuvre; où la caricature fait des révolutions; où tout est éphémère comme les modes; où, pour faire les lois, on n'a pas honte de préférer l'indiscipline d'un soldat au talent et à l'expérience du général; l'incapacité d'un manœuvre au génie d'un homme d'État; où toujours le journalisme rendra impossible la liberté; en semant la division dans les esprits, et en substituant au bon sens public les arguties de toutes les spéculations politiques.

l'afflige aujourd'hui? Aucune époque de l'histoire n'offre un état de prospérité tel que celui dont on jouissait naguère : Jamais on n'avait vu autant d'ordre et de paix dans le monde; autant de prodiges d'industrie chez tous les peuples; autant d'aménité de mœurs dans toutes les classes; ni aussi autant d'aisance et de véritable bien-être dans les masses. Moins encore en auraient-ils le droit, si cette heureuse situation n'a changé de face que depuis qu'une aveugle tolérance leur a permis, comme au serpent de l'Éden, de tenter l'homme par la perspective d'un plus grand bonheur qu'ils ne sauraient pas mieux réaliser; si en outre, pour rendre la séduction plus accessible à la cupidité qu'ils exploitent, ils ont rompu le lien qui unissait les intérêts sur lesquels repose le produit de toutes choses, comme le profit de tous [1].

Il n'est pas croyable qu'en présence de tous les éléments de discorde qui existent dans le monde, un esprit doué de quelque rectitude ait conçu la pensée de généraliser un système d'harmonie entre tous les hommes; qu'il en ait arrêté, de bonne foi, les principes en dehors des conditions indispensables pour l'établissement de toute société, et sa perpétuité. On se persuaderait moins encore qu'un ami sincère de l'humanité exposât ses concitoyens à une ruine totale, et le monde entier à tous les fléaux de la barbarie,

[1] Que nos réformateurs socialistes et autres, au nom de la dignité de l'homme, se persuadent bien qu'il ne doit qu'à notre état de civilisation (hors de l'influence religieuse) cette douceur de mœurs et ces précieuses qualités dont il est justement fier; et qu'il les perdrait bientôt s'ils parvenaient à l'affranchir de cette seule condition de leur existence. Ce qu'ils prennent pour la cause n'en est que l'effet.

pour mettre à l'essai un système d'organisation qui, fût-il praticable, n'apporterait pour le présent qu'un état de misères général, et le commencement de plusieurs siècles d'efforts, pour le retour vers un passé aussitôt regretté : Rocher de Sisyphe qu'il est de la destinée humaine de relever toujours.

Quelle pourrait donc être l'excuse de ces hommes, s'ils étaient justifiables d'accumuler tant de désastres certains, pour l'expérimentation d'une hypothèse? l'*erreur!* Une hérésie consacrée, pour des interêts tout opposés, et un paradoxe popularisé par Rousseau : L'inégalité des conditions causée par la dépravation de l'état naturel, et l'usurpation du droit de propriété [1].

[1] S'il est vrai que l'homme abuse souvent de ses facultés, et que ses besoins se multiplient à l'infini, n'est-ce pas aussi une conséquence naturelle de son organisation et un résultat de l'accroissement de son espèce, ce bienfait de la civilisation qui a su encore donner à tous une activité conforme aux goûts de chacun et des produits selon sa capacité.

Accuser notre état de société des labeurs commandés principalement par la multiplication de ses membres, ne serait pas moins injuste que le reproche d'un fils à sa mère qui, en lui donnant des frères, diminuerait d'autant son aisance personnelle.

Quand toute l'antiquité célèbre les bienfaits de l'agriculture comme la nourrice du genre humain, et que, dans la Genèse, le Créateur même l'impose comme une condition de son existence, Rousseau, ce philosophe chrétien, croyait-il fermement que la nature inculte eût produit de meilleurs résultats. La fertilité de la terre augmente en proportion des bras qui la cultivent et de l'abondance des engrais qu'on en obtient.

Le premier qui a enclos une parcelle de la terre commune à tous, ne fut pas plus coupable que celui qui s'y creusa une retraite ou s'y bâtit un abri contre l'intempérie et les animaux nuisibles. On ne cultive que son propre champ et quand on est assuré de récolter, ou

Une fausse interprétation des premiers chapitres de la Génèse avait servi de prétexte à la secte des Nazaréens *Caïnites* et *Zelotès* (envieux), pour attaquer l'ancienne société. Une explication différente et non moins erronée a fourni aux antagonistes de cette peste sociale, des armes pour la combattre ; mais aussi aux successeurs de ces derniers l'occasion de fonder la théocratie la plus tyrannique.

Si les effets en étaient moins déplorables, ce serait un beau sujet de guerre, que ces prétentions de *droit divin*, exclusives l'une de l'autre ; et on ne saurait trop s'émerveiller de voir aux lumières de notre époque, ces adultérins se disputer, comme au temps de Théodose, la croix de Serapis et le *la-baron* de Bacchus, et s'en faire encore un titre au gouvernement de la terre ; entendre le fouriérisme, répétiteur du communisme nazaréen, revendiquer les doctrines de Judas-Sadoc, retournées contre lui par Jésus Nazarethéen ; et les appuyer sur la divinité d'un

celui d'autrui pour en retirer le prix du travail. Si le premier possesseur fut industrieux, il a dû convaincre ses voisins que les fruits de la culture sont infiniment supérieurs à ceux d'une nature brute. Son intelligence commanda le respect et pour lui et pour ses imitateurs.

Chacun néanmoins est encore libre d'aller jouir des bénéfices de l'état de nature, dans les forêts de l'Amérique dépeuplée par le fanatisme chrétien, partout où de nombreuses populations goûtaient en paix les douceurs de la civilisation ; et par le défaut de fraternité des hordes sauvages, comme le pays des Delawarres et des Mohikans.

Chacun aussi, dans notre état de société, est resté maître de régler son ambition. Le philosophe Rousseau, mieux que beaucoup d'autres, aurait pu savoir borner ses désirs ; tant pis seulement ponr son orgueil s'il n'a pu naître ou devenir un grand seigneur à l'égal de Voltaire ; mais, très certainement, il eût été le plus insociable des phalanstériens.

Verbe qui condamnait l'œuvre de ses prédécesseurs; d'un Christ qui arrachait ses disciples *aux séductions de ces faux docteurs, loups ravisseurs en habits de brebis;* qui leur *interdisait de faire leur pain du levain de ces Pharisien* (*Judas*) *et Saducéen* (*Simon Sadoc*)*; dont il ne peut venir rien de bon,* ajoute le semi-platonicien Jean.

L'accusation que les démocrates socialistes dirigent contre la propriété n'est ni plus sérieuse ni mieux fondée : La patrie n'avait pas attendu les plaintes de ses prolétaires pour leur offrir gratuitement les terres de l'Algérie. C'est quand elle ajoute à ces dons ceux des frais de l'installation et de généreux secours d'avenir, que ces fils ingrats redoublent d'exigences furieuses. N'est-ce pas que la propriété n'aurait d'attrait pour eux, qu'autant que nul autre ne possèderait ni plus, ni de meilleurs biens que chacun d'eux n'en peut espérer?

Les socialistes ne consentiraient à devenir propriétaires que sous la condition vitale que toute communauté obtiendrait, sous le plus beau ciel du monde, la jouissance de terres fertilisables, ainsi que celles de la vallée du Nil, offrant en outre des sites et des températures pour tous les goûts, et ces magnifiques ombrages dont la peinture charme les regards des phalanstériens, leur promet tant d'ébats harmonieux et cette douce oisiveté, mère du communisme.

Peut-être leur faudrait-il encore un sol qui leur dispensât, sans les soins discordants des sociétés, la diversité des dons que la nature répartit entre les climats les plus opposés. Si on leur assure ce Paradis terrestre dont ils rêvent le retour, ils promettent que, cette fois, leurs descendants seront à jamais exempts de ce péché de con-

voitise qui porta leurs premiers parents à chercher un autre *El-dorado*.

Envieux Caïnites, pourriez-vous ne pas savoir que le *Désir* (Cupidon) fut le premier hôte de ce monde! que son frère l'*Amour* (de toutes choses), producteur par excellence, est le fils de *Riche* et d'*Indigence*, ainsi que le dit le sage Platon; que *tout* est *rien*, sans eux; et qu'ils sont les compagnons inséparables et les agents nécessaires de la nature, la Parque-mère qui fait les *parts* de tous, et donne à chacun selon son mérite? Vous n'ignorez pas, du moins, que les jouissances faciles cessent d'en être; que la satiété engendre le dégoût, même de la vie, et qu'elle est plus insupportable que la privation de ce qu'on souhaite avec ardeur; que le commun des hommes aime à s'engager par ces contrats aléatoires d'où sort moins souvent l'opulence que la misère; que l'accumulation des biens dans une famille est, le plus ordinairement, le triste privilége qui ne compense pas la brièveté d'existence de ses membres: et que la plupart de ceux dont vous convoitez la fortune en feraient volontiers l'échange contre cette richesse de santé et de contentement que procure le travail.

Vous ne pouvez envier les plaisirs du riche débile, indolent ou blasé, si loin de la réalité de ceux de l'ouvrier, de ces joies sans contrainte du peuple, si bien senties, si vives, avant que vous n'en ayez tari les sources, en lui inoculant encore l'orgueil qui vous dévore.

Ne voyez-vous pas que, chez presque tous, le goût de l'indépendance, ou la répugnance de toute obligation, leur fait préférer même l'indigence d'un intérieur particulier, à l'abondance que leur procure un service volontaire, lé-

ger, exempt des soucis du maître, et dont aucun Phalanstère le plus favorisé ne les dispenserait.

Les communautés n'ont pu s'établir que comme exception, sous la protection et par les secours du dehors. Elles n'ont dû une existence durable qu'aux conditions suivantes : La volonté de ceux qui se soumettaient à leur régime ; le lien religieux qui les y retenait et leur en faisait supporter tous les dégoûts; le célibat qui dégage de toute préoccupation d'avenir ; en un mot, une sorte de mort par anticipation, en vue de félicités promises dans une autre vie.

Hors de ces garanties d'existence, le pêle-mêle que vous voudriez imposer serait une condamnation aux galères, sans autre espoir que l'évasion.

A moins de peupler les Phalanstères de Stoïciens, d'Esseniens, ou de Trapistes dégoûtés de la vie, ces communautés réclamées par les plus rebelles à tout état de société dont ils ne seraient pas les supérieurs inamovibles, ne comportent pas une seule année d'existence. La réunion des sexes et de leurs générations ne leur permettrait pas un seul jour de vie paisible ; quelques semaines suffiraient pour que le séjour en devînt insupportable.

Dès lors les désertions, suivies de réunions en bandes vagabondes; puis un brigandage organisé, exerçant partout ses razzia ; le cultivateur exploité jusqu'à l'épuisement, abandonnant bientôt la culture; enfin partout des ruines, la misère et la mort.

L'harmonie qui règne dans la nature résulte d'une force supérieure qui donna l'impulsion aux principes opposés constituant la matière élémentaire du monde, et qui les oblige à concourir au grand œuvre des productions, le but

du Créateur. Du choc des contrastes procède la vie et la perpétuité de leur action génératrice, mais aussi le mélange de bien et de mal qui émane de la combinaison de ces principes opposés. Tel est aussi, dans la Genèse, le vœu de l'Intelligence divine qui préside à la naissance ou à la vie du monde.

Après avoir interdit, à toujours, à l'homme, le retour au bonheur primitif (l'inertie), l'auteur de ce livre nous représente Dieu établissant la guerre (*inimicitias ponam*) entre les causes de corruption et de reproduction. Ce qu'Empedocle appelait l'*amour* et la *haine* qui unissent et divisent les éléments. Dès le début de cet état d'hostilités se manifeste une variété de contrastes (qu'on remarque jusque dans les récits de la bible) : Deux hommes se partagent le monde, et déjà cette *inimitié* porte l'un d'eux à tuer son frère ; et, pour mieux témoigner que telle est sa permission, ou la conséquence naturelle des choses de ce monde, leur ordonnateur accorde au meurtrier un signe de sa protection ! [1].

[1] Suivant saint Augustin, Caïn est *la figure de l'esprit de ténèbres; l'œuvre du serpent* (heva), dit saint Jean (Ire ép.)

Ainsi qu'à la naissance de Pallas (idée du chef suprême), agitant l'univers, selon le vœu de son auteur, tout est en guerre dans la nature, entre les éléments et entre les diverses races de leurs productions, dans l'air, sur la terre et dans les eaux. Les hommes seuls s'entre-déchirent ; et, pour un grand nombre d'animaux, ils semblent n'être qu'une pâture offerte à leurs appétits.

Son instinct particulier et l'expérience, sa raison supérieure, ont procuré à l'homme les moyens de lutter victorieusement contre ses ennemis naturels, et de dompter ses propres penchants à mal faire. C'est à la civilisation qu'il doit ces avantages ; elle seule peut lui assurer cette supériorité qu'il exerce sur la terre.

Lorsque, par l'action bienfaisante de la civilisation, un tel crime est devenu rare sur la terre, aujourd'hui peuplée d'innombrables habitants, n'est-ce pas calomnier notre état de société, de l'accuser de la dépravation de la race humaine? Gardons-nous cependant d'accorder à la Bible une créance qu'elle ne saurait plus inspirer; ni une autorité qui, trop souvent, a fourni des armes fratricides pour la défense comme pour l'attaque des systèmes les plus opposés. De tels enseignements, *qui blessent la piété*, ainsi qu'en convient saint Augustin (contr. Man.), ne témoignent que des principes contradictoires professés par ses rédacteurs. Leurs croyances conduiraient plutôt au fatalisme, qu'elles ne porteraient au respect dû à l'auteur prétendu de leur révélation.

Reconnaissons, avec l'évidence, qu'un âme universelle, intelligence suprême, préside au corps de l'univers qu'elle anime; qu'elle impose aux membres qui le constituent; cette régularité d'action dont nous admirons l'ordonnance, et qu'elle en harmonise les diverses propriétés, en les portant à concourir à l'acte des générations, suivant le vœu de son éternelle providence.

Au défaut d'une force motrice particulière, qui régularise encore les facultés mobiles de l'humanité, est né du besoin d'ordre dans les sociétés, un pouvoir délégué fort des convictions et de la volonté du plus grand nombre. Cette autorité patriarcale, transmise aux chefs de nations, fut investie de la puissance souveraine seule capable de diriger les mouvements de tous vers un but unique, dans un grand état où les mœurs, les produits et les intérêts divergent à l'infini. D'elle seule, ou sagement pondérée, peut

résulter l'ordre public comme aussi le bien-être le plus général.

Substituer orgueilleusement le gouvernement de tous par tous, ce n'est pas seulement briser ce lien d'unité qui fait la force et la prospérité des nations, et abandonner les esprits à un état permanent d'hostilités, c'est encore compromettre les plus chers intérêts de la société. En donnant toute liberté d'action aux instincts pervers, on expose l'ignorance ou la crédulité aux entraînements les plus funestes, et l'on fournit encore aux minorités, ennemies de l'ordre et de la civilisation, les moyens de semer la division et d'imposer de désastreuses utopies.

Novateurs aveugles, vous pouvez égarer un instant le bon sens populaire, et l'inexpérience de la jeunesse ; mais vous ne recruterez des adhérents que dans les rangs de ces hommes vicieux condamnés aux tourments de l'envie, qui, incapables de s'élever par le mérite, autant que dédaigneux des sentiments honnêtes et de la résignation du peuple, n'exaltent ses vertus que pour l'inviter à passer leur niveau sur des conditions qu'ils ne peuvent atteindre.

La tâche des révolutionnaires nazaréens n'a jeté que troubles et désordres dans l'ancienne société, sans pouvoir réaliser aucune de leurs espérances. Si elle concourut puissamment au renversement de la domination romaine, ce fut pour livrer les peuples au joug le plus humiliant et celui des proscripteurs de leur secte ; et encore au prix de huit siècles de barbarie et d'aussi longs efforts pour en sortir. *Dii meliora!*

Les tentatives des socialistes de toutes nuances n'aboutiraient pas autrement ; c'est la fin marquée par l'histoire à

toutes les folles entreprises : L'évangile nazaréen, retourné contre lui-même, prévaudrait encore. Déjà, malgré son discrédit, le catholicisme se réhabilite en proportion et comme espérance de soulagement des misères que propage l'esprit révolutionnaire.

Antichambre de solliciteurs de grâces, l'Eglise s'emplira de ces nécessiteux demandant, tous à la fois, et les uns contre les autres, le sec et l'humide, le froid et le chaud, le calme et le vent. Jamais garant de ses promesses, le prêtre gouvernera sans blâme dans son infaillibité ; Dieu seul sera son agent responsable. *Minima de malis*, si l'aveuglement, plus fort que la raison, ne laisse entrevoir d'autre voie de salut ! Mais le flambeau de la civilisation, tant de fois éteint, se rallumera toujours.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

CHAPITRE Ier

BASE ASTRONOMIQUE DES FABLES RELIGIEUSES.

> Celui qui possèdera la connaissance du royaume des cieux (ou la science des astres) pourra en tirer, comme d'un trésor, les choses anciennes et les nouvelles.
>
> S. Mathieu, Initiateur.
> (*Matheus*, qui donne la science).

La plus ancienne théologie connue figurait l'abstraction de l'Être irrévélé, principe de toutes choses, et les attributs de sa toute-puissance, sous des formes colossales et sans types dans la nature, représentatives du triple pouvoir qui crée, organise et régit l'univers.

Le shévaïsme indien nous offre dans ses débris quelques traces du règne de ce père des siècles et des dieux, jusqu'aux régions glacées, chez les anciens Scandinaves, du nom que Solin donne aussi à la contrée qu'arrose le Gange, Gangavia [1].

[1] *Scanda*, fils de *Sheva*, le Mars du Shandivané indien, aurait-il été le patron des héros scandinaves? La fleur prophétique du Caldéir a-t-elle

Chassé des cieux par l'orgueil des hommes, le vieux Saturne (Sheva-Shéba) dut céder le trône à des demi-dieux, enfants bâtards nés de l'union du ciel et de la terre; et des pygmées incarnés sous des formes humaines, remplacèrent la race des Réphaïm.

L'homme resserrant l'œuvre de la création dans les limites de sa sphère, particule de mondes incommensurables comme leur auteur, ne rapporte qu'à lui seul les desseins de l'éternelle providence. Il semble ne plus voir l'univers que dans son horizon terrestre surmonté de la voûte stellée du ciel qu'il aperçoit; et il peuple cet olympe de déités exclusivement consacrées au service de ses passions ou de ses intérêts les plus divers [1].

Animalcule éphémère d'un ferment putride dont il n'est

produit leur *scalda*, ou celle-ci n'est-elle qu'une bouture du caldéir transplanté des rives du Gange sur celles du Tygre et de l'Euphrate, quand Sheva fuyait loin de ses fils révoltés, et transmettait à l'occident la science astronomique devenue stérile sous son ciel natal?

Le shévaïsme donna naissance au shabéisme, ou au culte des astres dans l'Asie centrale. Il en provint les computistes du temps, scrutateurs de l'avenir, devins chaldéens, scaldes, scandinaves, scanders,-calanders,-calani,-kalidevins (kali, le temps, cœli, du ciel); les sectes indiennes, dériades ou gymno-sophistes, qui ne transmettaient la science sacrée à leurs adeptes que par la parole; les *hylobii*, *drydes* ou *druydes* (gr.), tombés dans le mépris comme les druses et dervis, les druydes et *dryantes*, *des fils de Pluton*, *père de Lygurge*, auteur des ténèbres, *persécuteur* de la lumière du *Dyonise*. (Hom. Il. VI, v. 130); le *contradicteur-Dériade* (du poème de Nonnus).

[1] Il est d'une incontestable évidence que l'espace qu'on nomme cieux ne peut avoir des bornes. Une chose ne finit que parce qu'autre chose commence à son extrémité, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. S'il était une enveloppe de toutes choses, elle n'aurait ni dimensions ni épaisseur déterminées.

pas même la première émanation; semblable par l'organisation aux autres animaux, il en résume les divers types dans son espèce variée, mais sans les perfections des *sens* et de l'*instinct* qui distinguent et satisfont chacune des autres. *Ce qu'il y a de plus misérable au monde* (suiv. Pline), l'homme qu'Aristote appelait le singe ou le plus habile imitateur des animaux, crut aussi pouvoir représenter Dieu à l'image de ses *perfections*. *Imbecillitatis humanæ reor* (Pline).[1]

A défaut d'aucune notion sur la nature et l'essence de la divinité, on n'imagina rien de plus sublime pour peindre sa *grandeur*, que celle de l'homme dans son unité *microcosme*, en joignant à l'animation ou *vie*, les deux agents de sa perfectibilité, *esprit* et *parole* (*noos* et *logos* des spiritualistes grecs).[2]

[1] *Homo de muliere natus..... breve vivens tempore..... repletur multis miseriis* (Job). « Heureux celui qui cesse de vivre; plus heureux celui qui n'est pas né. » (Ecclés.) « Semblable aux autres animaux, l'homme n'a *rien de plus* et *son sort est égal.* » (Ib. III, v. 19 et 20). *Pulvis est et in pulverem reverterit.* (Eccl. chr. et Genèse III, v. 19.)

L'existence de l'homme ne se manifeste qu'après l'extinction d'animaux monstrueux; et, suivant Cuvier, la vie du globe terrestre a dû commencer pour les mollusques.

[2] Le dogme de la *Trinité* divine, adopté par le christianisme, d'après Platon qui le reçut des Égyptiens, est d'invention indienne. C'est la *triade* des attributs indivisibles et distincts du *Tout-Puissant* (et personnifiés par Brahma, Vishnou-Is'ackè et Is'soura). Les livres hermésites, ou du Thot i mouthis égyptien, dont la doctrine fut aussi celle d'Orphée, définissaient cette *triade vie, lumière, sagesse.*

Ainsi que le temps qui circule dans la sphère, détruit et régénère toutes choses, les vieux symboles de l'Inde retournent à leur source après avoir fait le tour du monde. Nos missionnaires revivifieront sur les rives du Gange le culte de Wisnou, sous le nom grec de Jesos.

De prétendus interprètes de la volonté divine s'interposant encore entre l'auteur de l'univers et sa créature terrestre, font à celle-ci une loi de ne rien voir au-delà de leurs vues intéressées. Athées, par calcul plus que par aveuglement, ils osent ravaler la majesté suprême au rôle d'un chef de police dont ils s'imposent comme les agents nécessaires; se servir de l'autorité de Dieu, moins en vue de l'honorer que pour imposer leurs volontés!

Ces inventeurs de dieux à la ressemblance de l'homme luttent d'artifice et d'imposture pour le triomphe de systèmes opposés, tous exclusifs les uns des autres quoique également révélés; et cependant l'*intellect* humain ne découvre seulement pas les plus grossières fourberies déguisées sous les apparences d'une astronomie bornée prises pour bases des dogmes religieux. Et c'est par la nécessité de suppléer Astrée, bannie de la terre... la *justice qui manque au cœur de l'homme*, que ces théurgistes échappent à l'odieux du mensonge et du sacrilége. S'ils donnent à ce *semblable à Dieu* l'exemple de l'hypocrisie, masque de l'impureté, c'est encore pour qu'il offre au moins l'apparence des *vertus qu'il n'a pas* [1].

[1] Loin de vouloir blâmer cet hommage que le vice rend aux vertus sociales, nous respectons ce vernis des bonnes mœurs, précieuse conquête de la civilisation, sans laquelle l'homme serait moins fier de lui-même.

Il fallait (dit Timée de Locres) imaginer les fictions religieuses nécessaires pour contenir les peuples : se servir de l'imposture à *défaut de la raison*. Il fallait encore frapper les sens de l'homme par des figures matérielles de la divinité, et il poussa la démence jusqu'à adorer en réalité les animaux offerts, comme symbole, à sa vénération. La primitive Église triompha par leur proscription ; le catholicisme périt pour les avoir rétablis.

Après s'être fait de la Divinité une image modelée sur les proportions humaines, et l'avoir animée des passions et des faiblesses du monde terrestre, les uns l'appellent le *Tout-Puissant;* d'autres ne lui concèdent que le pouvoir borné d'un Jupiter [1]. Ceux-là, au mépris de sa Providence, représentent l'Eternel (et le Dieu des Prophètes), en un Cassandre qui, toujours plus mécontent de ce qu'il avait cru *bon* en le faisant, s'efforce en vain de remédier au mal qu'il n'aurait pas prévu. Ceux-ci, considérant les *mouvements contraires*, nécessaires à l'équilibre de la nature et à son action génératrice, comme l'effet de causes opposées, imaginent deux puissances co-éternelles, principes de biens et de maux, Dieux et Démons, toujours en guerre et tour à tour vainqueurs et vaincus. Ils pensent sans doute honorer mieux l'omnipotence divine en ne lui attribuant qu'une action limitée dans le gouvernement du monde.

D'autres ensuite, se disant mieux inspirés, ou jugeant d'après l'ordre parfait qui régit l'univers (agrandi par les découvertes des sciences exactes), qu'il ne devait y avoir qu'un principe *unique* et *éternel*, admettent ce premier être supérieur à tous, leur Créateur et Directeur. Mais, par une de ces anomalies que peut seul expliquer le but proposé

[1] Les plus audacieux, spéculant sur la stupidité humaine soigneusement entretenue comme la première des *béatitudes*, devaient gouverner la terre par ce seul mot : *damnation*, *éternelle*, même du plus parfait, s'il ne croit pas que Dien a eu besoin de se faire tuer pour leur donner le pouvoir de sauver les hommes. Ceux-là ont pu dire : « Tu croiras, et il ne sera pas fait d'autre miracle que celui de Jonas. »

On fera un monstre de Dieu ; on insultera à sa providence et à sa justice, plutôt que de croire qu'il y ait eu des imposteurs parmi les hommes.

(l'entremise intéressée du sacerdoce), ils supposent des bornes à son pouvoir comme à sa providence [1].

Les cosmologues anciens s'accordent à considérer la matière élémentaire du monde, comme existante de toute éternité. Ils ne diffèrent que sur les temps et les causes présumées de l'organisation de ses diverses parties; soit qu'ils représentent ce premier âge du monde par un tableau de sa formation; soit qu'ils nous l'offrent comme sortant de l'état de confusion et d'inertie, en recevant les essences d'animation et de fécondité.

La plupart, d'accord en cela avec la science moderne, ne comprennent point l'homme au nombre de ses premiers habitants. Ils n'admettent sa venue qu'après que la terre, *sa mère,* eut acquis les qualités propres à sa formation et à son existence. Il aurait pris naissance, suivant eux, à la retraite des eaux qui couvraient la terre, et dans leur sédiment fortement échauffé par le soleil, *père du genre humain* [2].

[1] L'antagoniste du bien n'est plus un être co-éternel. C'est une erreur du créateur; une simple créature qui, devenue malfaisante à l'insu de la préscience divine, se plaît à corrompre les œuvres les plus parfaites de son auteur.

Depuis six mille ans, Dieu cherche vainement à remédier à ce malheur du monde. La mort même de son fils unique sacrifié à cet effet n'aurait pas plus servi que le déluge. Cependant, si nous en croyons sur parole nos directeurs spirituels, ils auraient reçu de cet impuissant le pouvoir de tout sauver. Il ne s'agit pour cela que de leur sacrifier la raison qui nous élève vers la divinité, et de leur subordonner toute notre existence en ce monde : cesser de vivre avant que d'être mort.

[2] La Bible ne s'explique guère autrement sur la formation du monde, créé *dès le commencement*, et de la *terre sortie du sein des eaux* par la

L'astrologie sacerdotale qui faisait tout dépendre du ciel et du mouvement des astres, regardés comme les arbitres souverains de l'ordre du monde, a célébré ce premier jour de l'univers au sortir du chaos, dans un *thème natal du monde*. On y représente l'état supposé du firmament et des sphères au début de leurs mouvements et de l'action génératrice de la nature, soit à l'un des signes équinoxiaux, soit à l'un des solstices [1].

Cette prétendue science généthliaque consacrée, dès la plus haute antiquité, dans l'Uranographie des sanctuaires, fut la base des systèmes religieux adoptés par tous les peuples. Elle est la source où les poètes mythologues ont puisé leurs légendes héroïques et sacrées. Le fondement de toutes les spéculations astrologiques, c'est cette fiction qui donna naissance à toutes autres imaginées sur la nature des Dieux et de leurs assesseurs ; sur leurs formes composées et la diversité de leurs attributs.

Les Cieux furent le trône des intelligences de la nature. Les deux hémisphères devinrent le partage de deux ju-

parole de Dieu. (Ep. II de saint Pierre) ; ni sur celle de l'homme tiré du limon après tous les animaux.

Diodore de Sicile, qui recueillait l'opinion des anciens sur la formation de l'homme, le dit produit sous le climat le plus chaud ; suivant Orphée, il serait sorti du limon des fleuves fortement échauffé.

On compte aujourd'hui plus de quatorze espèces d'hommes bien distinctes.

[1] Voir ci-après le planisphère où ce *thème natal* de l'univers est figuré conformément aux indications de Solin, Aenée de Gaze, Macrobe, J. Firm. Matern. Porphyre, Cedrenus, l'Apocalypse, etc.

C'est d'après ces principes que les points solsticiaux, Thot. *Sirius* et *Oen*-mandès du *poisson-capricorne* austral, sont regardés comme chefs du temps et les inventeurs de l'astronomie.

meaux, enfants de la reine du Ciel, mère des Dieux [1]. Les astres mobiles et fixes considérés, les uns comme les agents de la cause active qui communique à la terre l'âme, la vie et la fécondité, et les autres comme préposés à contrebalancer les influences des premiers, devinrent autant de déités dispensatrices des biens et des maux.

Les mouvements des corps planétaires dont le soleil était le chef et le centre d'activité dans le parcours du cercle des signes; leurs rapports avec ceux-ci et les autres groupes d'étoiles placés en dehors, tant au nord qu'au midi du zodiaque; la variété de leurs positions respectives, en conjonction ou en opposition; le degré de leur énergie combiné avec l'action attribuée aux constellations, à leurs levers et couchers, et en raison de leurs distances d'aspects; le partage de celles-ci en astres salutaires et funestes, affectés aux deux principes du bien et du mal, soit à cause de leur situation à l'un ou à l'autre hémisphère, supérieur et de lumière, inférieur et de ténèbres; soit comme signes des mouvements ascensionnels et rétrogrades du Dieu-Soleil vivificateur de la nature, le mousagetès (d'Orph.) *ap'ollò* (opposé à la destruction), le *mesitès* stabiliteur de l'harmonie, dit Philon (vie de Moyse); toutes ces influences sans cesse modifiées sous ces divers rapports, passaient pour autant de *causes* des effets produits ici-bas, et d'agents de production, de destruction et de régénération [2].

[1] On divisait également le temps en années de six mois, et même de quatre, qui étaient la *trieterie* d'Adonis, dont quatre de liberté, quatre avec Vénus et quatre avec Proserpine. Le nomios-hermès n'avait alors que trois têtes, et les muses qu'il conduit n'étaient que trois, comme les trois cordes de sa lyre.

[2] On attribuait à un miracle de leur Mouze ou Thamouz le culte

La nature semblait avoir tracé dans les Cieux la marche de ses opérations (dit Dupuis). En effet, il n'arrivait rien sur la terre qu'on ne pût faire dépendre de telle ou telle influence céleste.

Cette science d'observations consignée dans les calendriers des pontifes (longtemps seuls dépositaires des connaissances astronomiques) accréditait les rapports de l'hiérophante avec les dieux. Le vulgaire admettait comme révélations divines, les pronostics de phénomènes naturels qui n'étaient que le résultat de causes physiques [1].

Toute la théologie des Egyptiens, celle qui eut le plus

que les Assyriens rendirent aux planètes et aux génies des signes du zodiaque. C'est cette *milice de Sabaoth*, du sabéisme des Juifs, qui a été célébrée dans l'histoire allégorique de ce *peuple de Dieu* ou du Jupiter-Ciel. Peuple assimilé aux étoiles du firmament, ces enfants d'Abraham, le très-haut, ou Uranus de Ur; israélites du chef du Temps, Israël, Saturne, distribués dans les douze tribus zodiacales du Soleil-Jacoub-*mesureur de la lumière*, des douze mois qu'il enfante dans son union à la *reine céleste, Rachel*, belle à voir, de l'hémisphère supérieur, et à *Lia* (halia, venilia, nephtalia) Vénus marine aux *yeux glauques*, à l'hémisphère austral; et avec leurs *doubles*, en conjonction d'aspect. *Lea*, la lionne marine (au Verseau) était en opposition du Lion céleste, trône de Rachel.

[1] Telle fut, *figurément*, la Babel des Chaldéens, dont les savantes dispositions l'élevaient vers le ciel (des astres), au grand déplaisir de l'intelligence suprême dont elle menaçait de surprendre les secrets (dit la Bible).

Ses progrès furent arrêtés par la confusion de langage. ... des hiérophantes, et des principes théogoniques imposés par les dominateurs successifs de l'Asie.

Ses débris entrèrent dans la composition de toutes celles que chaque peuple éleva à sa gloire nationale, suivant sa langue et le génie de ses architectes sacrés, depuis et compris les Mèdes et les Perses, jusqu'aux derniers Grecs et Romains inclusivement.

d'influence sur les opinions religieuses des peuples d'occident, était fondée principalement sur leurs connaissances astronomiques. Leur culte des animaux sacrés était relatif à celui des constellations, modifiées par les différences d'aspects célestes.

Cheremon et les plus savants prêtres de l'Egypte, dit Porphyre (let. à Annebunte), avouent que les divinités se rapportent aux astres dont les noms sont contenus dans leurs livres d'astrologie. Ce sont ces dieux, arbitres de la fatalité, qu'ils honorent par des sacrifices, et qu'ils représentent sous des formes symboliques. « Ils observent, « ajoute-t-il, que les Egyptiens, faisant du soleil le grand « dieu, architecte et modérateur du monde, expliquaient « non seulement la fable d'Osiris et d'Isis, mais toutes leurs « fables généralement, par les astres; par leur apparition, « ou leur disparition, par leur ascension; par les phases « de la lune, et les accroissements ou diminution de sa « lumière; par la marche du soleil; par les divisions du « temps et du ciel en deux parties; l'une affectée à la « nuit, l'autre à la lumière, etc. [1].

[1] Cette attestation de Porphyre est, en tous points, conforme aux témoignages de la Bible. (Deut., chap. 4; Sap., ch. 13); des Juifs Josephe et Philon; de Lucien, Diodore, Plutarque, Théon, J. Firm. Mat.; de Pline (l. II et pas.); d'Eusèbe, de Clément d'Alex., etc.

Si l'on confère les aveux échappés aux écrivains de l'antiquité, qui ne croyaient pas pouvoir divulguer ces mystères, avec les fictions imitées ou commentées d'après Aratus, telles que celles d'Eratosthènes, d'Ovide, de Virgile, de Nonnus et d'autres, avec la multitude des kalendriers météorologiques, notamment de ceux des pontifes, mentionnant les fictions astronomiques qui se rapportaient aux mouvements des astres, il ne restera pas le moindre doute sur l'origine des dieux, et l'universalité du sabéisme, ou du culte des astres.

La théologie étant liée essentiellement à la science des astres, c'est dans le ciel étoilé que réside la puissance illuminatrice qui inspirait les prophètes, et leur révélait les secrets de l'éternelle providence. Là est la clef qui ouvre les sanctuaires réputés impénétrables [1].

C'est en effet, dans cette terre sainte, patrie des religions (dit Dup.), ou dans les planisphères célestes qui en sont la représentation, qu'on obtient l'explication des symboles religieux, et de tous les emblèmes de la mythologie ancienne et moderne.

Là seulement, on peut découvrir les causes célestes; la nature et l'objet des formes attributives, simples ou composées, et des fonctions assignées aux personnages de l'olympe; ceux du rôle fictif des patriarches et demi-dieux des temps primitifs et héroïques.

On en obtiendra la révélation si, parcourant ce cercle du temps, on saisit l'horoscope initiateur, Prothée, sous l'une des formes qu'il emprunte aux animaux des points cardinaux de la sphère; ou la clef du temps éternel et fugitif, *Cneph* ailé, à l'une de ses têtes du serpent de l'année, anneau de Saturne, et de Brahma aux quatre visages, d'aspect du ciel; les quatre rayons principaux de la roue étoilée du firmament (Ezech.); aux quatre vents du ciel (Dan. VII). On peut encore consulter *Evodius*, le quadruple hermes *en odios*, indicateur des routes... célestes; ou un

[1] Bien que l'astronomie soit une science exacte, on ne doit pas s'attendre à trouver une parfaite rectitude dans toutes les fictions dont elle est la source. Ex. Sirius et Procyon, astres bien différents, sont souvent pris l'un pour l'autre. La marche du temps et les différences d'aspects célestes apportent aussi de nombreuses modifications.

autre chef du temps, son porte-chaîne, Janus-consevius (*Semen mundi*), ouvrant la porte du jour, au sortir du chaos; *Deus anni temporis et aevi*, Janus, *aion-arius*, aux quatre faces de l'Orbe du monde; *le maître des commencements*, (dit Varron, en St-Augustin); Janus-*nôma*, diviseur du temps; *pompeilios*, qui dirige la marche céleste [1].

C'est par la quadrature du bandeau zodiacal, aux signes tropiques des saisons (les quatre bras de Wishnou, gouverneur du monde), que l'augure prend connaissance du ciel, *templa capit* (temporis capite); et qu'il *contemple* le destin sur la croix salutaire qu'embrassent Dionyse, Esculape-Jasos, etc., formée de la ligne cardinale des solstices, croisée par le *limes decumanus* (X) des équinoxes [2].

Considérés comme chefs de la sphère et présidant à la marche du temps, les points fixes des solstices, commencements d'années et de périodes, la brillante étoile *Sirius* et la blanche de *Fom-a-haut* (bouche du poisson austral), sont désignées chez les anciens, sous les noms *Ta aut*,

[1] Du *nome* harmonieux des sphères, et du *Pompeion* (d'Athènes), point de départ des processions. Au solstice d'hiver, le poisson austral Eurynome, ou le *Dauphin pompilos*, ouvre la marche; le *premier*, *Protée* ou *Aristée;* il est le *nomios*, du fils de Cyrène et d'Apollon Delphinius, Deucalion, roi des Thermopyles. L'étoile *Lycabas* (du Dauphin) est synonyme de révolution annuelle, l'année.

[2] C'est ainsi que, au moyen du *Lituus*, avait procédé Accius-Navius, au rapport de Cicéron. Olene *Calenus*, *mesureur du temps*, ne cherchait pas une autre tête dans la division de la sphère.

Les quatre fils de Nouma (Janus), comme les quatre d'Œdipe (Œdiphos, lumière de la science), ne sont autres que les voix célestes des quatre points cardinaux de Mercure, quadrifrons, *interpres Divum*, les quatre hermès évangélistes; *Vertumni*, des quatre saisons.

T'haut, ou *Thoth*, et *Ouen*, *Oènês*. Ces promoteurs, ou chefs d'initiation, furent honorés du titre de princes des lumières et de législateurs sacrés, et ils reçurent les hommages des peuples, comme ayant les premiers enseigné aux hommes, l'agriculture, les lettres, les arts et les sciences [1].

Les signes équinoxiaux du printemps, exaltateurs de la lumière et de la puissance du calorique qui féconde la Terre, le Taureau, d'abord, fut et est encore regardé dans l'Inde, comme le principe de toutes productions; la porte du jour (Zor-Tzor-Thur) qui ouvre l'année, au premier de Chiteré (premier mois). Il est appelé le Saint-Taureau, Darmadeva, vertu divine; la monture de Sheva, de Belus, et du Jupiter Indra-Issora; le chef du temps et des générations; le génie créateur; *celui qui fit éclore l'Œuf du Monde, d'où sont sortis tous les êtres qui peuplent la Terre.* (Cosm. Orient.) [2]

[1] Les anciens célébraient au solstice d'été la fête des génies présidant aux solstices Sirius et Fomahaut, dont les astres s'apercevaient au même jour, l'un le matin et l'autre le soir. Le 29 juin fut consacré aux grands apôtres qui les remplacèrent, *crucifiés* le même jour, l'un comme son Seigneur au Lion (Christus Léo), l'autre à l'opposite ou la *tête en bas*; comme Œdipe, le poisson austral, Simon, et Jean le ganymède au pied de la croix. Au 30 juin, l'Hercule solaire se revêtait de la peau, ou des étoiles du Lion, à son entrée dans ce signe. Ce jour de la conversion de saint Paul, Sirius devenait le compagnon du Christ alors à l'apogée de sa force.

[2] *El pha*, le feu-lumière, fut synonyme de Taureau, qui est aussi *Alpha*, la tête, le premier, *Aleph*, le commencement, *Fathea* (des Musulm.); *Phaö* est, chez les Grecs, le radical des synonymes de *Verbe*, *parole*, *lumière*, *manifestation*; *Phae* de la lumière, *Phaeton*, le brillant, son conducteur, *Phaebus* et *Phoebee*; *Phae-Raja*, son directeur; *Pharia Juvenca* (des lat.); Phathor, Phanès, theophanè; Pha-menoth (mois de Lumière,

Le Taureau céleste fut honoré chez tous les peuples comme la force génératrice de la nature, et le principe de sa fécondité. Il partageait les hommages rendus à l'Astre vivifiant, illuminateur de la Terre, qui triomphait sous ses formes et par la puissance de ses attributs.

C'est ainsi qu'on figurait le Bacchus indien, le Dieu de Nysa ; l'Osiris des Egyptiens ; le Mino-taure des Ninivites, al Tsor, assour, Bal tauras; Athys-Minotaure: Jupiter-Minotaure et Théo-tauros, Altor, le nourricier, et qu'on représentait les puissances de génération, dépositaires des germes de sa fécondité : Venus-Paphia-Golgothée, Cythérée, Venus *alma veris*, Astarté tauriforme (Sanchon.), Asthoreth-Chùsè, la Genisse d'Ephraïm, ou des Chushéens; Nysa (de Cythopolis), nourrice de Bacchus bougene ; Shakti; Isis-Athor, Athar-Becis ; Rech-Beca, la nourricière ; Joh, Junix, Pharia-juvenca, *ex bove facta dea.*

Il est Zoro ou Tsor, le Moscho (vitulus) des Sidoniens ; l'astre, source de vie, consacré dans Tyr (Zor, Turos); *T'aschter* (Zoro-Astre) *l'astre brillant et lumineux qui a un corps de taureau et des cornes d'or, et dont l'œil* (aïn-al-thor aldebaran) *est une source d'eau et celle de la lumière*

Mars-Avril égypt.); *Phaesthea*, Vesta; *Jephtè, P'theos*, le feu Ether; *E-Phaestos, Ph'tha*, le feu divin, la lumière; *Phtha*, le père de la philosophie, de la sagesse des Égyptiens. Vulcain, *Alphée, Cléophas*, et père des Cabires. Ep. de *Maria* (Pharia, Venus).

P'aph, el alph, le Taureau; *Jos-aph, du Taureau producteur de la lumière.* (Deutér. 33); Eph'ra, le chef des *Ephraïm* (de la lumière solaire) et de Man-aske (des lunaisons). Ib., v. 14. Ephraïm est *une génisse*, le *veau* de Samarie (Osée).

Elephas, Bos Luca, et de saint Luc, la clarté céleste, Phaedra, Pasiphaë, Daphné (Phanè), etc.

d'Ormusd (Myth. pers.).[1] C'est, en effet, le commencement du règne d'Ormusd et d'Assour, à l'hémisphère de lumière; ce *Bosphore* (du proph. Abdias), depuis *Bosor*, à l'orient, jusqu'à *Sarepta*, retraite d'*Hélie* (*Vir pilosus Thesbite*, comme Apis et le bœuf de Cadmus à Thèbes, de Bœotie, patrie du Bacchus grec); ou du soleil au temple de Serapis, Elysée.

Tels étaient encore l'archange à tête de bœuf, symbole du feu-lumière qui vivifie la nature, *Uriel* (Urus, Uri, Uroch, Urion); *Sydus lucis*, et astre de saint Luc : le Moshè des Arabes, *Mosch* aux cornes lumineuses du législateur Osiris, qui grava ses lois sur deux stèles, au Nysa (ou Sinaï) d'Arabie, suivant Diodore; le saint taureau, Agabos-Jebus, de la puissance solaire, substitué à l'Agathodemon du jour naissant, *Eriphos* (puissance de lumière); le

[1] Assimilé à la source vivifiante du rocher de Nysa (ou Sina), et au fleuve sacré du Gange, dont la source, à Nysa du Taurus, était décorée de l'image d'une génisse (la vache sacrée des Indiens); le Jourdain (Tzor t-aïn) prend ses sources au mont Phaneos (du Dieu Jour, Bacchus mysien), et au mont d'Astoreth, près du sanctuaire du *Bœuf doré* (dit Josephe); vers le lac Merom, comme au lac *Meroë-Boum* d'Éthiopie, et au Meros de Nysa du Taurus, d'*où s'élevait le char du soleil*, Assour; chez ces bucoles et les adorateurs du veau d'or, Roboomites d'Ephraïm et Hiero-boamites de *Jebous* (Jérusalem).

Aïn al thor, source et œil du Taureau, et *Aldebaran* ou *Deboran* sont des noms donnés à l'étoile *dominatrice* (*Adam* et Adum des Hébreux); l'œil du taureau céleste, ancien point d'équinoxe, et de départ du temps et de l'année. *Deborach* (bora, esca) fut la nourrice de Bacchus Dionyse et aussi de Rébeca, suivant la Bible, qui ajoute qu'elle est sous le chêne (la force) d'*Alon-Bacchu*.

Ormusd, la lumière, verbe de l'intelligence suprême, communiqué à l'homme, est le second *Adum*, *fils de l'homme*, premier *Adum*, *lumière préexistante*. (Myth. pers.)

bouc aquatique T'muis (souffle inspirateur, dit Porph.); l'aegipan du capricorne bouc Azyma, génie créateur; Silène, l'*Hircus calvus* des Sychimites, auteur du Pentateuque samaritain ; *T'muis*, le génie du Nil ; *Mendès imouthis,* le législateur; Moyse, à la voix chevrotante, ou bégayant comme le divin Battus, l'Aristée, au poisson capricorne du solstice d'hiver. Le *grand Pan*, âme de l'univers, fut aussi le génie du soleil, chef des sphères, sous la forme du bouc céleste, au point de départ de leurs mouvements et de la naissance du dieu éclaireur du monde [1].

Le taureau générateur fut uni au génie, principe des êtres, le *serpent* du temps, producteur de toutes choses renfermées dans l'œuf (du monde) que le taureau fit éclore; œuf sorti de la bouche du demiurge Chneph, Knouphis ou Ophion, source de vie et de perpétuité, et le dépositaire des tables de la loi divine.

L'astre serpent, *Ouraée* de la vie céleste (*Hava*, Zoè) communiquée à la terre, avait été considéré comme le père des lumières, Lycurge [2].

Placé au point supérieur du ciel toujours visible, tête de

[1] Suivant la Bible (Gen. 49, Deut. 33, et 1 Chron. 5.) *Israël*, le chef de l'armée céleste des enfants d'Abraham de Ur (ou d'Uranus), *Jacoub*, mesureur du temps et de la lumière entre les douze mois qu'il engendre, *donne à Joseph*, *au Taureau des Ephraïm*, *le droit d'aînesse de Ruben* (ou Rubens du jour naissant), *Ruben qui coule comme de l'eau* (au verseau du fleuve de la vie et de la lumière), *son premier né* (et premier des signes d'ascension), *commencement de sa force* (et de celle du soleil auquel Joseph le compare).

[2] Il est vraisemblable que les noms Adom ou *Adam* et *Heva*, donnés, dans la Genèse, au *double chef* des générations humaines, sont ceux de l'étoile *dominatrice* (Adam) du Taureau, et du serpent *Heva*, *et Eva*. *Lucidus anguis*, astre de Minerve, *Ophis*, de la sagesse divine,

Belus et d'Omorcha, le serpent du pole de Saturne, et attelé au char de ce père du temps, enlace les ourses mères nourricières des dieux et des hommes, Themisto *sublimius, creta nympha hesperidis filia* (Plin.) et Callisto, de Vénus-Uranie, la belle Méduse, dont il formait la chevelure.

Le chef du firmament (Kiel, Kiun, Sion, Rakiang) Kis (chis, echis), père des Cabires, organisateurs du monde, est le premier principe que Boëce nomme *Ophion* ; *Ophis* de la sagesse divine (des Ophites gnost.); l'*Aspis*, bouclier de Minerve ; le serpent, qui forme le cimier du casque de la vierge éthérée, Pallas (Kissè, Medousia), et le caducée d'initiation du messager interprète des dieux. Œil de Belus, c'est le Basilic (royal), le *clairvoyant* Dracon-Argas, l'Argus de la reine céleste [1].

Pitho, la persuasion, l'esprit de *Python*, d'*Ophitée*; le Dragon interprète de Thémis (la parque Themisto), devait être vaincu par la puissance solaire, regardée comme seule illuminatrice du monde. *Sol finis et ortus*, Apollon rendit ses oracles à Delphes, aux lieu et place du serpent de Thémis. Sa sœur, Phœbé, joignit à ses attributs ceux de la fille de Borée, Diane Opis, Orthia, dont le Lynx, son ministre, ne fut plus que *Lycaon* ou *Thoas*, le hurleur et l'aboyeur, *Orthos*, souffle de l'arcture qui enfante les tempêtes. *Themisto*, la prophétesse, fut elle-même appelée *ourse* et *sanglier* d'Erymanthe, chien de Typhon, *Orthos*.

Suivant la première épître de saint Jean, conforme à l'interprétation des docteurs du judaïsme, Caïn (Kiin du serpent) est l'œuvre (de l'esprit) du serpent d'Eve. Saint Augustin dit aussi que *Caïn est la personnification de l'esprit de ténèbres*. Abel, agneau de lumière, était la figure du Christ, *Christus est Lux* (Isaï); le verbe de l'intelligence suprême.

En effet, suivant Zoroastre (dans Origène), les deux principes *Lumière* et *Ténèbres* (de la théol. pers.) sont appelés *père et mère du genre humain*. (Cf. Eus. Prép. Évang. l. 1, sur le serpent principe des éléments.)

[1] Pythagore fut ainsi appelé du nom donné à ce génie de l'*air libre*

Prince de l'air, il est encore de *Hiera, Jama* (Jaomai), le purificateur des âmes et le surveillant de l'atmosphère, *Djom* ; Kishèra des Syriens ; l'Hercule-Chrone (d'Athenagore) ; l'Esculape phénicien, qui (suiv. Pausan.) présidait à la température des saisons, à l'entretien de la vie et à la santé des corps [1].

Le principe et la fin, le taureau et le serpent s'engendrent alternativement, selon la formule d'initiation aux anciens mystères. Ils forment l'alpha et l'omega du temps, qui produit et gouverne toutes choses ; et les attributs des déités chargées de l'administration du monde ; *Jaô*, le Christ des Basilidiens, α et ω de la révolution solaire ;

où il plaçait l'Élysée des âmes. Les premiers législateurs d'Athènes et de Sparte en reçurent les noms Dracon et Lycurge (éborgné). Chez les Juifs, El-chïas (le serpentaire) fut le continuateur du Moyse de Jebus aux cornes lumineuses.

[1] D'après la fiction (persanne) du Paradis terrestre, où le serpent d'Eve initie l'homme aux connaissances supérieures à sa nature, les pères du christianisme ne virent plus dans ce symbole que le génie du mal. *Heva*, le serpent invoqué par les païens (dit Clém. Alex.) Ophis, initiateur des gnostiques (suivant Origène), fut *Satan enchaîné dans l'air* (selon les épitres attribuées à saint Pierre, saint Paul et saint Jude), *le serpent qui dévore nos âmes* ; enfin *Lucifer*, père du mensonge, l'auteur de cette fausse lumière, la perfectibilité, dont l'homme s'enorgueillit et qui aurait été la source de ses misères.

Par l'effet des réformes introduites par la théologie des Perses, ce civilisateur de la terre était devenu l'aveugle *Ophionée, Typhias*, le serpent de l'aveuglement, le fils de Typhon et Typhon lui-même, Ahriman (dans l'air). On en fit la tête de Méduse et d'Holopherne (ollopherne, qui apporte la destruction) ; tête coupée par Persée et par Judith (Jou dicè) ; têtes de l'hydre anarchique (de la diversité d'idées et des sciences humaines) terrassée par l'Hercule solaire ; la tête du Dragon écrasée par la Vierge *mère de la lumière véritable* (des Perses et des chrétiens) ; Python détrôné par Apollon *Jē-Paian*, lumière salutaire ;

le Christ *Fohi*, tête de bœuf, queue de serpent ; Serapis de Cynope ; Cadmus α et ω des Phéniciens ; le Christ Osiris-Serapis ; Dionyse, *bouceras* terminé en serpent ; l'Esculape *Jasos* ; Bacchus-*Evan*, dont le *La-barum* portait les initiale et finale grecques α (tête) du taureau et ω ou Ω du serpent.

Par le phénomène de la précession des équinoxes, le *bélier*, successeur du taureau, devenait l'astre de prédilection du dieu illuminateur de la terre. Chef des signes au levant de la lumière, et le point de départ de l'année solaire, alors qu'il rendait au dieu Jour son empire sur la nuit, le bélier fut le héros des fables sacrées. On ne l'appela plus que le Seigneur, l'agneau sauveur, la lumière des nations, le pur, le chaste, le saint, etc. *Agnus Dei : l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* ; ainsi qu'Ormusd, opposé au génie des ténèbres, se disait le *Verbe qui détruit les maux du monde*, il était, en effet, le signe *répa-*

Lycurge, frappé d'aveuglement par le Dionyse. L'ancienne *élève de Junon, l'hydre à la science pernicieuse*, dit Hésiode (Théog. v. 313); et dont l'inspiration est *un venin de dragon* (Deutér.), n'est plus que le signe de dégradation de l'homme et de la nature combattu par *Persée sur le bélier*, son signe opposé (sur Pegase chez les Grecs), ou par l'agneau sauveur.

Ce fut pour réhabiliter l'homme des *malheurs de sa civilisation*, que l'ancienne secte des Nazaréens entreprit l'œuvre de barbarie, accomplie au moyen-âge par les héritiers de leur doctrine. C'est aux mêmes fins que les modernes réformateurs de notre état de société revendiquent les principes du nazaréah, et s'autorisent de la volonté divine de leur auteur supposé.

rateur du mal causé par son opposé, le signe occidental, principe du froid et des ténèbres. Le génie du soleil recevait les formes de l'agneau dans son triomphe sur la durée des nuits; et cette Pâque de l'équinoxe du printemps était célébrée partout par des *hilaries* et de grands *jubilés*.

Pour preuve d'origine astronomique et de concordance des emblèmes consacrés chez tous les peuples, nous rapporterons, en les rapprochant, quelques-uns des noms polyglottes rendus synonymes de l'animal printanier, *vervex* (mouton); *heros-ar-berè* (héros, du printemps, agneau); *Phanaeos*, agneau, pur, éclatant de lumière; le brillant phaéton du soleil, de *Phr-ixus* (passé ou *porté sur le dos*); *Promachos*, chef, qui combat au premier rang; *Bal-berech*, *Bere-saos*, l'agneau sauveur. [1]

Bel, As-Bel, Abela, du Seigneur, *Abela-Beth-Maech*, consacrée à l'agneau (beli-arius) du mois *mèchon* (Ind.), *mèchir* (Egypt.), *mèchos*, toison (Gr.); *Abela* (de Polyb.), ville hamonite (du belier-*Ham*), est aussi appelée *Abila*, *Beth-Maecha*, *Abel-Ceras*, *Karnaim*, le bicorne, *agnou ceras*. [2]

[1] Le messager de la nouvelle année (transféré à l'agneau-Beré), était chez les Perses *almo-bërech*; *Bere*, agneau, premier, chef, dont les Juifs, leurs disciples, ont fait *Beresith*, commencement..... de leurs *plus anciennes traditions*!

Bere-saus est le nom (greco-pers.) que les Arabes donnent à Persée qui, sur le bélier, apportait le *feu-lumière* du ciel. Cette pluie d'or (pha ërse) du Jupiter-ciel des Perses, tombée sur la Grèce ou Danaé. Suivant Hérodote, le compagnon de Pan ou de la chèvre printanière, Persée, divinité de l'île flottante de Chemnis (*Shem*, ou ciel des astres), était fils de Danaüs. Il serait né de l'*or de la sagesse* de l'Égypte.

[2] Par un de ces jeux de mots communs chez les Grecs, alors maîtres

Abel, l'agneau lumineux, tué par son opposé, le signe des ténèbres, le *Ceraste, Scorpio Chii* (Ophiuse, des *Chiin*, race de vipère), *Antarès*, l'*Antechrist*, uni à la constellation occidentale du loup, *Lycaon* ou *Lyca*, de Lycie ; *Kaïn*, destructeur (gr.), qui, à son lever, fait coucher le bélier. [1]

Abelios, père de la lumière (Apollon), à son tour tue le serpent (Python, Phison, Ophin); Phinès, qui profanait le Silo d'Hélie (Bible). C'est sous le règne de *Crios* (l'agneau) qu'Apollon tue Python, dit Pausanias (in Phoc.).

Ham, *Berham, Balham, Hamon*, le bélier hamonite ; *Amnè, Amnos* (gr.) ; *Hem-Ros, Amro* (des Syr.); *Amor*, le dieu jour; *Hem-Eros, Èmeros*, de la lumière ; *Hèros*, du printemps. Le génie éclaireur de la terre, appelant à la lumière et à la génération les raisons séminales des choses.

de la Judée, l'auteur du 2e liv. des Rois (ch. xx, 14-15) fait jouer le bélier contre Abel Beth-maech, des Bériens hamonites (de la Perée).

[1] « *Abel est la figure du Christ* » (Saint Augustin, C. D. xv-17.). Suivant les Carthaginois (dit Avien.), *Abila* signifie sommet, à l'opposite de *Calpè*, la coupe, qui désigne la *mer* (selon Pisandre). *Abila* et *Calpè* sont les points extrêmes de la course ascensionnelle et rétrograde du soleil, *heliou-colōnoi*, trad. colonnes d'Hercule, de Bacchus et de Saturne-chrone.

Les Égyptiens plaçaient le Bélier au sommet du ciel, le jour natal du monde ; son opposé occupait donc l'hémisphère inférieur : c'est ainsi que l'hommage d'Abel *montait* vers le Très-Haut. Les Juifs, auteurs de la Bible, ne croyaient pas, sans doute, que Dieu fût en tous lieux ; et moins encore aux antipodes que saint Auguustin déclare fabuleux !... *parce que Dieu n'a pu mentir !* (Civ. D. xvi-9.) *Caïn, qui est* pour ce Père de l'Église l'*image du monde ténébreux*, ne pouvait être agréable à Dieu. — *Abel* fut remplacé par *Seth* (Sirius), chef du ciel des astres, et de la période sothiaque des Égyptiens.

HAM-MELEC, commencement de nation (Nombr. XXIV, 20); Ag'ag, le chef sacré, au mont *Hemus*, siége de la puissance de Mars, ou à Hemaüs de la résurrection solaire.

AMUN, conservateur du feu, principe de lumière, représenté avec ou sur un bélier (au mois Adar-Nizan de sa victoire); l'homme-bélier, chef des Perses (Daniel); (*numA* (retrogr. orientale).

AMAN (des Pers.), [1] *Oman* (en Strab.), le génie du feu-lumière, présidant au bélier, premier des signes, le même que Persée, Amun, qui apporte le feu céleste, Persée représenté avec les cornes de bélier (Plin.).

ARS, Arnos (gr.), d'où *Arès, Artès, Gad-Ares* (Mars), *Areios*, de Mars : *Arios, Arish, Arx*, la force; *Ariès*, le bélier (Lat.); *Ars*, l'ardeur; *Haris*, le chevelu; *Aretè*; la puissance; *Beliares*, *Ar-Bela*, du Seigneur.

[1] C'est cet *Aman* qui était vaincu par son antagoniste *Mardoché* (Mars-Heva, Ev-il-Mardak, l'homme au serpent), ou par son rival *Antarès*, le céraste, Mars-toxe, trait de Mars, l'aiguillon du *Scorpion Mavortius*, domicile de Mars *Saevus*, couvert de la peau du loup occidental, *Shaeva* le destructeur. Ceci se passait au mois de *Mars hevan* (septembre-octobre), *à la fin des cent quatre-vingts jours de fêtes* d'Assour (du soleil assyrien) dans l'hémisphère supérieur, règne de sa lumière d'un équinoxe à l'autre. Assouerus passait alors des bras de *Vasti*, ou Saras-Vati, Vénus-Assouria, dans ceux d'*Ester*, la vierge Aster, reine d'occident, Astrée de la *balance* de justice, aux pinces du *scorpion* (Mardoché), le *monstre envoyé par Thémis*, *Asterie*, *Proserpine*, *Perse-phone*. Alors, en effet, *Dan* (ou Zan), le *Justicier*, *ainsi que le Ceraste*, *fait tomber à la renverse le cavalier* (Persée, Aman), dit la Genèse, ch. 49, v. 17.

C'était encore le filet de l'époux de Vénus, *Vulcain siégeant avec elle*, à la Balance qui remplaça le Scorpion.

ARNE, Aren, Rèno, Arnion, bélier, agneau. *Arouna*, le phaéton (Ind.); *Aaron*, le guide de l'armée de Bacchus, d'Israël, etc.; *Arnas*, successeur de Moyse (dit Justin, 36); *Aaroun*, à la verge printanière d'amandier fleuri, consacrée à Athys et à Adonis; *Aruns*, tué par *Opis* (Ophis).

Arnon (— du bélier), rivière et ville des Hamonites, appelé aussi *Ariel*, *Ar-Mob*, *Areiopolis*, *Earn*, *Earberè* (de l'agneau).

Har-Chons, chef aréopagite; Arsaphès, *Hars-Jeshi*, l'époux, le lien de l'assemblée; Adonis-Ishi, *époux* de la lumière (Vénus), *aux noces de l'agneau*; *Jeshi Eisoi*, *Hesus*, *Hazis*, de l'harmonie (Hesi-Oden). *Chons-Horus*, l'épervier remplumé (Job.); *Melck-Choms*, *Mars-Pyroïs*, des Hamonites, Bel-Phegor, Priapos, le même qu'Horus, dit Suidas; *Chamos*, la chaleur (d'*Hemation*).

AGNUS, agneau (Lat.); *Agnos*, pur, chaste (gr.); *Agni* (Ind.), pur, *Pyr*, *Ignis*; le génie du feu, représenté sur un bélier.

C'était en mars, chez les Romains, qu'on renouvelait le feu sacré aux rayons du soleil.

CRIOS, le bélier (gr.), *Kiris-Hamel*; *Creos*, *Creios*, commandant; *Chrios*, Oint, Christ, prophète; *Kyros*, le chef; le Christ, fils de *Theophanè* (Dieu, lumière suprême) et du bélier céleste.

HAM, *El-Ham*, *Hamel* (*Ariel*, le bélier céleste) des Arabes. *Beth-el-hèm*, lieu consacré au bélier, *Beth-thèlè* de l'alaitement (de l'agneau). [1]

[1] *Thèlè*, mamelle; Theleim, *des agneaux* (trad. judaïque). Les Juifs

Beth-el-hem, Ephra, du principe lumineux ;
——— Ellux, de la lumière ;
——— Kiriah, du Seigneur ;
——— Agla-Mizraïm, du brillant Mithra.

Elham, Jesion-*Gaber* (havre), le port du bélier lumineux, synonyme de *Gen*-esion (de l'Argolide), le port de Phryxus, est le *Jenysos* d'Hérodote, *Genysus*, de Vib. Seq. *El-Harish*, sur le torrent du bélier (Renocorure.)[1]

L'étoile *blanche* de la bouche du poisson austral n'occupe pas une moindre place dans les fictions de l'astrologie sacerdotale. Elle ne fixait pas seulement les points solsticiaux ; son apparition marquait particulièrement le retour de la lumière, à l'entrée du soleil dans les signes de son élévation.

nommaient ainsi la grotte de Beth-lehem, comme Beth aven (écurie) pour Beth-el-Lux, par dérision du culte d'*Adonis*, le Seigneur, qu'on y célébrait. Ce *Fils du Père céleste* (Bar-abas) était l'usurpateur des droits du juste Abel (figure du Christ).

En 406 de Jésus-Christ, saint Jérôme retrouvait à Beth-el-hem le temple de Vénus et de son amant, l'Agneau époux de la nature, et on y pratiquait encore leurs mystères. L'église bâtie par sainte Hélène (morte en 326) n'était-elle donc consacrée qu'au *soleil invincible*, dieu de Constantin. Son image radieuse se voit encore au-dessus de l'autel, au fond de la grotte de Bethléem, comme la figure d'Apollon sur les médailles de cet empereur chrétien.

[1] C'est aussi à Elham, Jesion gaber, que s'embarquaient pour leurs *trieteries*, Dionysiennes, le grand Salomon et le Phaeton *Josapha* (*Salmoneus qui cœlum imitatur in orbe..... et casu Eleam perterruit urbem*). De là, comme Jasion et autres, ils allaient en *Ophir* et en *Tharsis*, ou Ophis-Tharseios (le serpent d'Ophiuchus, au pôle de Thrace), conquérir les pommes d'or gardées par Ophyr, l'astre serpent, de l'Hesperie, le couchant, le soir d'Hercule : « *Finis navis ad finem maris aurei.* » (Sph. pers.)

Le poisson austral (extra-zodiacal) se confond avec les deux signes sous lesquels il est placé, et forme la queue du Capricorne et même du Verseau (en lion marin, sur des méd. Egypt). Il est le *Latos* qui porte la Vierge lumineuse, neith de Laton; celui du zod. de N^e D^e du Parisis, sur lequel cette vierge, *Leucothée*, est représentée élevant la barque solaire, au 3 janvier, de Neb-wa-Genovepha, ou le 6 janvier de son épiphanie. Le principe lumineux, Cepphalos, il est le Phager-Prothée de Pharos, le Galiotte, Pistris Aeneas, Phal aena, Phòc aena, Bal aena. Phacétis Cêtos, Dercéto, Vénus-Syria aux formes de ce poisson, Dagon (Tages, Dag, T'agos); *Posi-daon*, époux de la lumière [1].

[1] Le dieu de la mer, il est encore Protée-Nerée, Nethon, Neptune-Posidon (Phŏs-idon, Phŏc-eidon); la baleine de Jounah et du prophète Jonas, l'éclaireur des Ninivites; *galeos piscis*, *dont la cendre fait recouvrer la vue* (suivant Pline, natur.); le *Callionyme Uranoscope*, *Aiönarius*, Janus, Januarius (des Latins), porte du jour, du mois égyptien Toubi ou Tobiou, qui ramène la lumière; celui de l'ange du soleil, *Ra-pha-el* (chef du foyer céleste), dont la cendre rendit la vue à Tobie; le *silure* du vivier (prophatique) de Manou : *Scillos*, fatidice..... *vates*, dit Pline: *Piscis scilos* ou *silo* (le dauphin) silo, de la piscine Sciloë, probatique (d'aries piscis), qui donne des visions, et où les musulmans se *lavent* aussi les *yeux* sans y voir plus clair.

Le génie des ondes *Cymo-docè*, ou *Cym-eon*, gardien du tropique, est le premier sacrificateur au dieu de la lumière; il passait sur son dos ce chef d'harmonie, comme le Dauphin, *Simon*, *Acetès*, sauveur de Bacchus, le Dauphin d'Apollon Delphinius, de Jasus, etc. Il (son étoile) se retirait et mourait, *laetus* ac *lubens*, après avoir manifesté son Seigneur.

Dans les jeux olympiques consacrés aux courses du soleil dans l'Olympe, on figurait le point de départ, comme celui de l'année solaire, par un satyre, un aegipan à queue de poisson (du solstice du capricorne) ou par un dauphin dans l'hippodrome olympique, et aux champs Eléens (ou Héliens). Delphis-*nomeios* (du nome harmonieux), le *Pompilus*, en grande vénération (dit Pline). Ovide commence la marche zodia-

Comme principe de lumières (Oenès, semence du monde) et considéré dans ses rapports avec les deux signes qui en reçoivent les formes, et ses attributs de chef d'initiation, il est l'*aeonarion Mendes* générateur; l'Eurynome *Olène*, *Pan-Inuus* à face lumineuse, le chef de l'harmonie, *Phanouel*. père de la prophétesse Anna (Pourna); le *Bouc* hospitalier et sa fille *Aega* (Phane-Fauna), nourriciers du Dieu-

cale des fastes par le lever du Dauphin, le *Simon* dont on trouva dans le Tibre l'inscription *Simoni Deo sancto*. L'autel du grand cirque à Rome, consacré au Neptune-*Consus*, *Rector*, était enfoui comme celui de l'hémisphère austral. Il ne se découvrait, non plus, qu'à l'ouverture de la course des chars (et de celui du soleil vers la région supérieure de l'Olympe).

Comme chef, lieutenant ou compagnon du Temps Pan-Triton (*Dieu Semon*) avait sa statue sur les temples de Saturne. A Athènes, un triton surmontait la tour des vents qu'il orientait. Il est vraisemblablement le dieu *Summan*, du grand cirque, fêté à Rome le 24 juin, à l'ancien solstice d'été qu'il marquait encore par son lever; le double *Taraxippe* (*Taras*, des Tarentin-s) figurant les solstices, nom donné aussi au cheval *Areion* (mars-october), des équinoxes : *Eous et Hesperius axes*. C'est ce Pégase qui portait le dieu de l'harmonie sur la double cime (Adelphes) du Parnasse, colonnes d'Hercule-Phœbus, aux dauphins phocidiens.

Par son rapport avec le *verseau dont il engloutit l'eau*, le poisson austral fut encore l'emblème de l'Océan absorbant les eaux diluviennes (delu-aquarius); le *Triton* qui, suivant Ovide, fait retirer les eaux du déluge. La commémoration aux deux solstices se pratiquait en Syrie en versant de l'eau dans un puisard. (Luc. de Dea Syr.) Tel était le poisson *cornu* du Gange, sauveur de Manou-Satiavrata, et celui de *Yao* des Chinois. Tels furent le père de Ganymède (au verseau) Laomedon, qui, par la puissance (d'absorption) d'Apollon et de Neptune, oppose des digues à l'envahissement des eaux; et le *Deucalion* athénien au puits d'absorption des eaux de la mer, etc.

Pour plus de développement sur ce mythe, voir la note sur les Cabires, et celle sur le Janus-Noma, à la fin du volume.

Jour, Horus, Dionyse, Athys, Jupiter-Aegius ou Caprius. Le Bouc marin est l'Aegipan Silène initié à la science genethliaque, et compagnon des divinités solaires; le Satyre qui porte Liber (Plin.); celui qui ouvrait la marche triomphale de Bacchus (proc. Egypt.) *Simon staurophore* ou le Silène *acratus* (génie de l'ivresse), qui portait le Labarum (aux couleurs avinées) de Bacchus, et le soulageait de son poids, (la-baron, lourd fardeau)[1].

Il était en outre le nourricier de l'Egypte, génie de ses eaux fécondantes, T'*mouis*, mendes-i-*mouthis*, Panos, Phanos, nourriture matérielle et spirituelle. Ce *Faune* (Phanes) fut chez les Latins, l'Oracle, père de l'agriculture et des lettres [2].

Nous rapporterons comme exemples d'emploi, quelques-uns des noms par lesquels on désignait ce chef de la sphère, génie solsticial d'hiver, et les personnages mythiques qui le représentent, lui-même ou d'autres monstres de l'hémisphère austral, quand le solstice ne correspondait plus au lever de cet astérisme.

Le poisson austral reçut les noms suivants, synonymes de premier, chef, prince, haut, grand, puissant, le principe, la loi, etc.

[1] Lorsqu'on figurait l'intelligence qui présidait à l'astre de la lumière, chef et mesureur du temps, sous la forme des signes qui en étaient le point de départ, le poisson austral reçut les noms suivants : *Apollon* (Germ. Cæs.), *Zeus* pisc. *Attis*, *Teutis*, *Adonis* piscis, *Bacchus* piscis; *Uva* piscis, Racemifer à son lever avec *Sirius*. On figura avec une queue de poisson même le signe équinoxial, *Aries piscis*, qui fut le symbole du Christ chez d'anciens sectaires. (Voir aussi Diptyque de Sens).

[2] Amon-Mendès, i Mouthis, le législateur, est représenté portant sur sa tête, comme cornes lumineuses, les deux tables de la loi (divine et humaine).

ANT. — *Ante*—Pierre fondamentale; *Antistès, Ante* omnia, (Anteo), le commencement; *Antes, Antée* armé du croc d'arrêt de Saturne (au tropique); *Antée,* premier lieutenant d'Osiris (au midi), suivant Plutarque; *Andès-Chan* (pisc.) premier sacrificateur au feu céleste (Myth. Pers.); le frère de *Simon* (le dauphin), *André* (Andra Cerata, le premier qui annonce le Messie; *Oen-ant, Venant,* gardien du midi; le précurseur de la lumière, prophète *Ant-yas; Ant-ias-piscis, vates,* vénéré des *Antiates,* dit Pline; appelé aussi poisson hirondelle, consacré à Issis, Venus-Antyas, Thias, mère de *Delphus*; Thyas-Castalia, première prêtresse de Bacchus.

AUT, Elaut, Taaut, T'aut, *Theut* à queue de poisson, *du Capricorne,* suiv. Plutarque; les prophètes *Aut-hias, Aut-oxys* (oxy-rinque), *Oxy-lus,* prophète et législateur[1]. *Taaut,* le père des lumières chez les Phéniciens, de même que *Mendes-i-mouthis, T'mouis* (ogmuis) et Mouise, il grava ses lois sur deux stèles de pierre, *gemina tempora Jani*[2].

Thaut ou *Thoth* le grand Hermès de l'Egypte, *Tsothis,* le Sosie d'Hermanubis, chef du temps et de

[1] Le roi d'Assyrie *Theut* ou *Thias,* père d'Adonis (piscis), est encore appelé *Autoan, Elautan, T'autane, Teutanès. Aut.* (ἠωθ-αυθ, le lever du jour.)

[2] Ces colonnes de Taaut, le conseiller, *Bah-bùlas,* de la bouche du fleuve céleste, du Tygre, de l'Euphrate et de l'Oronte, ou de *Seth,* des deux solstices, furent attribuées à un double *Siméon stylite, Monios,* et à *deux* saints *Babylas, forts comme* Hercule et *Samson, qui rendaient des oracles après leur mort, et auxquels on érigea deux colonnes.* (Heliou στηλιδα). (V. Martyr. rom.)

la période sothiaque, *Sosigh* des Perses, messager de la lumière. *Auth*, autorité, auteur, fondateur, authentique; *aoth*, qui brille par excellence.

TAN, le grand poisson (Ezech. 29, 3; 32, 2); al Tan, Autan, Auster, l'austral; *Levi-a-tan*, le génie des eaux (4e liv. d'Esdr.), qui ramène les longs jours; *Leviatan*, la source de lumières; *Levi*, frère du dauphin, *Simon* [1].

OEN—*Oenès* le Babylonien, le conseiller de l'Océan austral ou d'Erythrée; *Marwath* le prophète marin; *Glaucus* d'Antedon; Antandros; l'animal à face d'homme (Prophètes et Apoc.); l'homme des mers (Plin.); l'*homme* (*André*, du Verseau) attribué au premier évangéliste; le grand Theuth chrét. *Matheus* appelé *Levi* par saint Luc et saint Marc; fils d'*Alphée* (ou *premier*, Prothée, Aristée).

Oenès, de l'esprit divin sur les eaux, le génie du conseil (confondu avec *Oinos* de l'ébriété prophétique de Silène); *Oené* la Sibylle (bulé) d'Erythrée; *Oenépistris*, le poisson lumineux *Macare* le conducteur de Vénus-Amphitrite; *Phaon* le nautonnier de Vénus; le *Phaeton*, gardien du temple de Vénus (Hes.) *Nereia pistris*, *Pristis aeneas* (de Vénus) *Galeos* pisc. le Galiote; la barque solaire; le *Latus*, qui (au tropique) passe le Dieu de la lumière; l'Oxyrinque, qui porte la vierge illuminatrice de la terre; le *Par-alos*

[1] *Levi*, le lumineux, et *Simon* (adelphe) sont particulièrement appelés *frères* dans la Genèse; leur tribu zodiacale est celle des poissons joints par un lien; et on fait occuper à Simon le canton des Anakim philaestins, *Dercetiaproles*.

de la minerve Tritonide (au corset de poisson), mère de l'ancien Phaeton-Erichthon (hier-ichthon).

Le poisson éclaireur des Ninivites est aussi le batelier *Janus*, chef du Temps, qu'on dit fils de *Créuse*, la reine (de lumière) et de *Xiphée*, le porte-épée : la barque de *Noë*, le voyant; *Pronoé*, le prévoyant [1].

L'illuminateur de la Grèce reçut son nom de celui du chef de l'harmonie :

Orphée, *Orphas* (levant de la lumière), nom qu'Avienus (Phen. d'Arat.) donne au poisson austral ; *Orphus-Sithonius* et dauphin solitaire *Orphus-Rubens*, (Plin.) *Diorphus* que Mithra eut d'une *pierre* (selon Plut.); la pierre du foyer de Vesta, *Pha-laenos* [2].

Anouch, Henoch, e *noos*, de l'essence divine ; *Henoch*, feu-lumière (4e liv. d'Esdr.) ; *Henos* edris, le Trismégite musulman ; *Enoch*, qui annonce la venue du Seigneur (Ep. de S. Jude) ; *hanouch* (des Arab.) le génie du Nil ; *Anouche* (Vesta, Estia, Phaestea) première nourrice du Dieu-Jour, Horus suiv. Champollion.

Hanouant, du capricorne ind. *Anoubis* Noy, *mens*

[1] Sous le ciel de l'Arabie, c'était *Canope* du vaisseau céleste. *Neptunius Equus.*

[2] Orphée paraît avoir la même signification qu'*Aisachus Merius*, époux d'Hespérie, morte de la morsure d'un serpent ; qu'*Aeneas*, époux d'*Eurydicè* (poem. Cypr.) Orphas-Cepphas, ou *Orphae* de l'antre de Pangée (Panaugias, éclatant de lumière), est l'époux d'*Hesperie* ou *Eurydice* (des profondeurs, inferi), chez *Aristée* (Orphus-Rubens), *fils de Cyrène* ; au *mont d'Orphée*, *qui rend les astres à la lumière*, dit Germ. Cæsar. Ce Simon Cyrénien avait recueilli le fils d'Amon pour *le rendre à la vie au mont Hemaüs*, du bélier, puissance de Mars. Eurypyle (de *la porte australe* du soleil) ; il avait ainsi transporté Bacchus qui recevait alors le nom d'*Esymnete*, le fort, capable de gouverner.

fils du Chryste-Osiris (Insc. de Chio), *Canis Tritonis,* (le chien marin, *Chanis* pisc.), opposé à Hermanubis du solstice d'été. Canope surmonté de la tête du chien céleste ; *Anoucha,* manifestation de la clarté céleste, *Noël,* la fête des Lumières chez les Mages, célébrée chez les Juifs, leurs disciples, le 25 décembre.

C'était la naissance d'Ormusd-ah-nouma (*numen, lumen,* des Perses); de Tsedech-Mithra, né au 25 degré du Capricorne, dans l'étable du Bouc aquatique (Zabulon ou d'Augias) suiv. S. Justin ; *Augéies,* de la croissance du Jour ; le *Pongol* des Indiens, où l'on cuisait son pain, de la manière recommandée par Ezéchiel.

Marsus, *Marsyas,* le marsouin : *Phorcus* chef des Tritons, *Chorus-Phorci ; Phorcus* époux de Ceto (la baleine), ou de Balena, femme du sage *Oxy-lux. Marsyas* le satyre, avec attributs du Capricorne, *Esacus* (Mersus, le Plongeon) ; *Jasus* et *Marsus,* les dauphins étrusques.

Marsyas est, au point solsticial d'hiver, l'Eurypyle opposé au joueur de *flûte oblique,* Midas, l'*Ane* rétrograde (figuré au point tropique dans les étoiles du Cancer), qui renvoie le génie de la lumière solaire (Apollon) à l'école chez *Pan* (du Capricorne) ou au Caper naum, résidence du satyre Marsyas, autre contradicteur, au tropique d'hiver, chez Admetès (*ad metas solis* [1].) Marsyas fut *dépouille* de ses attributs de chef

[1] Cette borne infranchissable du solstice d'hiver est placée chez le *Thessalien* (maritime) *Admète*-l'indompté, par allusion à l'Océan ou Neptune Damæus, Damaste.

C'est la même figure que celles d'*Eurysthée*, des profondeurs, et

d'harmonie, quand le point de départ du soleil et des sphères passa à un autre signe que le Poisson capricorne.

Zabulon, au *port des mers* (Gen.) est le capricorne marin, monture du *père du jour*, Jupiter *nascens* et du *principe de lumière*, *Oenè*, Venus *Epitragée*, Nimesis, Eurynomè, Syrè-gene. C'était sur les confins du Zabulon (au 25e degré) que les astrologues sacrés faisaient apparaître Mythra et les autres représentants de la lumière céleste, *Nouel*, *Emmanouel*.

Cepus, Cebus, Cepys, Cephis, Cepas, Cepphas[1]. Cepus,

d'*Admete*, fille d'Eurystée, ou la mer dans laquelle Hercule entraîne les astres tour à tour, et même les bœufs de Geryon, *Versante callisto*.

[1] Souvent on désigna le génie solsticial qui présidait à la naissance du dieu jour, sous des noms et des formes multiples qui en exprimaient les attributs. Latos-Xiphia-Gladius-Scaphos-Céphas (le poisson du Notus), désignent aussi ou la barque solaire, ou les plantes sacrées sur la tige desquelles s'élève le dieu de la lumière. Le *Loto-metre* du soleil, Lotos d'Horus ou du *soleil naissant*. (Plut.) Le *Glayeul-raphanite-phasgene* (Gladius, Gladiolus, Xiphion). *Caepas*, l'ognon sacré, *Caepè*, *Xiris*-iris marin. Scilla-squille-barque; Phaselos-feve, poisson, chaloupe. Le *Nèreiön* (*Leia*, Zaleia), laurier qui se régénère dans l'eau, ainsi qu'Apollon semblait y recevoir une nouvelle vie sur les genoux de sa nourrice-*Téthys radiis alimenta ministrat*. Atergatis rendant au génie solaire (Adad) les rayons qu'il verse sur la terre (Macr.) L'*Agnus castus* cultivé par la vierge de Samos, *Æsculapius agnos* des thesmophories de Cérès, gardien de la chasteté. Il remplace le Lotos nymphea-*dudaim* (de l'amour), mandragores des femmes de Jacob. Anthos-fleur, commencement de la force et de la splendeur; *Flos-Pothos* (de l'amour) *maxime spectabilis* (Plin.) Anchyses ou l'*anchusus plumosus* (hyacinthe ou hyasanthos), *qui ravivait les feux sacrés*. (Plin.) L'*Œnanthos avis* qui (comme le poisson austral) se montrait et se cachait en opposition à Sirius, ainsi que les chèvres en Égypte.

C'était encore ainsi que l'âme de la nature, la Sirène, *Vénus-syrègene*, compagne de Pan, se changeait en *syrinx* ou en *canna*, dont ce dieu de l'harmonie composait sa flûte; *écho heptaphonè*.

le Babylonien ; Cepys, le satyre ; Cephus, monstre d'Ethiopie et de la mer Erythrée ; Cebus, semblable à Prothée (protè, aristè, premier, promoteur ; ceps, ceph, tête, cap, chef) ; *Prothée*, initiateur, l'éclaireur de Pharos, dont les insulaires (au rapport de Pline) vénéraient un poisson, le phager, latus-sparus. [1]

Capis, vase augural, la coupe d'Aquarius ; *ceps*, capet, *caput* et *capit*, de l'entendement.

Capys, père d'Anchise, le *proche* (de Venus-Tritonide), *Cèpys*, changé en monstre marin ; le Céphise, *Andra Cerata*, l'homme cornu (Aelien).

Cephas, Cephae, principe de lumière ; *Lepidote*, *poisson* austral et *pierre lumineuse ; Astroïte—Siderite*, la pierre parlante, don d'Apollon ; *Lycnis*, pierre du foyer (stia, hestia, Phaestée, Vestae) ; *Pha laenos*, *Phalanthos*, le rocher qui paraît à fleur d'eau (comme l'étoile du poisson austral) ; *Phalacra* (de Leucothée, Venus, Anthias) ; *Phalante* au dauphin laconien ; *Ana-Phalantias* le *Chauve* ; *Cephale*, changé en pierre ; la *pierre spirituelle de l'eau spirituelle* du fleuve de vie (Act. Ap.).

Bethel, la pierre sacrée, Bethel lux, de la lumière, la porte du ciel ouverte à Jacob (image du soleil). *Cephalithe*, pierre fondamentale ; *Phalaena*, baleine,

[1] *Prothée*, le Pharaon de l'île de Pharos, qu'Hérodote rattache historiquement à la fable homérique, se nommait aussi (selon Diodore et autres) *Setos*, *Cetes* et *Sithon*. C'était encore *Cetos*, chef de la famille des cétacées ; le triton Eury-pyle, *Sith* des solstices ; *Scython ambiguus*. (Ovid.)

pierre à feu, amant de la lumière ; *Laogone*, pierre de génération, de *Deucalion* (au verseau), *Pyrite* de *Pyrrha* (*eau* et *feu*, principes générateurs).

La pierre qui donne naissance à Mithras, ou au feu-lumière qui circule dans le monde ; celle dont Mithra eut Diorphus, le dieu Jour. La *pierre de touche* en laquelle fut changé le gardien du tropique, du capricorne, *Battus*.

Cephè, qui n'a qu'un cheveu, comme le soleil au calvaire du solstice d'hiver, ou une touffe, ainsi qu'*Horus*, la lumière naissante, et le poisson *Anthias*, qui l'annonce, ou son nourricier, le capricorne *Silene*, l'*Hircus Calvus* des Samaritains.

Cephée, le chauve, pétrifié comme le *Zeus ichthys* (de Plin.) et le Jupiter pierre, terminale, borne du solstice et de l'année (*Lycabas* du dauphin). [1]

Le poisson du Notus, passeur du tropique, est celui qui sauva la fille de Vénus (la lumière) ; le protecteur de la vierge illuminatrie, mère du *Jour* (Horus), Neith de Saïs (Beth-Saïde), *Nereia vecta pisce* : André (*Andra-cerata*, le poisson capricorne) est le frère de Lycabas, le dauphin *Simon*, fils de la colombe lumineuse, *Dercet ia proles*. Par son union au capricorne et au capernaum de Beth-saïde, Vénus-Epitragè, celui-ci fut le prince des douze signes, *Scephas*, le pilote de la barque solaire, le Janus-

[1] Le poisson austral, Janual, par son union au capricorne, est *Pantriton*, le satyre *Cercops* à face de singe, *Pithex-silo*-Silene-Siloure-*Simo*, Simius-camus, comme le Dauphin-Simon, le satyre en tête du cortège de Bacchus ; le pilote tyrien Thamus (Tomus tyrianus pisc. changé en dauphin (Tyrrhenien).

Noma ou le dauphin (*Pompilus*), conducteur de la pompe céleste. C'est par lui qu'Ovide fait commencer la marche zodiacale des fastes de Rome.

Brumale solstitium, le dauphin, de même que l'ancien *Lepidote* (pierre et poisson), met un terme à la prolongation des ténèbres et de la rigueur de l'hiver, qu'il partage; *Xiphea, Gladius, Simon* porte épée, coupe une oreille à Malchus ou (en grec) à *Malcè*, de l'engourdissement. [1]

Suivant Pline, qui recueillait les fictions poétiques comme histoires naturelles, le dauphin est *ami de l'harmonie, répond préférablement au nom de Simon; pêche en société avec l'homme, et fut même un grand pêcheur d'hommes*.

L'Evangile en dit autant du frère d'*André, l'ancien disciple qui, le premier, annonça le Christ; Simon-Cephas-Pierre-Bar-Jonas* (fils de la colombe), au front chauve et l'*instituteur de la tonsure, ad instar solis* (du solstice d'hiver), *manifeste le Christ, la lumière du monde*, à son élévation; il est le principal compagnon du héros de la légende solaire, le commencement des fastes et le chef d'harmonie de son Eglise à Rome.

Simon, le nautonnier de Beth-Saïde, à Capernaum [2], fut aussi le chef des douze (signes) et le pilote de la barque du Christ. *Cephas*, la Pierre fondamentale du christianisme, il répondait particulièrement au dauphin, *Simon*;

[1] On remplaçait ainsi la flagellation-*malchuth*, pratiquée par les Juifs le dernier jour de l'an.

[2] L'Évangile donne aussi le nom de *Beth-saïd* à la piscine Siloë ou du poisson *Silo*, le dauphin.

comme lui, il s'avançait sur les eaux, au devant du dieu Jour, et pêchait en compagnie de ce *fils de l'homme* (de la lumière préexistante). Celui-ci en fait un grand pêcheur d'hommes qu'il ramenait à la lumière, ainsi que faisaient le dauphin d'Apollon-*Delphinius*, le *Simon* d'Arion; de Jasus, d'Hermias et de tant d'autres naufragés arrachés à l'empire ténébreux de Typhon.

Bar-Jonas, il est comme ce Jounah, Johan ou Janus, le ja nissaire, porte-clefs de la porte céleste. Il fut sur la croix (des solstices et des équinoxes) crucifié la *tête en bas*, à l'opposite de son seigneur, le lion, trône d'Horus, à l'apogée du soleil : *Christus est Leo!* dit l'Apocalypse chrétienne.

A l'hémisphère austral, domaine d'Isis-Nephtis, la déesse marine, Leia, Halia, Nephtalia, Neptine, Nethon, le vaisseau des Celtes (νηΐτης, naval); *Pan-Triton* (du poisson capricorne) est le compagnon de Vénus-Tritonide, *Thétis* (ainsi que le dit Sanchoniaton et que le représente la mosaïque de la Bibliothèque nationale).

Le génie des mers et le symbole de la navigation, il fut regardé comme le propagateur de l'agriculture et le nourricier des hommes. Ses noms, Dagon-Agrotere, Pan, Tragos, Bouc-Azime, Siton, Triton, Pistris, Aristée, Protée, Pharos, etc., devinrent synonymes de *moisson*, *blé*, pain, far, nourriture (Broteos, Panos, Tragos, Azima (primitif, sans levain), Aristae, Triticum, Pistrix, Sitos, Silos, Dagon, blé, suiv. Sanch.).

Gardien du tropique et conservateur de la lumière, comme chargé de mettre un terme aux longues nuits, il partageait l'emploi du Cynocéphale égyptien, Seth, Sith, Thoth-Anubis, le Mercure souterrestre (aux ombres de la mort, confins de Zabulon et de Nephtalie), l'Hermès chthonios de l'Averne, Algenubi (des Arab.), Scylas, Phylax, Thèras, Taraxippe. Le poisson du Notus est aussi appelé le *solitaire*, *Monios* et *Austermone*; le gardien *Vasso*, *Vaçou*, *Vahas*, *Wath*, *Wach*; le prophète *Mar-Wath*, des Phéniciens. [1]

[1] *Vasso*, l'oracle de Clarmons, était le génie protecteur des Arvernes. Il devint leur apôtre *auster-moine*, *Cephas*, ou *S. Marinus-Deus*, quand le nom de *Vasso*, comme ceux de *Lucifer* (Seth, Sathan), de *Teutatès*, d'*Asraïl* ou Azael (Sith, Sirius), ne signifiait plus qu'*ange de la mort*.

Il en fut vraisemblablement de même du saint *Trophim*-nourricier, et des apôtres Lemovices, *Alphinian-Austrilian* (en patois limosin) qu'une autre tradition que celle de Grégoire dit être *Cephas*, l'apôtre de l'Auvergne. (Cf. martyr. rom.)

Le génie protecteur de la navigation et le gardien des limites, Vaçou, l'Hermès indien et le *Vahas* des Perses, transmit au moins son nom chez les Atrebates ou *Atervath*, et les *Bellovaces* (Bellua, Belövas). Il est le même que celui de S. *Wahas* de *Thêr-ouen*; *Automor* de *Sithiu* (Sith-ichthys) et de *Portus-Ictius*, chez les *Morini*, maritimes.

Ouen (le Babylonien) ne figure plus sur son tertre au bord de la Seine; c'est un saint évêque qui, dans l'église du village de son nom, est *représenté commandant à la tempête et aux ondes courroucées*.

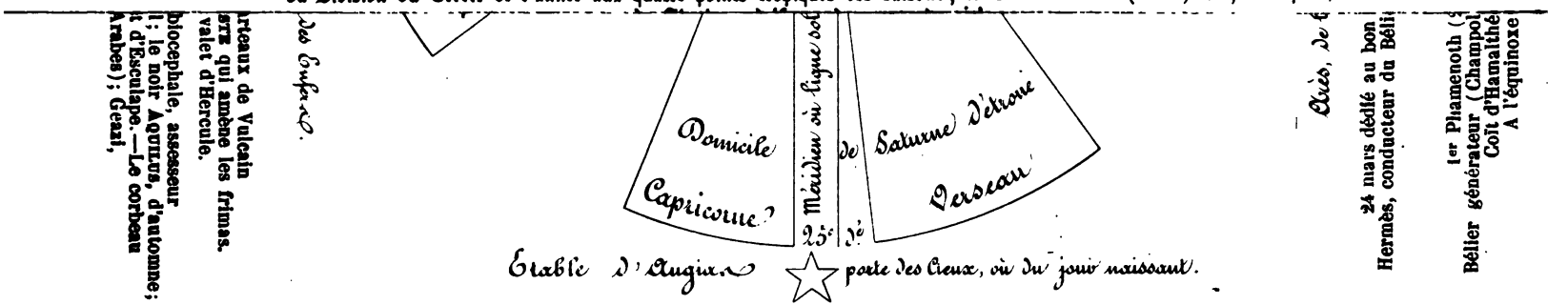
L'époux de *Magog* (Oena, Venus-Syria), l'agathodemon *Ouen*, *Rothō-magō*, qui calme les flots agités (gr.), est très certainement le patronyme de *Ouen* et *Aut-ouen*), premier évêque de Rouen (*Rothomago*). Les itinéraires romains placent sur la Seine, en aval de Rouen, *Lotus* et *Latomag*.

Chez les Chaldéens (dit Columelle), le 24 décembre « *brumale solsticium, Delphin incipit oriri mane*, » ce 24 décembre est consacré à saint Delphin, évêque aquitain, de la Garonne (Garoumna). *Varouna*, le *génie des eaux, sur un dauphin*, était *Tutela* des navigateurs, à Bordeaux.

CROIX CÉLESTE

DU GÉNIE RÉGULATEUR DE LA TEMPÉRATURE,

ou Division du Cercle de l'année aux quatre points tropiques des saisons; le Taut salutaire (Ezech. IX; et Apoc.)



FOM-A-AUT.

Anubis, chef des signes d'ascension, le Thoth-Mathieus, Ouenès, Johan, Janus, Céphas.
Pole austral — Solstice d'hiver.

---

25 décembre. Natalis Solis invicti. — Naissance du Dieu Jour, Horus, fils d'Isis et d'Osiris.
1er Choiac (25 décembre.) Naissance d'Hacké-Horus, fils de la vierge Neith, de Saïs, mère du soleil, (suivant l'inscription de son temple.)

CHAPITRE II

—

AME UNIVERSELLE.

§ Ier

VÉNUS-URANIE.

PERSONNIFICATION DE LA SUBSTANCE ÉTHÉRÉE,

AME DE LA NATURE.

Cœli spirabile lumen (VIRGILE).

Il n'est pas de déité de l'Olympe des anciens, qui s'offre sous des traits plus divers, dans leurs systèmes de Théogonie, que la Reine céleste, Venus-Uranie, déesse multiple, sous les formes et les noms variés comme les attributs de sa souveraineté. Aucune ne fut l'objet d'un plus grand nombre de fables, ni ne subit autant de métamorphoses ; soit qu'on la considérât comme *air parfait, le spiritus, substance pure et lumineuse, feu Ether, l'âme du monde ;* la déesse de la

nature, et aussi la Terre épouse du Ciel; soit qu'on ne vît plus en elle que l'intelligence présidant à la Lune, dépositaire des grâces célestes, suivant l'opinion qui considérait les deux grands astres comme les agents principaux de la nature, et leur rapportait le culte des anciennes divinités; soit même qu'on n'estimât plus *Venus-Lucifera* que pour la brillante planète qui lui avait été consacrée.

Prise pour la Lune, reine des Cieux, qui enfantait le génie de l'année, les saisons et les mois, elle recevait les attributs caractéristiques des signes célestes auxquels on la faisait présider, et qui étaient les douze étoiles formant la couronne de la reine céleste [1].

Sous ces rapports elle devenait Cythérée, la force génératrice au signe du Taureau, ancien premier mois (Chiteré des Indiens); la guerrière céleste Pallas, qui combat les ténèbres et anime les éléments, au nouveau signe équinoxial le Bélier, consacré à Vénus-Minerve (pellac, lanigera), la vierge Libyque, Junon-Caprotine, armée de l'Aegide de la Chèvre printanière, principe humidité, *roscidae-Lunae*; *Maïa* la fleurie; et au Cancer, la distributrice des eaux (pour l'Egypte); la reine du ciel, trônant sur le Lion, point culminant de la sphère; la productrice des biens de la terre, Cérès, ou la nourricière Cybèle, couronnée d'épis, à l'épi des moissons; Libéra, Themis, Astrée, la Justice à la Balance équinoxiale ; puissance de l'Air, tenant le sistre *aerisonus*

[1] C'est par l'altération des principes qu'aux derniers temps du paganisme on est arrivé à faire naître de la *Lune* (crue lumineuse), ou de la *Vierge* Dei para (constellation), le verbe de l'intelligence suprême, la lumière du monde, le fils unique de Dieu, engendré de son Esprit dans le sein de la vierge Etherée-Shemelée, etc.

au sagittaire des vents, Primaeva, déesse Marine, productrice de la lumière naissante, Phosphora, Vesta (Phaes-thea), *epitragé* et vierge au poisson, au tropique du poisson capricorne « *qua solis redigit, pulchro Venus obnitet astro.* » (Avien. pron. [1]). Absorbée (par Hésiode) dans la personne de Jupiter, *omnipotens*, (Jovis omnia plena) Metis (methyse, Meduse, Oene, Venus), esprit divin, l'intellect suprême, dont le fils, lumière du monde terrestre, devait gouverner les nations, la vierge céleste tombait de degré en degré, des régions éthérées jusqu'au matérialisme d'une vierge juive dont le *premier né* est cette lumière promise.

Suivant l'acception hellénique des doctrines de l'Inde et de l'Egypte, le principe d'action génératrice de la nature, l'âme du monde, considérée comme *essence aqueuse très légère*, est : *Nahraïan, l'esprit* (Noos-Noë) de *Brahma, à la surface des eaux ; l'intelligence suprême portée sur le principe humide s'agitant* (Pimander), l'Egyptienne *Mouth, mère* divine, *Neith-Mouthis, sortie des eaux ; Omorcha,* des Chaldéens, *s'élevant des eaux*, et *dont la tête*, l'intellect, est *le ciel* [2] ; *Vénus-Uranie, représentée sur les eaux pri-*

[1] Les Grecs, comme des enfants qui adoraient les dieux sans les connaître (disent Herod. et Arist.), reçurent leur théologie de diverses sources, et ont admis, comme autant de déités, les nombreux attributs d'une seule. Les Romains, qui les adoptèrent, leur adjoignirent encore comme divinités distinctes ces mêmes symboles sous différents noms et formes donnés par les peuples soumis à l'empire. C'est cette confusion qui facilita le triomphe de l'Église et la réforme réclamée par saint Augustin. « Minerve doit être préférée à Junon ; mais que Minerve, Vénus et Vesta cèdent la place à la mère du Christ ! » (C. D., IV-10.)

[2] Berose et Polyhistor (en Le Sync.) ajoutent que le nom *Omorka*

mordiales (par les méd. de Samarie); *l'esprit de Dieu se mouvant sur les eaux*, à la formation du monde (Genèse); *la semence d'Uranus surnageant* (Hésiod.) et devenue féconde par *la puissance du Temps; Etherie, fille de l'Océan*, ou *l'Ether, sa première émanation* (dit encore Hésiode), la même que *Shemelè* la céleste; *Junon*, l'esprit céleste, ou *Hera*, élevée chez *Océan* (Hom.); le *Feu-Ether* ou *la substance du ciel, sorti le premier du chaos* (Emped. en Plut.); Phae-raia, *Freya-Vanade*, la Vénus des Scandin. *née du génie des eaux*, comme Venus-Aurea, Maria-Pharia, la brillante déesse Leucothée, Ino, Ilithya, qui présida à la naissance de la lumière; Marie, mère de la lumière du monde, *Leuitique* ou l'illuminatrice, fille de *Jo-achim*, nommé aussi *Nerei* (principe humide), et d'*Anna*, (Αγνα, la pureté, de l'Ether); Metis, mère de Minerve, fille de la Mer (Océan et Thetys); Vénus-Uranie ne devait plus être sous l'influence absorbante des Grecs et des Latins, que leur *Aphrodite, Spumi-gène*, Venus, formée de l'écume des eaux, ou la grande prostituée *assise sur les eaux* (Ezech. XXVI, Apoc. XVII).

L'âme de l'univers, ainsi que l'avait représentée l'ancienne Théologie, et telle que semble la comprendre encore Lucrèce, le chantre de la nature, Vénus-céleste devint la déesse de l'amour et de la volupté; *Anax-arete*, la reine des vertus, était détrônée par Vénus l'impudique. Les

exprime la mer et désigne la Lune. La Lune est *Maris* (des Coptes), prise pour siége de l'intelligence du monde sublunaire.

La première femme du chef des astres, Jacob (mesureur de la lumière), fut Leia, Halia, la Vénus marine aux yeux glauques; puis il s'unit à Rach-el, reine céleste, *belle à voir*.

grands agents de la nature, (personnification de sa puissance génératrice), les promoteurs de toutes œuvres, Cupidon (désir) et *amour*, ne furent plus que les serviteurs de ses plaisirs.

Ainsi, dégradée par le délire des poètes et la lubricité des hiérophantes jusqu'au rôle de *Meretrix* et de l'infâme Mylitta, la puissance Ethérée, vierge céleste, la grande déesse de Syrie ne fut plus appelée que la *prostituée de Tyr* et *de Babylone ; Oxor fornicationum*, du prophète Osée, l'*amante du Seigneur*, comme la déesse *Rembha* que les Hindous font également sortir de l'*écume des eaux*. Elle fut le type de la sœur-épouse d'Abraham et d'Isa-ach (Uranus et Jupiter, Abimelek et Jouda-Meleck) [1].

Telle n'avait pas été, cependant, à son apparition, la fille-épouse d'Uranus, vierge pure comme la substance céleste, et la compagne du Grand-Être ; l'*Ether* produit avant toutes choses (Orph. en Suid.), Vénus-Minerve, l'égale de Jupiter, dit Callimaque, ou la double puissance que Plotin appelle les deux Jupiter (Jou-petir, Jou-vis, is'urien ; *dios*, dies, le jour, la lumière ; *Dium*, *lucidus-aer) ;* Jupiter, *père et mère* du monde, suivant Soranus et Varron ; la *mère divine* (Egyptienne) *Mouth*, portion fémi-

[1] Jul. Firm. Maternus et saint Augustin s'étonnaient qu'on eût donné à Vénus, à un être si méprisable, le beau titre de vierge. On avait dû reporter sur une autre la qualité de Vénus-*Mareïone-Anaxarete*, de toutes vertus. Le rôle de Vénus pécheresse, *Unxia*, qui répand ses essences de vie divine sur *Adonis*, le Seigneur, comme sur *Phaon*, brillant de lumière, cette fonction de l'*amante du Seigneur*, *Jeshi-l'époux*, *autrefois Baal* (suiv. Osée), fut abandonnée à la pécheresse *Magdée-Laena*. *Vocabo non dilectam, dilectam !* (Ép. Rom. 9.) *Anax-arete* fut une juive de *Nazareth*.

nine d'*Amon-Ré ; Shambala*, reine céleste, (Beli-Sama des Gaul.), compagne de Bel, Bel-Shames des Syriens. Réunion symbolique de l'Ioni-Lingham, ou du principe générateur des êtres, c'était Para-Shiva, des Indiens ; Brahma (mâle et femelle) archétype du monde (Porph.); l'intelligence suprême possédant la double fécondité des deux sexes, qui est la *vie* et la *lumière*. On en faisait naître le Génie *Amour-union-justice*, le chef de l'*harmonie*, et le *lien* qui unit toutes les parties de l'Univers, désigné encore sous les noms de *Is'acké*, ou *Wishnou-Dev-acké*, de *Bahchoes Bacchos*, Mithrès, Atthis, Dionyse, Horus, Apollon, Jès et Jeshi, l'Epoux de la nature, dont le soleil fut considéré comme l'image vivifiante ou le trône de sa domination, d'où il répand ses grâces sur la terre [1].

Suivant d'autres allégoristes, *Vénus*, mère de la *fécondité*, (*Priape*, ou *horus-générateur*, dit Suidas), donna le jour à la *persuasion*, au *Désir*, Cupidon, et à l'*Amour*, Eros, dont elle pénètre, anime et vivifie toutes les parties de l'Univers, qu'elle coordonne et embellit, par *harmonie* et les *grâces*, ses autres enfants.

Les Indiens représentent encore la déesse, mère de vie, et illuminatrice du monde, par une *vierge environnée de lumières, placée au centre de la sphère*, et présidant aux

[1] Le casque de Minerve, paré de l'*ouraée* céleste, le dragon du pôle, gardien de sa vertu, celui de son ægide et de la tête de la belle Méduse (méconnue), la tiare azurée semée d'étoiles, de Mithra, et le bonnet bleu céleste d'Athys, ne sont que l'expression figurée de la calotte des cieux, siége de l'intelligence divine (tête Bel).

Le *Lion*, point culminant de la sphère, placé aux pieds de Vénus-Cybèle, exprime sa puissance sur le globe terrestre. La citadelle qui couronne sa tête est celle des cieux : *Ætheris arces*.

quatre coins du monde, aux saisons et aux éléments. (Astr. anc. de Bailly, T. 1.) Telle est aussi la *Femme* (*e-aché*, de l'harmonie, Gen. 3-15), *dont les semences de vie et de lumière* sont destinées à combattre celles de *mort* et de *ténèbres*, symbolisées par le serpent placé sous ses pieds. La vierge céleste entourée des vertus ou d'anges, personnifiant la lumière, est ainsi figurée sur le croissant de la *lune*, son intermédiaire, et la dispensatrice de ses grâces. Des médailles antiques, que le Jésuitisme qualifie miraculeuses, représentent encore la vierge Ethérée, principe et source des âmes, toute resplendissante de lumière, et foulant aux pieds le serpent. Les Gnostiques appelaient leur vierge céleste, la mère des anges et des archanges, esprits aériens, *ptérophores* des régions aériennes.

Déesse souveraine, unique quoiqu'à plusieurs formes, sous différents noms et l'objet de divers cultes, *Venus* est la sœur ou l'égale de *Bahvani* aux mille têtes, et d'*Isis* myrionyme [1].

[1] *Isis*, sœur-épouse d'Osiris, plein d'yeux (le ciel stellé), et la productrice de la Lumière ou d'Horus. Osiris et Isis sont aussi regardés comme les deux grands agents de la nature : *Clarissima mundi lumina*.

Bah-vani, qui donne la lumière, sœur-épouse de *Shiva*, principe générateur mâle, est mère du premier Bacchus, *Bah-choës*, qui donne la mesure; *Bahackè*, père de l'harmonie, ou *Isaakè*, pouvoir harmonieux, l'organisateur des sphères; *Haïk*, *Scheick*, gouverneur. La Genèse emploie le mot *achè* pour exprimer l'*union* de l'homme et de la femme. *Aekè* est le surnom de *Thor*, le médiateur (Scand.), comme le *juge-suprême Melk-ised-ècke* (des Perses), et Bal Thoras, Jupiter Belus, Mithrès (des Assyriens), le régulateur de la température, représenté comprimant le *Lion* des feux de l'été, et le *serpent* de l'engourdissement de la nature, à l'occident.

Dans les *Spéos* de la Nubie et à *D'akkè* (Dev-acke) l'ancienne *Pselsis*-

Oena, esprit inspirateur; *Oene*, *Oenere*, le *Spiritus*, *lucidus aer*, souffle divin; *Ouin-Ousia*, essence spiritueuse; *Oeno*, métamorphosée en colombe; *Oenant*, *Venant*, la grande lumière et la reine du midi; Wenas, Venère, *Venus* est *l'Astronoèsa*, l'*Empyrée*, le feu éther, le pur esprit, l'âme divine, symbolisés dans toutes les mythologies, par l'image de la colombe (de Vénus), nommée en diverses langues : *Péristhère*, *Peleias*, la *Colombe* inspiratrice, la *nourricière* de *Jupiter*, (Hom. Odis. XII,v. 63), *Zan-nos*, *Jou-nah*, *Juno*, *Hoen*, *Oinas*, *Shemiram*; Phaps, Phabé, Phassa, (Colombe, qui éclaire), qui donne la lumière, cette semence de la femme (Génèse), source de toutes les âmes, ou mère du *Verbe* qui parle à nos sens et les éclaire.

Vénus-Uranie se retrouve, en tous lieux, eponyme ou synthrône des plus grandes divinités (Cf. Pausan.) Elle est : *Maritch*, lumière préexistante; *Maric*, la même que Vénus, dit Servius; *Maria-Pha-reia*, reine de lumière, nom que l'Anthologie grecque donne à Vénus; *Marie-Levitique*, vierge illuminatrice, au sein de laquelle Dieu engendra de son pur esprit l'astre lumineux, son fils unique, le seul semblable à lui-même; son intermédiaire entre le Ciel et la Terre; *Isis*, seule puissance (féminine) *sans*

harmonie (des Grecs), le fils d'Isis est *Hackè-Horus* et *Hackè-Oëris* que Champollion nomme aussi *Phaeton*, conducteur du soleil.

Bahvani est le type primitif de *Sharas vati*, sœur-épouse de Brahma-Uranus, de *Ur*, sur le Gange, dont le fils et le semblable (*Isa-achos*) est son esprit. Wischnou, le conservateur, reçoit aussi la qualification de *Sacka*, *Is'ach*, *Is'akim*, qui préside au gouvernement; de même qu'*Isaacke*, fils de *Sharas*, sœur-épouse d'*Abraham*, de *Ur* (des Chaldéens), prise pour la nature stérile fécondée par les semences du ciel.

commencement, ou *Neith, venue d'elle-même*, la pureté de l'Ether, lumière toujours vierge, qui enfanta *Horus*, dieu du Jour, et *Poobasti*, flambeau de la nuit : *Asce-neth* (de la Bible) mère d'*Ephraïm* (du Soleil), et de *Men-ascé* (de Lunus) *Athené* (des Grecs), la vierge du *Parthenon*, l'artiste divine, *Erga ;* l'esprit inventif, (μην εργα) *Minerve*, l'ouvrière céleste, productrice de toutes choses [1].

Elle est également : *Metis*, l'intellect suprême (Methys, enivrement), le breuvage inspirateur, *absorbé par Jupiter*, et dont naît la guerrière Pallas, qui agite toutes les parties de l'Univers, alors inertes [2].

La *mère de vie*, nourricière spirituelle des dieux et des hommes, Idée, *puissance* de conception; Cybele (Cybè, tete), l'intellect suprême; Vénus-Cybèle, source de l'intelligence.

Latone, mère des Latoïdes Apollon et Diane, génies du soleil et de la lune, la même déité que *Neith*, la vierge de *Laton*, ou de *Lato*-Polis (d'Egypte), l'*Esneh* (Athenè) des Arabes. *Théiè, Basilée*, reine céleste (des Atlantes), mère d'*Helios* et de *Sélénè* (le soleil et la lune).

[1] Les Arabes et même les Grecs prononcent le *th* comme *s*; *Asenèh* pour *Athenè*. C'est ainsi que les Juifs, prêtres du rite persan, substituent quelquefois *Mizpa* (pour Mithra-μιθρα), *Misraïm* à *Ph'raïm*, pharaoniens (d'Égypte).

[2] *Madtusia* (Ind.) *Meduse*, *Eury-medè*, vierge céleste, *Mèd-mead*, liqueur spiritueuse de l'enivrement qui donne le pouvoir de contempler les choses divines : celle dont s'inspiraient *Manou*-satiavrata, *Nouè* et *Deonoush*, de l'Esprit saint; le *breuvage enivrant* des prophètes (ps. XXII-7), chez les *abreuvés* d'esprit, les Hebrei ou *Ebreii*, de l'œnomantie persanne ; et chez leurs rivaux les *ivrognes* d'Ephraïm (Isaï) et de Sichem, dont *Silene* passait pour le génie créateur du Pentateuque samaritain.

La vierge Cerès, *Dèmèter*, la productrice par excellence ; *Damater*, mère d'Iacchos, génie de la lumière, et de *Corè*, la Vierge d'occident (Proserpine), Cerès Thesmophore, à la balance: Thémis, Astrée, la déesse de la nuit ou de l'hémisphère inférieur [1].

Venus céleste est appelée *Mithra* chez les Perses, suivant Herodote, qui la nomme (retrogr.) *Artim*-Pasa, toute puissante ; chez les Scythes, c'est aussi *Artemise*, Diana, anaïD (Retrogr.) [2].

Personnification du *fluide éthéré*, source de la vie ; du *sentiment* et de la *pensée* [3] ; *liquidissimus ether* qui circule dans la nature entière (Lucr. et Virg.); *Succus ab alto cœlo corporibus*, *rovè*, *mahanathma*, âme universelle dont les *semences* vivifient et illuminent tous les êtres, suivant le point de contact et le degré d'organisation de chacun, Venus était considérée comme le cinquième élément pro-

[1] *Astrée*, la Justice, *Dicè*, Jou-dice, *Judith*, est la Vierge au signe de la Balance, Beth-*Thulè* ou de *Béthulie*, qui écrase la tête dn dragon ou coupe la tête d'Holopherne. *Astartée* est en effet représentée *tenant à la main une tête d'homme*, sur les médailles de Cæsarée, l'ancienne *Tour* (ou Pyré) de *Straton*, vraisemblablement d'*Astrée* (Stratonice), dont Pausanias écrit le nom *Astratè* ; *Stratè*, la guerrière ; Asterie, femme de Persée ; Persephone qui le tue. Le livre de Judith, ou d'Astrée, dit que tant qu'elle vécut la paix régna en Israel.

[2] Diane-*Artemise* (des Grecs) est *fille de Damater* et *non de Latone*, dit Pausanias; mais Damater-Cerès étant la même que Minerve-Neith, dame de Latôn, ce n'est qu'un des multiples emplois d'une seule déesse et une preuve de l'ignorance des Grecs d'Europe. (Cf. Herod. 2-156.)

[3] Le *sang* de la divinité (Jap.), celui de Méduse (ou de la Vierge céléste), dont la tête porte l'Urée de la divine, le sang et *rove* (fluide-âme), selon Moyse ; les *langues* de l'intelligence divine ou de *feu* éthéré qui instruisent la terre.

moteur des autres, la cinquième substance, cause active (admise par Aristote) ; la Vierge, fille de l'intelligence suprême, Pallas, stimulant la nature.

Mouth (Moyz), mère divine chez les Egyptiens ; les Indiens désignaient ce principe d'action *Mayso*, *souffle* sorti de la bouche du créateur, Parabrahma, *air* divinisé sous le nom composé de *Mayssoura*, formé vraisemblablement de ceux de *Maya*, mère de la nature, et *Souria*, lumière primordiale.

Vénus *Soura* était la grande vertu présidant au signe initiateur ; le *Taureau*, *Tsour*, porte de la lumière, 1er *Chitère*, premier mois. Ce nom de *Venus* fut aussi donné à la brillante planète (de Vénus) *Sourah*, *Zohra*, *Shara*, des Juifs et des autres Arabes ; *Souroth*, des Egyptiens modernes : *Tsor*, *Assoreth*, etc.

Cette grande âme, feu divin, principe moteur présent partout dans le monde ; la force active des éléments, et le souffle inspirateur que Callimaque nomme Vénus-Minerve ; la Pallas *Æthere plena* était chez les Gaulois *Isdea*, l'unique déesse ; la toute puissance, *Isis*, *bivis*, *trivis*, *quadrivis*, des *Mediomatrici* (de la Vierge mère), *Methys* ou *Metis* ; l'inspiration, *Minerve*, dont l'image est empreinte sur les monnaies du chef-lieu, *Methis*, Metz. [1]

[1] Il est remarquable que les Methiens vénéraient les mêmes symboles reçus en Samarie, consacrés à la cananéenne Vénus Syria. Indépendamment de leur grande déesse multiple et de tous noms, ils avaient, comme les *Hebreii*, Ebrii Sycchim, ou *ivrognes de Sychor* (syc-ichor, vin de figue), ainsi que les hierosolymites appelaient leurs rivaux de Sychem, vonés au bouc azima, un aigipan *Silvain*, ou satyre *Silène*, Methyse-inspiré. Ce débonnaire épicurien, génie créateur de la Genèse

Metis, providence, fortune ou destin: *Alethia*, vérité, justice; *Venus* était la plus ancienne des Parques (Cf. Pausan.), et la seule sous plusieurs noms. Elle était chez ce peuple gaulois la justice *distributive* (Sparcè, Némèsis). Thémis et Némésis, Euménides, bienveillantes, mais sévères (Semnai, Dirès), déesse des sorts, qui, sous le nom de Parques (Sparcai, Moirai), *dispensatrice* des biens et des maux, faisait les *parts* de tous et à chacun selon son mérite. C'était *Maris*, la mesure des grâces, nom que les Coptes donnent aussi à la lune intermédiaire et distributive des dons célestes qu'elle répandait sur le monde sublunaire.

Les Parques, Matres (des hémisphères), étaient les déesse parèdres du temple de Vénus-Minerve, *Aisa*, la fortune d'*Aisnai* (*ais-naos*), au confluent du Rhône et de la Saône. La sainte reine d'Alisia (Alethia), Berecynthie au double siége.

Déesse des deux hémisphères, *Ethérie* ou *Naucrate*, symbolisée par la *colombe* et le *poisson* austral, qu'elle tient de chaque main; ou par un *épervier* et l'*oison* d'Anouchè (double d'Isis); elle est ici Derceto, figurée en poisson, et Semiramis, reine céleste, la colombe (ou Κολυμβις plongeon). Aux deux équinoxes, elle est représentée avec le *coucou* printanier, ou avec la *grenade*, emblème des fruits de l'automne.

En tout semblable à Isis l'antique, Arch-Isis, la toute

samaritaine, *Epitragè*, et qui, Methyse *Jaccho esterno*, expliquait l'organisation du monde (Virg., égl. VI), fut leur génie *clemens*, et leur premier évêque saint Clément.

puissance, trônant au ciel et aux enfers (Cf. Apulée), Netph embrassant la sphère de ses formes secondaires (Zod. Eg.); la grande déesse de Syrie régnait sur la nature entière. Elle tenait en main *le fuseau* de la vie, des Parques déesses mères, *Ilythyia* et la *Moera Crataea*, Themisto, aux deux pôles. Vénus Shoria, Uranie, Astarté, Baltys, enlaçait de sa ceinture l'orbe du monde.

Compagne heureuse d'Adonis, l'astre qui féconde la nature à l'hémisphère céleste, et déplorant son impuissance aux régions inférieures. [1]

De même elle exerçait son influence salutaire sur la température des saisons, figurées dans les plus anciens sanctuaires de la Grèce, par un Hermes à quatre faces, accompagnant Vénus Uranie (Paus.). Ailleurs, c'était Iris qui obéissait à la voix de Vénus-Minerve; Iris dirigeant le char de Jupiter, attelé des quatre vents du ciel (Hom. de Tzet.) [2].

[1] Suivant cette acception mythique, Adonis dans les bras de Proserpine la ténébreuse, comme Osiris dans ceux de Nephtys (double d'Isis), n'est qu'une fiction de la rétrogradation du soleil vers l'hémisphère inférieur, et de la perte de son énergie à l'équinoxe d'automne. Adonis descend alors chez *Venus-Mélanie* (la noire), Proserpine de son engourdissement, et qui n'est plus que la dépositaire des germes de sa fécondité, qu'elle communique aux éléments.

Comme déesse des deux hémisphères, Vénus-Minerve, *Uranie* et *Chthonienne*, était représentée portant sur sa tête le serpent du pôle supérieur, l'*ouraée* de la vie céleste, et ayant à ses pieds la *chouette*, oiseau de *nuit* et de *mort*, *noctua*, *glauque* (de l'Océan), *scöpe*, la vigilante des régions inférieures. Le serpent ayant été maudit par les Grecs aussi, la chouette seule resta aux pieds de leur Athenè-*Polias*, comme symbole de sa vigilance.

[2] Fils de la voix céleste (Uranie, Etherie) et dieu de l'éloquence né de *Maïa* la fleurie, le quadruple messager des dieux, aux pieds légers des quatre vents du ciel, était conducteur et déducteur des âmes et

Elle était Paphia, Cythérée, *Alma veris*, au printemps; Maïa, Cypris qui fait éclore et fleurir; Céleste, Rachel, Cybèle et la nourricière Cérès, en été; Melithée, Hera, Saté, Satevis, la dame d'occident, en automne; et dans l'hiver, Venus Atlantis, Amphitrite réfugiée chez Atlas; la reine du midi, Sabaïtis, Erythrée, Baltys, Thetys Nephtys, Eurynomè, Lae, Læa-dea Glaucopis, Tha-lia, Halia, Venilia; *Naereia genitrix, vecta pisce* (austr.), Euplœan, Tritonide, Epistrophè, du point tropique; Epitrage, du capricorne, Aurata; Athyr-Daga, Athyria, *Syregene*, l'Assyrienne, aux formes du poisson austral; Ouenant, Venant; Maria Pharia, Rhéa, Vesta, Phaesthea, Genovepha, productrice de la lumière, à l'Epiphanie du jour naissant; *Leucothée* (de la *blanche* étoile de Fom a haut); Ino, *Nutrix Bacchi*, Matuta, mère du dieu Jour; Bah-bia, Facelis, Lucetia, Lucine, Ilithya, qui préside à la naissance de la lumière (aujourd'hui sainte Luce); Vénus-Ilithyia, *Eulinos, Nethò*, la plus ancienne des Parques, qu'Olène le Lycien distingue par le titre de *belle fileuse*. Sancta *Aura* vitalis (compagne du S. Dionyse); Agl-aure, Lucrèce, Creüse; Anouché ou Vesta, première nourrice d'Horus, représentée le 3 janvier (jour consacré aux Minervales romaines) sur le poisson Latus, Fager de Pharos, Loticiæ; et élevant la barque du soleil renaissant, ou Bari du fils d'Isis-Neith, la sainte Vierge de Saïs, de Laton et de Leucotecia, Parisis-Lucetia.

du Spiritus qui vivifie la nature. Il versait sur la terre ce breuvage ou doux, ou amer, du double tonneau de Jupiter; les profits et pertes contenus dans la double bourse de Mercure, génie du commerce et des voyageurs, dans la traversée de la vie.

§ II.

LA PUISSANCE D'HARMONIE

DANS LA NATURE.

« *Ignoti vis celsa patris* (Marc. Cap.) *Dies-*
« *piter. — Sol Jupiter ipse. — Par Patri verbum.*
« *Le soleil, image visible de l'Etre invisible*
« Jul. Or.) *Jésus la lumière qui nous éclaire*
« (Jean, Ev. et S. Paul), *et qui est l'image du*
« *Dieu invisible* (Ajoute S. Paul, Ep. aux Colos)

Le *Verbe* de l'intelligence suprême, *égal à son père Isaachos*, *Baachos*, son semblable, sa voix répercutée, *la fille de la voix céleste* (chez les Juifs), *la lumière qui est le Christ* (Isaï) ; ce *feu-lumière* demiurgique et illuminateur du monde et le promoteur de toutes ses productions, était le principe d'harmonie des sphères, que, dans son union à leur représentant et à leur chef, la Grèce désigne comme la *confidente de Jupiter*, la transmission de sa pensée, et nomme *Echo* (*hephtaphonè*) compagne de *Pan*, l'âme du monde visible, *Jupiter lui-même à doubles cornes* (Hymn. Orp.), Echo l'intime d'Apollon (dit aussi Macr.). Le génie du soleil fut également le *grand Pan*, avec les formes du capricorne, au point de départ des sphères célestes, de l'action génératrice de la nature et de la naissance du dieu de la lumière ; le Soleil-*Bacchus* (Hym. d'Orph.)

Tel fut le chef et régulateur du temps, Bacchus *Caprius*, *Sabasius*, parcourant le cercle de la sphère céleste, *anneau* d'éternité, la ceinture de Brahma aux douze nœuds et aux

quatre points d'intersection des quatre bras de Vishnou, que ce Jupiter-ciel déclare être *son fils et son semblable, Hackè, Dev'ackè, Isaacke,* chef d'harmonie (amour-union-justice), chargé du gouvernement du monde.

Fils de Jupiter et son intelligence unie à la matière, il est le Dionyseos, *Diphuès*, *Mesitès*, lien de l'union des cieux et de la terre; *celui qui modifie les formes terrestres par les influences célestes,* suivant l'expression de Ptolémée, ou, selon saint Paul (1 Corinth.), l'*Esprit divin communiqué à l'homme par Jésus-Christ dont Dieu est la tête* (ou la source de toutes lumières), ou encore *le fils unique de Dieu*, selon Platon, qui désigne ainsi l'engendré du pur esprit dans le sein de la Vierge éthérée (Uranie, *Shemelée* ou Ethérie); le soleil, considéré comme la vie, la lumière et l'intelligence du monde, et accomplissant sa double destinée sur la terre et dans les cieux, aux douze stations du chemin de la croix (des saisons) dans le parcours des signes.

Attaché (comme l'était Osiris-Serapis) à la croix mystique de la sphère, Dionyse *Chrysocome*, image sensible de la sollicitude divine, semblait y subir, par sa participation au soulagement des misères de l'humanité, toutes les vicissitudes qu'éprouve la nature dans les alternatives de biens et de maux aux quatre âges de l'année qu'il embrasse [1].

[1] Un monument ancien, du recueil de Montfaucon, représente Bacchus-*Dionyse*, chef et régulateur du temps, présidant (avec sainte *Aura*-Vitalis) aux quatre saisons accompagnées, comme les hermès évangéliques, des animaux des points cardinaux de la sphère. Dans l'Apocalypse, l'agneau, chef de l'harmonie du monde, est représenté immolé entre ces quatre signes des saisons.

Dans la primitive Église, l'agneau printanier, principe de lumière

Suivant la définition de Macrobe (Saturn.), l'intelligence conservatrice qui éclaire, anime et gouverne le monde, Dionyse, l'Esculape-*Jasos*, est la tête au ciel et les pieds aux régions inférieures, dans la position décrite aussi par saint Mathieu (ch. v, 34, 35, et xxv, 31, 33). Le Dieu (fait homme) embrasse l'horizon terrestre, d'orient et d'occident, aux signes équinoxiaux, d'Osiris, *Serapis, au couchant* (suiv. Varron en saint Augustin) ; de Dionyse-Bùgène devenant Esculape serpentiforme ; du taureau d'Ormusd, au levant de sa lumière, terminé au couchant par le serpent de Cadmus; ainsi que le Christ Fohi, Vishnou et Jesous (α et ω) *élevé comme le serpent de Moyse* (Bouceras), guérisseur des Israélites [1].

L'auteur de l'Apocalyse adopte également cette position de la sphère et la division du zodiaque aux quatre points désignés par les animaux évangéliques, signes tropiques des saisons. Il appelle le *haut* le point culminant (du so-

et le réparateur annuel des maux du monde, était seul figuré sur l'arbre de la croix mystique. Ce n'est qu'à la fin du vi^e siècle que ce symbole du Christ sauveur fut remplacé par un homme crucifié.

[1] La formule usitée aux mystères de Bacchus était celle-ci : « *Le « Taureau engendre le Serpent et le Serpent engendre le Taureau* », c'est-à-dire qui se succèdent, ainsi que le jour et la nuit, dans le cercle d'éternité dont ils sont l'alpha et l'oméga.

En outre de la croix d'Osiris-Serapis, et des croix ansées que tiennent à la main les déités militantes, de double nature, des monuments égyptiens figurent une sorte de croix de saint André, *Helios-serapis*, à la face traversée par trois rayons, emblèmes de l'équateur et des cercles tropiques.

De la croix d'Horus et de Dionyse se détachait l'oriflamme vermeille découpée comme les rayons du soleil que figurent ces déités.

leil) au lion (templum); le *bas*, le point opposé, et *contours du trône*, les côtés.

C'est cette disposition des signes qui est figurée sur l'entrée principale du temple de saint Dionyse, à Saint-Denis [1].

Les Perses, qui commençaient l'année à l'équinoxe du printemps, plaçaient le séjour d'*Hormusd* ou de la lumière aux signes supérieurs, hémisphère céleste, séparé par la ligne équinoxiale de l'empire d'*Ahriman*, génie des ténèbres et personnification de l'air impur opposé à l'éther lumineux, *mens-Mundi* [2].

Les Egyptiens avaient encore pour point de départ de l'année sacrée et de leur période sothiaque (lever de Sothis-Sirius), le solstice d'été, de la ligne cardinale croisée par la *Décumane* (×) des équinoxes. On trouve à Denderah et à Esneh le zodiaque partagé en signes *ascendants* et en signes *descendants*, des derniers degrés du cancer (rétrograde) aux dernières étoiles du capricorne (grimpant).

Cette division de la sphère est celle qu'offre le zodiaque

[1] Sur le portail latéral (nord), saint Denis, comme l'ancien Dionyse mis à mort par les Titans, offre sa vie pour le salut du monde.

Ainsi que saint Chrysostôme le dit figurément des martyrs, le saint *offre à deux mains sa tête*. Ce que l'artiste a mieux compris que les légendaires, car l'exécuteur a le *bras levé* pour frapper, tandis que la tête est détachée du corps.

[2] La puissance éthérée, à la mitre étoilée d'Eleuther-Liber pater, l'aérien Mithra, chef et régulateur du temps, présidait aux solstices et aux équinoxes. On le représentait, entre la force active à l'hémisphère supérieur et l'engourdissement figuré, aux signes inférieurs, par un génie énervé, tel qu'on représentait (chez Prosepine) Adonis couché sur un lit de thridaces, narcotiques.

Mithra, l'intelligence suprême, le Destin ou la Providence, *chef des*

du portail (au nord) de Notre-Dame de Paris, à l'imitation de celui du temple de la vierge d'Esneh (Neith, Athené), et en plaçant hors ligne les signes du Génie éponyme et de ses assesseurs, suivant encore en cela l'exemple des initiateurs à ce culte [1].

Les différentes distributions des signes figurés aux trois portes de la façade principale du temple de Saint-Denis, représentent les époques de croissance et de diminution de la lumière, et celle de son apogée au sommet de l'hémisphère céleste (anciennement, le *Lion d'Horus*, *Christus leo*, dont Dionyse empruntait la forme pour combattre les Titans).

Autour de la porte latérale, vue à droite, les signes, avec les emblèmes du temps qu'ils désignent, *montent* (ainsi que la lumière), du Verseau au Cancer (inclusive-

limites imposées aux agents de génération et de destruction, fut confondu avec le Christ, ou le Soleil (*Sol invictus*, *omnipotens Mithra*), considéré comme l'administrateur de la nature, le fils unique du grand Être, principe de toutes choses, et son principal intermédiaire entre le ciel et la terre.

[1] Au *Verseau* et à l'*Épiphanie* du jour naissant, Isis-genovephae des Gaulois et des Francs, est représentée comme la reine du Midi, Wenant,-Athyr-daga,-Vénus tritonide, montée sur le *Poisson du Notus*, et élevant la barque de la lumière naissante qu'elle produit. Elle est Neph-thée,-Nebva, Dame de la barque; *Oenea pistris*, *Bari*, *Faceline* (Felsine-Bononia-Phacœlite).

Des médailles de Julien représentent aussi Isis-Leucothée, du Parisis, ayant sur la main ce vaisseau des Celtes.

La patronne de Paris, la belle fileuse (comme Vénus la plus ancienne des Parques), Genovephae fut la nourricière de Paris et du roi Méroué. La vierge Leucoteciae est de même qu'*Ino*-Leucothée, *nutrix Bacchi*, du mont *Merou* (è-Merou du Jour), le Dionyse illuminateur de la Terre, premier évêque de Paris.

ment); et *descendent* du Lion au dernier degré du *Capricorne* ou d'un solstice à l'autre.

Aux deux jambages de celle à gauche, quatre signes progressifs compensent les quatre signes dépressifs de la lumière, placés en regard, ainsi accouplés par domiciles d'une même planète, et suivant l'ordre observé par Bede dans la composition du Cadran. Les quatre autres, ceux du triomphe de la lumière manquent; soit qu'ils aient été sacrifiés pour la surélévation de l'entrée; soit plutôt que ces *quatre mois de la liberté d'Adonis*, où le *Seigneur* règne avec toute sa puissance, aient été exprimés par une *gloire* dans laquelle est placé Dyonise, au-dessus de la porte. Ces derniers signes sont ceux qui commencent à l'*Ascension*, 40 jours après la Pâque, de l'Agneau (Bélier), ou passage de la ligne équinoxiale [1].

L'entrée principale du saint lieu est décorée du tableau allégorique de la passion de son *Seigneur*, Esculape-*Jasos*, ou du Messie sauveur *Jésous*, *Diphues*, ou de double nature, le *verbe* de l'intelligence illuminatrice de la terre. Il comprend toute l'existence éthérée et terrestre de *Dionyse*, *Eleuthere* et *Rustique* [2].

[1] On doit se rappeler que, dans leurs fictions de combats des deux principes, les mythologues sacrés considèrent comme *causes* les signes et les astres astérismes; qu'ils les partagent en amis et ennemis du bon principe; en anges de Dieu et du diable; esprits de lumière et de ténèbres.

[2] Il est conforme aux indications de Macrobe et de l'Apocalypse, et suivant l'usage traditionnel rapporté par Cedrenus, Solin, Porphyre, etc.

Les deux compagnons de Dionyse ne sont que l'expression de la double action illuminatrice et végétative de son astre.

La force active de la nature, morte en hiver et ressuscitant au printemps, Dionyse-Jasos, que Pausanias appelait *Messie, Intercesseur* et *Sauveur*, et *Soleil sauveur*, est attaché à la croix (des solstices et des équinoxes), ayant à ses côtés ses treize-douze subordonnés. séparés (par l'arbre du Méridien), ainsi que les brebis et les boucs de l'Evangile. Six, dont le chef à la double face de Janus, sont à droite ; les six autres, dont le double du Cancer (*Icariotis* sidus), appelé Iscarioth, occupent le côté sinistre.

Les six premiers qui *montent*, comme les signes d'ascension, vers le séjour de la Divinité, reçoivent de la bouche de leur Seigneur, ces paroles de satisfaction « *Venite benedicti patris mei.* » Aux autres qui *descendent* aux régions ténébreuses, s'adressent celles de réprobation : *discedite a me maledicti.* (S. Math. 25.)

Des griffons entraînent ces derniers sous l'horizon, chez Ahriman, tandis que les élus sont conduits par un joueur de flûte dans le sein d'Hormusd, d'Abraham ou d'Uranus [1].

[1] En effet, *le Soleil, ce Dieu Sauveur*, dit Julien, *nous élève vers lui par son exaltation*, et au printemps *il attire à lui les âmes vertueuses.*

Le Soleil n'étant plus qu'un des innombrables agents de la Divinité dans l'immensité des mondes, il conviendrait peut-être de n'adresser qu'au Dieu de l'univers les adorations qu'on rapporte à l'illuminateur de notre sphère, comme *fils unique* de Dieu, *son premier-né*, ainsi que le disent Macrobe, désignant le soleil, et saint Mathieu en parlant du fils de Marie.

§ III.

Le *ROUGE* du *Christ-Solaire* substitué au *BLEU céleste*, ou le Bonnet phrygien du Pâris (selon les Grecs) pris pour le Bonnet d'Athis des Phrygiens.

—

I. Le bonnet *rouge* n'a jamais été considéré chez les anciens comme emblème de la liberté naturelle ou politique. Telle n'était pas la couleur du bonnet phrygien, symbole de la vie céleste ; celui que le *bon pasteur* de l'Ida, lien de l'harmonie des Cieux et de la Terre, recevait de Venus-Cybèle, mère divine, personnifiant la substance céleste, air libre, lumière éthérée (Ag-dis, Eu-ias, compagne d'Athys), sur le Gargare (*Gargeire*, resplendissant de lumière) de l'*Ida* (à la *vue céleste*).

L'ancienne théologie avait affecté le *rouge* et le *noir* aux génies de destruction, représentés encore par le *Lion* et le *Serpent* (des constellations) que dompte le modérateur des saisons, l'Hercule des Ninivites (au musée du Louvre [1]).

Le corrupteur des productions du chef du Ciel ou

[1] A l'hémisphère inférieur, Lycurge devint *Lygurge*, auteur de l'obscurité et le détracteur de la lumière céleste. Le sombre Penthée (Deuil) monte sur l'arbre de vie du Dionyse, et couvre la nature de ses ténèbres ; Pelias (le noir) est le persécuteur de *Jason* (le lumineux), comme Eurys-thée (tartareus) est celui d'Hercule solaire. Il est aussi le serpent (*coluber arborem conscendens*), des mythes persans et jud., le signe de dégradation de la lumière d'Ormusd et de l'homme du paradis. Les grossiers enfants de la terre, Titans, géants *anguipèdes*, entassant *Pelion* (le ténébreux) sur *Ossa* (le lumineux), pour escalader la *Raison-verbe* de l'intelligence suprême, la vérité éternelle.

d'Osiris plein d'yeux (d'étoiles), Typhon le *roux*, (dit Plut.) l'*ignivome* de l'Océan austral, ou mer *Erythrée* (rouge); le pestifer Typhon voilait de vapeurs rouges le ciel de l'Egypte, embrasé des feux du Chien roux (la Canicule à laquelle les Romains sacrifiaient un chien roux). Les Ethiopiens représentaient ce génie de destruction sous l'image du feu (Plin.)

C'est ainsi que périssait la *force* active de la nature: Hercule consumé par le feu ; ou que ce prince de l'Ether (selon l'acception phénicienne), Hèracleos recevait de *Dèïanire*, l'astre brûlant (de la canicule), une robe teinte de sang, *peplus nèsus*, de couleur pourprée ; que, par les maléfices d'un air impur, Apollon tuait de son disque (solaire) Hyacinthe à la teinte bleuâtre, et changeait en pourprée l'*hyacinthinus color*, *bleu de ciel* (dit saint Jérôme). Au lever de l'étoile *rouge* de Sirius *insanus* (Azael-*Seirios*, qui dessèche), les eaux du Nil se teignaient en un *rouge de sang*, dans le signe du lion.

Selon la légende phrygienne, *c'est ce lion roux qui trahit le dieu de l'Ida*, *Atthys* (*le céleste*), *au bonnet azuré semé d'étoiles*; alors que le *Xanthe* (roux) était desséché par le feu. Cette fiction donna cours à l'anecdote d'un Athys de Lydie tué par une image de lion; et au clou (*Hel*) de *Ja-Hel* (la canicule sothiaque, clavus annalis), aidée du lion de Judas, tuant la puissance aérienne, Sisèra altéré.

Tels sont le lion qui dévore Hyas (le lumineux), fils du ciel et de la substance éthérée (Ethra); le lion dompté par l'Hercule Ninivite; celui de Nemée, terrassé par l'Hercule des Grecs; le *monstre à tête de lion et au corps de la cani-*

cule, combattu par *Bellérophon*, destructeur des maux [1]; le *dragon roux*, *persécuteur de la lumière qu'enfante la Vierge céleste* (la pureté de l'Ether). L'Apocalypse appelle encore ce génie de destruction : *La bête de couleur écarlate* (*Pyrros*, *Coccinos*) ; et *menace de la colère du ciel quiconque en porterait l'image sur son front* (Cf., ch. XII et XIV).

L'Apocalypse phrygienne, ajustée au christianisme, fait apparaître successivement (ch. VI) les génies des saisons sur des montures que les Grecs désignent par les quatre coursiers du soleil. Après l'oriental *Eous*, d'un génie sur un *cheval blanc*, venu de l'orient (au bélier) ou du signe de l'agneau lumineux (d'Athys, de Jèsos, etc.), vient le *Pyroïs*, rouge de feu au lion solsticial, ancien; ou un cavalier à la monture *rouge, pyrros. Celui-ci avait reçu le pouvoir d'ôter la paix de la terre, afin qu'on se tue l'un l'autre* (ch. VI, v. 4).

Par suite de la précession des équinoxes et des solstices ou de la rétrogradation du soleil, d'un signe, le lion *Igné* fut remplacé par le *cancer*, ou l'*écrevisse* rétrograde, *Icarium sidus* (*Escharion*, le brûleur), qui fait fondre et tomber Dedalion, *épervier* solaire, le père de Cyoné (chienne d'Icare, la canicule). Le lion de Judas fut remplacé par Judas *Is-Carioh* (*au cancer*). *Karçata*, ou l'écrevisse, ou *Karcedagon*, le cancre marin, *Kariah*, le cancer (Ind.) devenait

[1] Ce Sphynx n'était bienfaisant que pour l'Égypte, en produisant l'intumescence du Nil. Tout y était marqué de rouge comme les eaux du Nil, au lever de Sirius.

Le Lion, trône d'Horus et de Judas, devait être la figure du Christ des Nazaréens caïnites.

le point culminant du soleil et aussi de sa descente vers l'hémisphère inférieur. Il avait été la force d'Hercule, *Isakarth*, à la tribu zodiacale d'*Isachars*, *cuirassé et ossu* comme l'*âne* (de Midas), *figuré dans les étoiles du cancer*, l'âne dont la mâchoire était l'arme de Samson dans sa force. Semblable au cancer rétrograde et à l'écrevisse *Cancri cum signa rubescunt* (en Ovid.), Judas, chef des révolutionnaires nazaréens, est le *rouge* Is-*Karioh*, Scarios l'oblique, l'apostat (escart du soleil) qui trahit son Seigneur. Le Dieu illuminateur du monde n'étant plus alors prophète chez les siens (au sommet du ciel) rétrogradait jusqu'au solstice opposé, ou, comme le dit l'Evangile, *descendait* jusqu'au Caper naum (du bouc aquatique, capricorne, domicile de Marsyas le satyre). C'était ainsi qu'Apollon, exilé du ciel ou renvoyé par Midas à l'école de Pan, chef d'harmonie, arrivait chez Marsyas (qu'il *dépouilla*... de ses attributs de chef de la sphère, quand le roi des astres commençait dans un autre signe sa révolution annuelle). C'est encore de même qu'il allait aux bornes du solstice opposé *ad metas solis*, garder les troupeaux de Neptune avec Protée, ou Aristée, fils de Cyrène, gardien du tropique du capricorne, chez ce roi thessalien (de la mer), l'*indomptable*, Admetes; ou bien, avec Hercule, chez Admete, fille d'Eurysthée (tartareos eurys).

Le cancer imitateur du Scorpion, ou *qui devient scorpion quand le soleil passe au lion* (suiv. Pline, le collecteur des choses naturelles et surnaturelles), est celui qui pique Hercule *au talon*, Paris (παρεια, du serpent), le *Dew-Paris*, *Dyspari*, *Eccaerios*, le funeste (*Iscaerios* comme la mort), qui blesse mortellement, *au talon*, l'Hercule de l'Iliade; de

même que, dans la Genèse, le génie du mal froisse *le talon* du principe de lumière qui lui est superposé, et que l'ânesse (figurée au cancer) froisse *le talon* du Baalham (d'Hamon), devant l'ange gardien du tropique (au passage de l'Astacus, fleuve du cancer).

Ainsi qu'*Ahriman* (air impur), *avec ses Dews et Paris, brûle et dessèche tout; qu'il trouble la sérénité du ciel d'Hormusd* (pureté de l'Ether), *et corrompt sa lumière* (dit le Zend-Av.), l'agent de discorde, le dessiccateur Paris Dyspari (vêtu de rouge) déchaîne les tempêtes de l'*Hœlenie* (patrie des vents) et met à feu et à sang l'Ilionée, *Phrygie*, brûlée... (par les poètes grecs asiatiques).

On revêtait de rouge le Jupiter stygien, Zeus Chthonios, Joudew et ses assesseurs, vengeurs des crimes de la terre. Ce fut la couleur du costume des hautes cours de justice, comme elle l'avait été pour les juges dans l'Amenthi égyptien.

II. Lorsque les mythologues rapportèrent le culte des anciennes divinités aux deux grands astres, *lumina mundi*, de leur système planétaire, considérés comme les agents de la puissance céleste et les organisateurs du monde; et qu'ils eurent supposé des âmes particulières pour les besoins d'un Elysée et d'un Tartare, on ne vit plus que le génie du soleil, image de la divinité, *fons lucis Ethereae* (Macr. et les chrét.), dans les mythes de l'intelligence céleste et des illuminateurs de la terre : Bacchus, Athys, Osiris (plein d'yeux), Baal-Shemes (Jupiter-ciel), Mithra, Djom, Hercule (au manteau étoilé), l'Esculape phénicien, génie de l'éther, Dium, Sem-pho-crate, Lycurge et les dieux phrygiens détrônés par ceux des Grecs (Iliad.).

Le *verbe* évangélique, *voix* céleste, illuminatrice de la matière terrestre, fut aussi assimilé à la lumière physique, et on fixa le jour et le lieu de sa naissance en Judée, à ceux consacrés à la célébration des mystères de l'astre du jour, au point de retour dans les signes de son élévation, le 25 décembre, *Natalis invicti*, compagnon de Constantin (Cf. Méd. et Kalandr. de son règne).

Le génie de l'Ether, l'*air libre* (Oenè, *Oenos*, esprit inspirateur), *Eleuthère*, *Liber*, ou Bacchus *Photéidès*, *Iacchòs*, dispensateur de la lumière; *Acratos*, pur, sans mélange, ne devait plus être estimé que comme *Potidès*, *Lyaeus Deus*, le libérateur... des soucis (dans l'acception de spiritueux et d'enivrement), et la personnification *du vin*, Noé, *Oenos*, *The-Oenos*, *Lènus*, *Acraton* (vin pur), *Iaccho*, (*hesterno*, suiv. Ovid. et Virg., égl. VI); le Dieu *aux yeux vermeils de vin, et au manteau teint du sang des grappes*, ainsi que la Genèse (ch. XLIX, v. 11-12) désigne *le lion de Judah*; l'*astre de Bacchus* couronné de raisins.

L'âme étant le *sang*, selon Critias et le Moùsé ou Moyse des Juifs, ce fluide (rovè) fut aussi symbolisé par le vin (le sang de Bacchus Théœnos) chez les chrétiens, *Staphyle* (raisin, niveau) et *Libo*, Libella (niveau, communion) de *Liber librator* (le niveleur), furent des emblèmes d'égalité dans la communion orgique. *Nomine ab auctoris* (*Liberi*) *ducunt libamina nomen* (Ov.).

La substance éthérée, *Oenè*, la colombe lumineuse, nourrice de Jupiter, ou dont ce Dieu (l'intelligence suprême) prenait la forme (dit Ælien), cette inspiratrice divine devint *Oeno*, vin; *Oenotrope*, changée en vin. Paris,

le rouge, substitué à la pureté *azurée* de l'Æther, finit sa carrière *chez Oenone* (personnification du vin) *dans les bras de cette amante*, ou changé lui-même en vin [1].

L'azur céleste du *bonnet* d'Athys le Phrygien ou de la *calotte* des cieux, *cybè*, tête, siége de l'intelligence; *cybèle*, de l'esprit céleste, nourriture divine, cette couleur de l'Æther, le *Spiritus*, fut changée en celle du vin. L'Eglise souveraine ayant représenté l'intelligence divine, *Vebe*, du Nazareah, sous les traits de Bacchus-Chrysocôme, acceptait la *haste croisée* de ce Dieu sauveur et libérateur, des bras de laquelle pendait son enseigne *Oenochros* ou teinte *du sang de la grappe*, son image unitaire [2].

L'*hyacinthinus color*, bleu de ciel (selon saint Jérôme), fut délaissé pour la couleur pourprée (*rouge* et *violette*) donnée par Apollon. Les princes de l'Eglise prirent la barette (petase) et le manteau rouge d'Oenomaus glorificateur du vin, au lion de l'éminence solaire : les prélats reçurent la pourpre violette du soleil printanier à l'agneau pasteur ou bélier, chef du troupeau. Les simples restent cachés sous la couleur sombre des régions inférieures.

Suivant cette acception mythique l'auteur de l'Apocalypse ajustée à ce christianisme, fait aussi apparaître, *vêtu*

[1] *Vitalis aura*, *Vis*, *Vitæ*, le cédaient à *Vitis* et à Bacchus *Vitifer*. *Noë*, l'esprit céleste, à un planteur de vignes, chez les *Hebrii* de l'œnomantie persanne.

[2] Cette croix, *La-barön* (lourd fardeau), dont Acratus (génie de l'ivresse) soulageait Bacchus, est figurée dans des monuments plus anciens que notre christianisme. Elle fut portée par un Satyre, fils de Cyrene, par Silene (capricorne) avant de l'être par un dauphin ou par Simon cyrenien. (V. Millin, Dict. des beaux-arts, m. Labarum.)

de rouge, le Christ qu'il appelle le *lion*, animal igné, affecté à l'élément du feu, et que Plutarque appelle l'animal solaire, était consacré au soleil (dit Theon). Bacchus *prenait sa forme* pour combattre les détracteurs de son culte. *Sidus Bacchi* (au méridien supérieur), c'est dans ce signe que le soleil, à l'apogée de sa puissance, changeait en vin l'eau d'Aquarius et d'Hébé, *Ganymeda oinochoos* (Paus.), au solstice d'été, et qu'il répandait le plus de lumières sur ses blasphémateurs. *Christus est Leo* (Apoc., XIX, 5 et 13); ce Christ, rouge des feux du solstice qui brûlent et dessèchent, *Dragons rouges au souffle empesté* de Typhon, était celui du Galiléen Judas et de ses socialistes nazaréens ; celui qui (ch. XII, de l'Evangile, attribué à S. Luc) *apporte la guerre, jette le feu sur la terre, rompt les liens de famille*!... Celui qui bouleversa l'ordre social et le menace encore sous ce labarum de couleur lie de vin arboré aujourd'hui dans les cabarets des réformateurs de la morale publique.

III. L'arbre de vie, ou *Athis changé en pin, emblème de l'élévation de l'âme vers les cieux*, dit l'empereur Julien, initié à ces mystères (Orat. V), devint le thyrse (à pomme de pin) du Dieu du vin. Le *populus herculeus*, ou le peuplier consacré à Hercule, arbre du peuple prenant son essor vers la région éthérée, patrie des âmes pures, *Vitæ liberioris iter* (Ov.), fut surmonté du bonnet rouge du Dew, ou Dys-Paris, d'Ahriman, de Typhon et du Dragon, corrupteur de la lumière céleste, *arborem vitæ conscendens*, signes de la dégradation de l'homme. L'arbre de liberté aérienne, paré du *pileus* de l'affranchissement, n'est plus que le thyrse de l'intempérance, coiffé du bonnet aviné de Bacchus, de l'ivresse de la liberté, de la liberté en démence. Le bonnet rouge est

le symbole de fraternité des communistes au sang de Bacchus, Bac-Choèn, dont le vin eucharistique n'est lui-même qu'une assimilation dans les communions chrétienne et mithriaque. Le sacrifice (*libamen*) de la messe, *missa* (liba, dona), était commun aux bacchantes et à ces chrétiens : *Cùm mane sacerdos sinceram cererem et lenæum libat honorem* (Vida, Christ.) [1].

Ce que les légendes mensongères d'Eleuthère et de Liber, d'Athis et de Mithra, coiffés du bonnet éthéré, ne réalisaient qu'au bénéfice et pour la plus grande gloire des intéressés à leur croyance, la République démocratique et sociale promet de l'accomplir pour tous.

Elle aurait reçu le pouvoir d'opérer ces grands miracles tentés par la secte des Nazaréens, et qui ne figureraient qu'à l'état de fictions dans l'Evangile du Sauveur, Jésous de Nazareth.

Elle annonce : *la délivrance des captifs et des possédés* (Saint Luc, ch. IV), *le salut du pauvre, la consolation des af-*

[1] C'est sans doute d'après ces principes qu'un abbé démocrate prétend boire dans la coupe de Silène *la liberté qu'on ne lui sert qu'à petits verres.*

Proscrivons ce symbole de destruction, épouvantail de la raison, qui ne rappelle qu'une image d'incendie et de sang, ou celle de l'ivrognerie, le fléau du peuple. Puisse la France réunir tous ses enfants sous un même bonnet, celui de l'union fraternelle! Qu'il soit le symbole de la vraie liberté, comme celui de l'air libre, la substance éthérée, principe de pureté et du libre arbitre! Qu'il ne retrace que la sérénité du ciel, ainsi que le bonnet azuré semé d'étoiles, dont la Mère divine, *Mens sincera*, ornait la tête de l'*arbre de vie* (le pin toujours vert), ou celle d'Athys, *chef de l'harmonie*; d'Athys *répandant au sein des ténèbres la lumière de la raison, la loi suprême.*

fligés, l'abaissement des grands et l'élévation des petits (Saint Luc, Ier); *l'égalité entre le maître et le serviteur* (Math. x); elle *guérit toutes sortes de langueurs et d'infirmités parmi le peuple, multiplie les aliments au-delà des besoins de la foule affamée;* elle *rend la parole aux muets, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds;* elle *chasse les esprits immondes, purifie les lépreux, ressuscite les morts* (en les rappelant à une existence de liberté) ; *ramène à la vie ceux déjà en proie à la corruption; appelle à elle les enfants que n'a pas atteints la dépravation de leurs pères;* elle *reçoit les pécheurs à la repentance; convertit les péagers, les banquiers et autres gens de mauvaise vie.* On verra *moins de paralytiques. Les riches,* s'ils veulent éviter le *sort d'Ananie et Saphire,* donneront volontairement à l'indigence le superflu qui les énerve, et ils jouiront des félicités célestes... dans le sein du communisme nazaréen, où véritablement aussi *les premiers seront les derniers, suivant l'Evangile annoncé aux pauvres* (Saint Math., xi).

Tout était en commun. Nul ne pouvait dire d'aucune chose qu'il possédait qu'elle fût à lui (Act. Ap., iv, 32).

JUDAÏSME

ET SA RÉVÉLATION,

OU

HISTOIRE ALLÉGORIQUE

DU CIEL

ET DE SON PEUPLE.

SOMMAIRE DE LA BIBLE.

Livre des livres, ou recueil de traditions prises à diverses sources, et appliquées à un peuple d'Hébreux - Israëlites - Judéens, la Bible est, sous les noms de personnages fictifs et les formes du langage figuré des Orientaux, l'exposé chronologique de toutes les superstitions introduites dans la Syrie-Palestine, par les maîtres successifs du pays.

Elle comprend les trois principaux systèmes religieux auxquels furent assujétis les peuples de la Judée, primitivement consacrée à Jeoud[illegible] Joudev, fils d'Israël-*Saturne* (suivant Sanchoniston), aux temps de domination de Shemiramis l'ancienne, de Sesostris et de Cyrus.

En contact avec l'Inde, et contemporaine d'Abraham (dit S. Augustin), Sémiramis aurait importé le Brahmisme qui sacrifie selon l'ordre du Melc-Ised-Ackè (souverain juge, Wishnou Is'ackè), après avoir, lui *et ses serviteurs*, expulsé le culte syrien. La bien venue d'Abraham en Egypte n'est elle-même que l'accueil qu'auraient reçu dans ce pays les doctrines indo-chaldéennes.

A l'époque de Sesostris, un législateur, Moyse, Mouse ou Mosis

Hebreii, ou abreuvés de l'esprit; *Israélites*, descendus d'*Israel*, le Saturne des Syriens; *Jeoudaéens*, du nom de *Jeoud*, le fils de ce Saturne; *Juifs*, sectateurs du culte de *Jeove* ou Jovis, suivant le rit du Jupiter-Ciel (des Perses); ces sectaires s'annoncent comme les confidents de Dieu et les dépositaires de ses décrets éternels. Eux seuls en ont reçu la mission de gouverner la Terre, et le pouvoir d'*interdire*, ou de vouer à l'extermination quiconque ne se soumettrait pas à sa volonté suprême.

Cependant toute la théologie de cette caste priviligiée est fondée sur celle des cultes précédents. Les traditions qu'elle s'approprie, ne sont que la répétition d'enseignements étrangers; les légendes sacrées appliquées aux héros d'une nationalité judaïque, n'apparaissent que sous les diverses acceptions des imitateurs, et l'obscurité qui enveloppe ses récits ne se dissipe que par la clarté répandue par les initiateurs [1]. Ses doctrines subversives d'une plus saine morale, ne sont pas moins dégradantes de

[1] Quand un ouvrage de science se trouve chez un peuple ignorant, c'est naturellement chez les nations savantes avec lesquelles il a eu des rapports qu'il en faut chercher l'origine. (Dupuis.)

Les Perses, dont la Grèce vante la science, les arts et la magnificence, ne tenaient pas plus de la Judée ces avantages qu'ils n'en avaient reçu le dieu de Cyrus envoyé aux Juifs par Artaxerxès (Esdr.)

Les récits de la Bible ne seraient qu'absurdes s'ils ne cachaient sous l'écorce de la lettre un enseignement mystérieux, dit saint Augustin.

Voltaire ne les a couverts de ridicule que parce qu'il n'en recherchait pas le sens intime et rationnel, et que, par nécessité, l'Église chrétienne s'en tenait au sens matériel sur lequel elle est fondée.

Qui donc pourrait croire qu'au sortir de l'arche, les Chaldéens, disciples des *Brahmes* de l'Inde, eussent déjà fondé leur astronomie et basé sur cette science (fruit de longues observations) cette Babel ou édifice

la raison humaine, qu'elles sont injurieuses pour la Divinité dont elle les dit émanées.

A l'exemple des Romains qui les tirèrent du néant, sortis, comme ces fils de Mars, de la fange des sociétés, les Juifs (Jouvii, filii Jovis) entreprennent de conquérir à leurs principes et soumettre à leur joug, le monde qui les repousse. Rien n'est capable d'arrêter ces séides de la théocratie judaïque, qu'un signe indélébile pousse en avant sans possibilité de retour. Bientôt, eux aussi les Parias de la civilisation, recrutés contre elle-même, ils obtiennent un triomphe dont l'éclat surpasse tout ce que l'histoire rapporte des plus illustres dominateurs; triomphe non moins étonnant par la faiblesse et l'impureté des moyens, que par l'immensité des résultats et leur permanence.

Les nations asservies qu'ils livrèrent, pieds et poings liés, à leurs fanatiques héritiers, se demandent encore, après un long abrutissement et quinze siècles d'esclavage, d'où sortaient ces terribles conquérants, terrassant, l'un par l'autre, les puissants rois de Syrie et d'Egypte; puis se substituant eux-mêmes aux Romains, les maîtres de la terre.

colossal de leur religion? Était-ce bien un personnage du nom d'*Abraham* qui, à trois siècles du déluge, trouvait l'Égypte, fille de l'Éthiopie, au plus haut degré de la splendeur, ainsi que l'attestent ses monuments.

Le monde n'a-t-il que six mille ans d'existence? Depuis deux mille les cataractes du Nil, du Rhin, du Rhône, etc., n'ont pas varié sensiblement sous la force du courant. Que de milliers de siècles n'a-t-il pas fallu (depuis le dernier bouleversement de notre globe) pour que les eaux de leurs sources, d'abord épanchées sur les terres, se soient creusé dans le roc et le granit le lit qui les encaisse si profondément.

Les fils du Ciel ou d'Abraham, le père (mystique) des Arabes Sabæns, que chaque peuplade revendiquait pour son auteur particulier, pouvaient naître *même des pierres*, suivant l'extension donnée par un interprète illuminé, à la filiation du Brahama, créateur de toutes choses. Ces *hebreii* ou inspirés, Israélites, Joudaéens, Juifs, étaient primitivement les sectateurs du culte rendu par ceux de *Samarie* au Jupiter-Ciel (Chaldeo-Pers.), *Balshèmes*, dont le *Shèmbalah*, prêtre du Seigneur du Ciel, était l'*Archi-Rheus*, grand pontife [1].

La secte juive de Jérusalem, hostile dès son principe à celle du Bal Shames de Shamarie [2], aurait été instituée sous le protectorat de l'Egypte, comme contrepoids d'une influence favorable aux rois de Syrie. On voit ordinairement le sacerdoce de Jérusalem, opposé et soutenu par

[1] *Balshames*, des Syro-Phéniciens, désignait aussi le soleil, seigneur du ciel, suivant Sanchoniaton cité par Philon et Berose (en Polyhistor).

Baal était le premier nom de Jehovè, selon le prophète Osée, qui prédit qu'on l'appellerait encore Jeshi-époux, comme *Adonis* le Seigneur.

[2] La dénomination d'*Hebreii*, ou d'inspirés, par l'œnomantie des Perses, appartient spécialement aux Samaritains. *Tunc aperiebat mentes!* Ce *breuvage enivrant* des prophètes et du Zoro Esdréen Esdras, fut commun aux Joudaeens; car on lit dans le psaume 22, à leur Dev-idè, *que ce breuvage qui enivre est excellent. Potidès* avait déjà remplacé *Phöteidès. Noë* viticole fut le *Nous* de l'inspiration hebreïque.

Cependant, par métaphore ou parce qu'ils étaient étrangers à ce nom, des prophètes Hiero-solymites (portant des noms graïsés comme celui de leur sanctuaire *hierö*), tonnent contre ce genre d'inspiration du *bon* épicurien *Silene* des ivrognes de Sychem et d'Ephraïm (Eisaï), Silene l'Ægipan qui (iaccho hesterno) expliquait la Genèse du Pentateuque samaritain, attribué au *Bouc* marin (azein), Dagon-*Usoüs* aux formes de Satyre (Mendès i moüthis, le législateur), compagnon de Venus-Shamaria.

ceux de l'Egypte, s'efforcer de substituer son action à celle de ses rivaux sur des peuples tour à tour sujets de ces empires; puis tributaires des deux en même temps, par l'intervention romaine. (Voir note Ire à la fin du chapitre.)

Un concours de circonstances que favorisaient encore la décadence rapide de ces puissances rivales, et l'appui que la politique des Romains prêtait ouvertement aux ennemis des Seleucides, fut le commencement de la fortune de cette secte arabe, faible alors, mais pleine d'une audace qu'irritaient la gloire de Samarie, la priorité et la vogue de son culte. Jérusalem ne convoitait pas moins les dépouilles de son ennemie, que Rome, son alliée, ne se montrait avide de recueillir la riche succession d'Alexandre.

Victorieuse de Samarie qu'elle renversait par les armes des Arabes-cabyles ses voisins, dont elle payait les services sur cette opulente proie offerte à leur commune rapacité; fortifiée de l'affiliation de ces peuplades nombreuses et de leur adhésion à ses principes, Jérusalem ne rêvait pas moins que ressusciter à son profit la théocratie chaldéenne, si le colosse romain ne lui permettait pas encore d'aspirer aux hautes destinées que d'autres événements réservaient à ses dignes fils, en Abraham.

C'est alors qu'elle préparait dans l'ombre du sanctuaire, sur le modèle de la République de Platon, cette prodigieuse histoire, ou collection de légendes traditionnelles du pays, appliquées à un peuple de Joudaéens, dans le but d'établir la préexistence d'une Jérusalem de Joudah et son antique suprématie sur la Syrie-Palestine [1]. Mais quels que fussent

[1] Écrite en caractères étrangers, dans un argot tachygraphié, à l'usage des factieux et des imposteurs.

le succès de ses violences et toute l'astuce de ses Rabbins, pour consommer la ruine de son aînée, et jouir du monopole de l'autorité, de la sacrificature et des dîmes, Jérusalem fut longtemps encore réduite au second rôle dans les envahissements du Judaïsme.

L'usurpation des droits de Samarie n'est pas seulement un fait attesté par l'histoire et par la Bible, qui proclament l'ancienneté de son existence, quand la Joudaée, partie de l'Idumée, n'était pas même un nom de peuple dans la Syrie-Palestine [1]. Elle est encore reprochée aux spoliateurs par leurs propres sectaires ; et il n'est pas jusqu'aux efforts tentés par leurs écrivains, qui ne témoignent de l'imposture de ces plagiaires de race arabe, préludant par cette violation des prérogatives d'une caste, à l'accaparement des plus splendides renommées. Les seules inscriptions hébraïques découvertes, sont toutes en Samaritain.

Jérusalem ne put empêcher Samarie de renaître de ses cendres : Elle en sortit plus puissante et avec une autorité qu'on ne lui enleva qu'au temps de la réforme du Christianisme, quand il fallut établir l'ordre dans le désordre

[1] Le nom de Joudée (Jeoudée), comme celui de Judah le Machabée, est celui de Jeoud-Joudev, fils de Saturne Syrien (Israel).

Si le prêtre historien des Juifs, Josephe, dit que ce nom de Joudée ne fut donné au territoire de Jérusalem qu'après le retour de Babylone, c'est qu'avec la plupart de ceux de sa secte, il ne reconnaissait pas l'authenticité du livre de Josué.

On lit dans ce livre : Josué détruisit tout dans *Israel* et dans *Joudah* ; et (ch. xv, 63) : Les Jebusiens ont demeuré jusqu'à ce jour à Jérusalem avec les enfants de *Joudah*..... On est au moins forcé de convenir qu'il n'est pas l'œuvre de ce Josué, et qu'il n'aurait été écrit qu'après ce prétendu retour de Babylone, si, encore, on y donne à Jebous le nom hybride grec de Hierosolym.

qu'elles enfantèrent. Et celui-ci, qui effaça tant de traces de son usurpation, ne parvint pas même à faire disparaître celle de l'initiative de Samarie. C'est elle qui donna naissance aux premières et les plus savantes sectes chrétiennes; et, quoi qu'on ait fait dire à Jean, le réformateur platonicien, les pères du Christianisme, le nazaréen Simon-Sadoc et le chef des Gnostiques Simon, de Samarie, *Anax-arete*, la grande vertu, eurent une célébrité moins contestable que l'existence de leur pseudonyme Simon *Bar jounah* (fils de la Colombe). Le galiléen Judah, de Gamala, auteur de la secte des Nazaréens, n'est pas un être supposé comme le Galiléen Nazarethéen qu'on fait naître en Judée, dans la grotte du Christ Adonis, aux deux époques assignées par Joseph à la naissance de cette secte.

Par respect pour la majesté divine, nous ne voudrions pas décider, avec l'évangéliste Jean, que le *salut vient des Juifs de Jérusalem plutôt que de ceux de la Samarie*. Nous nous rangerions préférablement à l'avis des sages réprobateurs des uns et des autres, en croyant comme eux qu'il ne pouvait provenir *rien de bon*... de *ces ennemis de tous les hommes*, dit aussi St-Paul (aux Thessaloniciens).

C'est aux mythologues qu'il appartient de décider si le royaume d'*Israël* ou de Saturne, est plus ancien que celui de son fils *Jeoud* de Joudah, le Dzevidé des Cretois et des monts de Joudah-Almelek [1]. Si celui-ci a réellement dé-

[1] On lit dans un psaume *à* Davide (Δαν-ιδη) : *Dixit Dominus Domino meo*..... *Sol est Dominus meus*! disait un autre, le 84e. Si les Juifs n'admettaient qu'un Dieu très haut, qui *posuit in sole tabernaculum suum*! Ces expressions relevées par l'Évangile chrétien pour établir la possibilité de son Seigneur, s'appliquaient à Jehoud ou Joudev,

trôné son père, ou s'il a régné en même temps : ou bien, selon l'opinion la plus commune, reconnaître qu'ils ne sont qu'un seul Saturne générateur et destructeur; un même *Jupiter-Ciel,* personnifiant l'un et l'autre hémisphère de Bel; Jupiter *altissimus*, olympien, *Zeus hypsitos;* et Jupiter *inferus,* Stygien, *Zeus Chthonios :* Le chef des astres, *peuple de Dieu* (dit Ovide), enfants d'Israël, multipliés comme les étoiles, et distribués en douze maisons, ou divisions de la sphère zodiacale, des douze mois qu'engendre le chef du temps (Israël) ou *Jacoub,* mesureur de la lumière.

C'était sous les bannières de ces douze chefs subalternes que les sectes indienne et persanne rangeaient toutes les étoiles qui composaient la milice céleste. A ces douze tribus de la sphère, présidaient les douze divinités que les Grecs empruntèrent aussi aux Egyptiens, et sous le patronage desquelles les Anciens partageaient leurs circonscriptions territoriales. Telle était la Terre-Sainte, calquée sur celle d'Uranus ou d'Abraham. Les tribus d'Israël et de son fils Jeoudah n'ont jamais existé autrement en Syrie, depuis *Israël, roi de Damas,* la métropole, et le Jupiter Damaste, du Casjou supérieur, jusqu'au Titan Edum (*Edon*) prince d'Idumée ou de la Basse-Syrie ; Jouda-Melek au Casjou, du marais Seïr-bone, refuge de Typhon, (Aedon, Seva, Saevus), Edum le roux, *en la montagne,* (hemisphère) *du midi,* Jou-zophas.

Jupiter de l'Ida, à Adonis, à Balshames, à Dionyse, à Apollon-Jesous, et vulgairement au génie solaire.

Jeoud, fils d'*Israel,* mourait comme Tzan, Dzev Ida, en Crète et au mont de Joudah, *Asmon* (l'unique) des Asmonéens, Dionyse, Yes, etc.

Le livre de Josué (ch. XIX, v. 45) met *Jeoud* dans la tribu de *Dan*; Tzan le Justicier, Joudev.

Les initiés à la science des mythes et au langage figuré des Orientaux, détermineront les points de ressemblance qui peuvent exister entre cet Israël Damascene (souverain) et les Israël dont l'un était roi de Damas, d'après les informations de Justin (L. 36), un autre, le Saturne des Syriens, suivant les traditions de Sanchoniaton, rapportées par Eusèbe (Prép. év.), et un autre, dont l'histoire ne parle pas, qui aurait été père de douze tribus de Juifs en Syrie.

Ils pourront aussi fixer la différence qu'il y aurait entre cet Israël, Saturne, et le *Saturne* à qui, selon la fable, *Titan* (Edon) céda son droit d'ainesse pour complaire à sa mère Rhée, (Basilée la souveraine); et celle qui distingue ceux-ci d'*Edom*-esav (Typhon) le roux, cédant son droit d'aînesse à Jacob, son inférieur, *ou qui lui tenait le talon*, devenu ainsi *Israël* (chef céleste), pour se conformer également au désir de sa mère Rhée-beca (la nourricière). Ils décideront si les histoires des uns et des autres sont plus authentiques que celle des jumeaux Osiris et Typhon le roux, fils d'Ammon-Rha et de Rhée, ou celle encore des jumeaux enfants de Réa-Sylvia (la vierge Libyque), compagne d'Hamon, *Areios* de mars [1].

[1] Suivant la division astrologique de la sphère en deux moitiés, supérieure et inférieure, Rémus commandait à six signes (représentés par six vautours). Romulus le déposséda comme chef des douze (figurés par les douze vautours du Temps). Il fut, pour les Romains, le chef du Temps, le Saturne présidant à sa marche dans les douze signes qu'il parcourt. (Voir à la fin du volume *Janus* des Romains.)

Le chef suprême, Jupiter *Stator*, le stabiliteur; le pondérateur, *Stater*, *Capitolin*, qui tient la balance d'équilibre, *Tolè*, il commandait aux deux Jupiter des hémisphères, sur le *Palatin*, et à l'Avantin (*Jovi Elicio*).

On pourrait croire cependant, d'après l'accord qui existe entre les personnifications du Ciel dans tous les mythes, que celles-ci ne sont également que les représentants des deux hémi-sphères, diurne et nocturne, siégeant aux deux points solsticiaux, maisons de Saturne, selon qu'on fixait à l'un ou à l'autre le départ du temps et des mouvements célestes [1].

Tel devait être le chef de la sphère étoilée, Israël uni à ses deux moitiés, *Rachel*, reine céleste, belle à voir, et au pôle surbaissé *Leia* (Alia, Neptalia) aux *yeux glauques* de la déesse marine, Venilia, Aphrodite; et dont les concubines, doubles de ces déités, ne sont, comme les maîtresses de Jupiter, que des images de conjonctions astronomiques.

Tels étaient encore *Hercule-Chronos*, du sommet du Ciel, au lever de Sirius, son ministre ; et son rival, premier né du Dieu fort (Sthenelus), au pôle austral, le titan Eurysthée (tartareos eurys) au solstice d'hiver; selon que l'un ou l'autre présidait à la marche du temps [2].

[1] Ainsi était le Temps, générateur et destructeur : *Saül*, Zhol, Savel, *insensé, toujours armé de sa hallebarde* (Zanclè), et *Davide*, Dzev-idè, l'harmonieux, *Daoud*, des Orientaux. Le caractère destructeur, Saevus, du Temps (maitrisé par *Samuel*, chef suprême), était figuré par *Saevah* Saturne, à tête de crocodile, de vautour, etc., par Typhon *le roux*, *Edon* le sensuel, des sigues inférieurs. *Edum*, le roux, le mangeur (*phagos*, *edax*), *phacos* de lentilles et taché de rousseur. fut le Saturne descendu au pôle austral, chez Janus du capricorne.

Suivant saint Augustin, Jacob est de même qu'Abel, l'*image* de la lumière céleste; Edōm-Ésaü est le judaïsme entaché des superstitions égyptiennes. (Conf. VII, 9.)

[2] C'est sur ce patron qu'a été calquée la légende du héros du néo-christianisme; l'HermApollon ou Hermeracle des Gentils. Saint Paul (du 29 juin) l'emporte sur le prince des douze, le Janus porte clefs du

C'est ainsi qu'Hercule commençait sa carrière au Lion (astre de Jupiter, de Bacchus et de Juda) et qu'à son passage dans ce signe de sa force, il se revêtait de sa peau (ses étoiles). C'est par une semblable fiction que *Jupiter, Stator*, stabiliteur des solstices, dont Rome célébrait la fête au point tropique du Cancer, était représenté aux deux hémisphères, nourri par les Nymphes de Crète (Moera crataea) Themisto, l'Ourse placée sur la *Crêche, praesepe Jovis,* au solstice d'été; et par la Chèvre de son aegide, *Aega,* fille d'*Olène* ou de *Pan* (to olon, to pan) au solstice du Capricorne, dont il recevait encore les formes de Satyre (chez Antiope) et les noms de *Caprius* et de *Subterraneus*, au pôle surbaissé. De même, au vingt-cinquième degré du Capricorne, point de retour de la lumière, Jupiter *nascens* au domicile affecté à son père Saturne, chef du Temps el de l'année, était représentée sur le Bouc marin (azéin), l'hospitalier (euxéin), ou couvert de l'aegide, peau (ou étoiles) du Bouc aquatique (Aesaü, Haedus, Eriphos, principe de la puissance du Jupiter *Aegius*, père de Bacchus-Caprius [1].

Nous ne saurions autrement comprendre que le patriarche Jacoub eût eu besoin de se *couvrir d'une peau de*

Temps, le dauphin Simon du pôle austral, pilote de la barque solaire. (V. héros du christianisme, fin de la 2e partie.)

[1] On représentait encore Jupiter *crescens* et *conservator*, avec les attributs de la chèvre printanière de ce point d'équinoxe du phaéton (départ d'année); c'était la chèvre aux *cornes d'or* ou de lumière. C'est par ces fictions astronomiques que Dionyse était fils d'Hamon et de la vierge libyque Hamalthée; que Cérès était appelée Lanigere, et hippocéphale (de Pégase); Minerve *Pellac* et Caprotine, comme Junon Lanuvienne, etc.

chêvre, pour ressemblcr à Esaü, et changer l'ordre établi par le chef de l'harmonie des sphères, Isaacke qui, comme le Devacke ou Is'acka, fils de Brahama et de Saras-vati (des Ind.), avait le gouvernement du monde.

C'est évidemment de cette façon, que le Dieu de l'harmonie, chez les Grecs, était exilé de l'hémisphère céleste, ainsi qu'Hercule et le chef du Temps, Saturne reçu chez Janus de la porte australe, et qu'ils gardaient les phoques de Neptune-*Damaste*, ou les troupeaux du Thessalien (maritime) Admetes, et d'Admete, fille d'Eurysthée (des profondeurs), *ad metas solis* du solstice d'hiver. C'est encore de cette sorte qu'Apollon dépouillait de ses attributs le satyre Marsyas (*Marsus*, mersus), du tropique du Capricorne. De même qu'au tropique opposé (meta heliou), Midas, joueur de flûte *oblique* (de la rétrogradation solaire), recevait les oreilles de l'*âne récalcitrant* du solstice du Cancer rétrograde [1], pour avoir renvoyé le prince de l'harmonie à l'école de Pan du Capricorne. C'est également à ce Capernaum que Judas Iscarioth (eis Kariang, au Cancer), *fait descendre* son seigneur et la lumière du monde, exilé de son pays (le sommet du Ciel), ou qui n'est plus prophète chez les siens, en Shamarie.

Conformément au système égyptien, le chef du ciel des astres, (le soleil du rêve de Joseph, sa lumière et sa sagesse), Jacob-Israël ôte la prééminence au signe du Verseau, Ruben (tête du fleuve du Temps) *qui se précipite comme de*

[1] Des planisphères anciens y figuraient seulement les oreilles de cet animal reculant, qui, comme le cancer lui-même, fait rebrousser chemin au génie de la lumière.

l'eau, son premier né (premier mois), *le commencement de sa force*, ou des signes d'ascension de ce génie solaire, (Gen. 49). Il donne le rang suprême à Judah, le Lion (astre de Jupiter et de Bacchus), *Christus Leo*, ancien point culminant du soleil, et celui du départ de l'année et de la période sothiaque (adopté par Meton); au lever de Sirius, chez les Egyptiens, de Regulus, le cœur du Lion en Chaldée. (Voir note IIe, à la fin de ce chapitre).

D'après les considérations qui précèdent, il n'est pas moins difficile d'apprécier le degré d'antiquité des livres du Pentateuque, et celui du respect qui leur est dû : De savoir quel est l'auteur de la révélation de ces livres tant de fois perdus et retrouvés, puis brûlés par ordre d'Antiochus; si souvent recomposés et modifiés; puis encore commentés dans les interpolations qui interrompent le récit, en dénaturant le sens de chaque phrase.

Composé d'après le *livre des batailles du Seigneur* (d'Ormusd contre Ahriman), et le *Droiturier* (*Dexturi*, maître parfait, suivant la réforme de Zoroastre), le Pentateuque peut-il être attribué exclusivement au prédécesseur de Josué [1]? On ne saurait en concéder l'initiative à l'auteur du *Thorah* des Juifs; soit qu'on considère ce Moïse aux

[1] Jesus-Jesuah-Jësion (le génie du bélier), Josué, fils de *Nun*, la pensée, le jugement (de l'Éternel), est, par l'effet de la rétrogradation du soleil d'un signe à un autre (après 2151 ans), le successeur du *Taureau* céleste, père de la lumière, lors de l'invention de l'astrologie. Cet astre prêtait ses formes aux chefs d'initiation : *Dionyse* bugene, *Osiris*, *Tsoroaster* (T'aschter) *Moscho* (bouvillon) des Sidoniens, *Moche* des Juifs, ou *Moshé* (des Arabes), Jëbus agabos des Hiero-solymites.

cornes lumineuses, comme promoteur, ou l'ancien premier signe, le Taureau producteur de la lumière (d'Ormusd). du mois *Phar-mouthi* égyptien, Chiteré ind.; soit qu'on voie en lui un autre ancien chef d'initiation, aussi à cornes lumineuses, à la naissance du Jour; au tropique du Capricorne, T'muis, mendès-i-mouthis, Pan à face lumineuse; le Bouc-Azima, Mousès des Samaritains, à la voix chevrotante, ou *bégayant* (suiv. la Génèse); l'Aegipan *Silène*, des Sichimites, *Xéin*, le bouc hospitalier de Jupiter (du Garisim), de Dionyse, d'Attys, etc., l'ancien chef du temps, *Aionarius*.

Il importe assez peu, aujourd'hui qu'on croit moins à l'astrologie, de sacrifier ou non le Bouc au Dionyse-bougène, Jébus, de Jérusalem. Il n'est plus possible de regarder l'un ou l'autre de ces emblêmes du Temps générateur et du principe de lumière, comme l'auteur véritable de ces œuvres, ni de lui faire honneur des révélations célestes que renferment les saintes écritures.

Il est d'ailleurs trop manifeste que la Génèse, le plus ancien de ces livres, n'est qu'une reproduction de la Cosmogonie des Indo-Chaldéens, dont le judaïsme passait pour une secte, suivant Megasthène (en Eusèbe) et Cléarque (en Josèphe); que ces traditions s'y trouvent modifiées d'après les réformes du dernier Zoroastre, et les principes des Perses, introduits dans les provinces de leur empire, en même temps que le *Dieu de Cyrus et d'Artaxerxes, qui est aussi celui des Juifs*, dit littéralement l'Esdra (zoro asdre) reproducteur des Ecritures, alors qu'elles étaient en totalité perdues, oubliées ou inédites.

La confusion, Babel (suivant les Juifs qui prennent la

cause pour l'effet [1]) ; cette confusion qu'on remarque dans toutes leurs traditions d'emprunt, se reproduit dans la réunion des noms, des lieux et des temps, où tout commence pour eux. Elle semble exprimée dans l'assemblage de *Zoro* babel *Esdra, Néemie,* en trois personnes venues *ensemble* et *séparément* de Babylone (ou des Chaldéens), à un siècle de distance. (V. les livres attribués à l'un ou à l'autre).

Ces noms écrits suivant les formes et les acceptions helléniques de l'époque macédonienne, résument toute l'histoire de l'établissement du Judaïsme, ou du culte suivi par les Perses, selon Zoro *Esdrah-Néemie,* le nouveau législateur.

Il devient assez indifférent de savoir si c'est à *Siloh,* à *Balah,* au Garizièm, ou en tout autre lieu de la Shamarie, qu'aurait été déposée primitivement l'Arche contenant le traité de l'alliance conclue entre les Hebreii-Israélites-Jeoudéens-Juifs, ou Joviens, d'une part, et Jeove, de l'autre : si ce traité écrit en caractères et dans la langue des Phéniciens étrangers aux déportés de la Babylonie, est plus ancien, plus authentique, et d'une autorité moins récusable,

[1] Il ne faut pas confondre la tour de Bel avec l'édifice religieux de l'astronomie des Chaldéens, cette Babel ruinée par la confusion du langage mythique des peuples dominateurs successifs de l'Asie, et dont la fable des géants escalant le ciel est une imitation, comme l'échelle de Jacob rêvant la divinité à son sommet.

La tour de Bel représentait, par ses huit temples superposés, la gradation des sept sphères célestes surmontées du ciel de Belus, le trône de Dieu qui se tenait au haut de l'échelle de Jacob.

La disposition des huit enceintes d'Ecbatane offrait le même emblème dans les gradations et la diversité de couleurs affectées aux planètes.

que celui tachygraphié en lettres chaldéennes et dans un idiome inconnus des hierosolymites avant leur prétendu retour de Babylone.

Il n'est pas même nécessaire de rechercher quels rapports pouvaient exister entre les Israélites tous déportés, et sans retour, de la Samarie, et les *Cuthéens* d'Assyrie qui les remplacèrent; ni quel autre intérêt que celui de l'astrologie, ces nouveaux colons pouvaient prendre à l'*in exitu Israel de Ægypto* [1].

Il importe tout aussi peu d'éclaircir les doutes sur l'anecdote d'un prêtre de Baal, ou de Shembalah rapportée par les Hierosolymites, au *commencement* et à la *fin* de la domination persanne ; de vérifier encore si l'arrêt prononcé (dans des circonstances impossibles) en faveur du culte de Jérusalem, par l'un des Ptolémées (ou Philadelphe ou Philométor) protecteurs de Judah contre Israël, est plus authentique que le jugement de Salomon, et celui tout contraire, allégué par les Shamaritains dans leurs chroniques; ou s'il n'a pas été rendu en dernier ressort contre ces plagiaires, par notre grand fabuliste [2].

L'homme de sens avisera si l'œuvre de Mousè ou Moyse des Juifs méritait plus que les poèmes d'Homère d'anticiper sur l'usage de l'écriture alphabétique, et à une époque où les Phéniciens, auxquels on en fait honneur, n'avaient peut-être pas encore inventé cet art de peindre la parole ;

[1] Ce nom de *Chushéens* est celui de la Vierge *céleste* Sumbala, *Chushè* (en pers.), la grande Déesse de Samarie, compagne de Jupiter, Shembelus ou Bel Shames.

[2] « Toi, loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris, et toi, renard, as pris ce qu'on te demande. »

si du moins, un Moyse étranger à la Phénicie et à l'Assyrie eût employé l'écriture de l'une ou de l'autre, pour transmettre ses enseignements à des peuples qui n'y eussent rien compris.

Il ne s'étonnera pas peu de la conformité des locutions et de leurs acceptions, à seize siècles de distance, depuis Josué jusqu'aux Machabées, premiers nashi (anaces, princes) de Jérusalem; de l'emploi, pour les plus anciens temps, de dénominations ethnographiques et d'emblèmes mythiques donnés successivement par tous les dominateurs de la Syrie Palestine. [1]

Il jugera de la force numérique des Joudaéens, qui, sous les Asmonéens, fondateurs d'une *province de Judée*, n'est que de quelques centaines de combattants, la plupart étrangers, et si ces enfants d'*Israel*, dans les temps mythologiques, n'ont pas été *multipliés ainsi que les étoiles du firmament* (Abraham ou Brahma, à face bleu céleste), ou comme les fils de Deucalion, suivant l'expression de saint Paul et celle de Jean-Baptiste (en saint Luc).

Il appréciera encore le degré de confiance que méritent les *Livres des Rois* et les *Chroniques de Judah*, s'offrant *réciproquement* comme garants de l'exactitude de faits

[1] Il y a grande apparence que les fondateurs du culte de Jérusalem tenaient leur nom graïsé *Asmonéens* d'Asmon (l'unique), Asmoun, la grande divinité de ces Arabes syriens. Monos es Mon (le seul), *Asmonos*, l'*époux d'harmonie*. C'est le synonyme d'Adonis, époux de la lumière, ou de Vénus, l'âme de la nature; de *Jeoud*, l'unique, *Ouden-Daoud-Dzevidè*, le lyrique, l'accord de la réunion ou de la synagogue; le même que *Jeovè* qui était anciennement *Baal*, suivant le prophète Osée, qui ajoute qu'il s'appellerait encore Eishi ou Jeshi, l'époux, le lien de l'Église ou de l'assemblée, aux noces de l'agneau, Adonaï.

qu'ils rapportent en des termes identiques et sans plus de détails aux renvois des uns aux autres, qu'on n'en trouvait aux synonymes de Restaut. Et il se demandera quelle peut être la validité de ces témoignages simultanés ; quelle différence il y a entre eux et ces titres de créance produits par les escrocs, qui, ne trouvant crédit sur leur simple signature, se souscrivent mutuellement des lettres de change, que d'autres juifs n'acceptent que pour faire des dupes.

§ II.

Le silence de l'histoire sur la nationalité des Juifs, sous leurs divers noms, et sur l'antiquité de leurs traditions ; l'impossibilité pour un canton de la Syrie Palestine d'occuper un rang politique dans les annales des peuples, contemporainement aux grandes nations dont elle dépendait, et quand Damas en était constamment la métropole ; la preuve résultant du plus ancien de leurs livres, qu'il n'est qu'une imitation des traditions mythiques de l'Orient, d'après les plus récentes réformes ; l'aveu des Scribes, en Esdras, que le culte de Jérusalem était celui des Perses, peuple auquel la Genèse emprunte la théorie de la création et du paradis terrestre ; l'identité chez les Joudaeens *coelicoles* (Juven.), et ces adorateurs du Jupiter-ciel, des symboles religieux, des rites, des nombres consacrés ; l'homogénéité de leur hiérarchie céleste, et de sa division en anges, en archanges, etc. ; figurée par l'heptagramme de la divinité (Dieu et Aleïm), par le chandelier des sept sphères

lumineuses, par l'arbre à sept branches dont chacune se partage en dix sephiroths, qui forment les soixante-dix puissances de l'unité divine, vénérées comme chacun de ses membres; de même que les soixante-dix anges ou disciples principaux, selon Zoro-astre, les *douze fontaines* (Zodiac.) de l'émanation céleste et leurs *soixante-dix palmiers* (mesureurs du Temps); le témoignage de Strabon (p. 732) qu'en son temps les Juifs sacrifiaient encore en la manière des Perses, ajoutons, suivant leur *maître parfait, Destur-Mobed*, ce droiturier mentionné au Pentateuque [1]; les attestations de Pline et de Diogène-Laërce, qu'ils étaient héritiers de la doctrine des mages Zoroesdréens, et longtemps après son institution; le nom de l'*Eternel* des Perses, et son *image* vue par Moyse dans le *feu* d'un buisson, ou *pyr-acanthe* consacré au soleil, Bal Shamès, *feu* toujours soigneusement entretenu chez les Juifs, comme l'*Eternel* des Perses dans leurs *Pyrés, ce Dieu qui n'était pas Dieu*, suivant la révélation grecque de l'Evangile [2]; enfin, l'ab-

[1] L'hôte de Ramah ou Samuel, interprète céleste, interdit aux Juifs comme aux Perses, de sacrifier hors de la présence du mage. (Cf. Hérod. l. I, 32.)

[2] Moïse demande à son Dieu métamorphosé en *buisson ardent* (sans cesser d'être partout); qui il est? Celui-ci lui répond par l'inscription d'un temple de la divinité chez les Égyptiens : *Je suis qui je suis* (nul mortel ne lèvera le voile qui me couvre); *Ego sum qui sum!* Parole sublime pour un enthousiaste..... mais, pour tout autre, équivalente à *tu ne le sauras pas*. Moïse lui-même n'y avait vu que du feu, comme au temps où Shiva descendit en *colonne de feu* sur le mont Tirouna-Maley, et institua l'usage des *pyrés*, qui passa chez les Perses, et, par leurs mages, dans la Judée. Nous savons maintenant, par les apôtres du christianisme, que le démon peut prendre toutes les formes. Les Éthiopiens représentaient Typhon sous l'*image du feu* (Plin.). C'est

sence plus significative encore des noms patronymiques des héros de l'antiquité prétendue judaïque, dans les livres d'Esdras et des Machabés (premiers écrits et derniers de la Bible), noms devenus si communs après l'époque de sa divulgation; tout, en un mot, témoigne qu'il n'a pu exister de Pentateuque judaïque avant l'établissement de la domination des Perses.

Tout commence pour la Judée-Iduméenne à l'affranchissement de ce canton de la Syrie sous le protectorat de Rome. C'est principalement dans leur refuge en Egypte, au chef-lieu de leur secte chaldeo-persanne, à *On*, *Solyme* ou *Helïopolis* (des Grecs), consacrée au culte du Jupiter assyrien, dit Macrobe (Sat., l. I), et à Babylone d'Egypte, que les Hiero-Solymites de Judée rédigèrent sous l'impression de la haine qu'ils portaient aux rois syriens, la majeure partie de leurs livres apocryphes. Rejetés comme supposés par leurs coreligionnaires les plus sincères, ces livres avaient été présentés comme copies de ceux qui auraient été brûlés par ordre d'Antiochus, et qu'il avait été recommandé à Esdras de *ne point divulguer* (IVe liv. d'Esdras).

Hérodote, dit Bossuet, n'avait garde de parler des Juifs (le peuple de Dieu); en effet, eussent-ils déjà figuré sur la scène du monde, le judicieux historien n'en eût pas plus

ce démon des Africains qui prévalut chez les chrétiens avec l'Église d'Afrique sur l'enfer des Esséniens, aux régions glacées.

Les apologistes de la Bible, forcés de convenir de la concordance des doctrines persannes et judaïques, supposent alors que le peuple de Dieu fut l'instituteur de ses maîtres. Quoi qu'il en soit, les sciences exactes ont fait justice de ces rêveries astrologiques.

tenu compte, qu'un artiste ne mentionnerait la ridicule copie d'une œuvre dont il connaîtrait l'auteur : « Celui qui a bu du vin vieux dédaigne le nouveau » (saint Luc). Il pouvait moins encore parler d'un temple bâti par ordre ou permission de Cyrus, et *suivant les dispositions architecturales prescrites par Ataxerxès, pour recevoir l'Eternel* (feu) *son Dieu,* dit le livre de (Zoro) *Esdrah,* Néemie; *Josedech,* des Juifs, ou *Isedech* des Perses. Hérodote, contemporain d'Artaxerxès, constate, en des termes les plus affirmatifs (l. I, 131), que les Perses ne consacraient ni temples, ni statues aux dieux; qu'ils considéraient ces ouvrages de l'homme comme indignes de la divinité, et encore qu'ils traitaient d'insensés les peuples qui élevaient des édifices pour renfermer un dieu, et représentaient sous des formes matérielles, un pur esprit. Ils renversèrent les temples et les statues de la Grèce, comme ils avaient pollué ceux de l'Egypte. On sait aussi que Xerxès avait détruit le célèbre temple de Belus, à Babylone, qu'Alexandre rétablit (Arr., l. III).

Hérodote avait parcouru la Syrie palestine et phénicienne avec une indicible avidité de connaître ses monuments et d'y recueillir les témoignages de son antique splendeur. Il ne semble pas même se douter qu'il y ait eu là un peuple hébreu, israëlite ou joudaéen, qui, suivant la révélation, armait jusqu'à quinze cent mille hommes contre une tribu arabe, qu'il anéantit plusieurs fois et dont il devenait aussi souvent l'esclave. Il ne soupçonne seulement pas le règne tout resplendissant de celui de ses rois qui jetait le plus d'éclat sur la contrée, *lux gentium,* remplissant le monde de sa lumière depuis *Beer sheba,* la constellation septen-

trionale de Saturne (style pers. mod.), jusque chez la reine du midi (Erythée, Sabaïtique); Salomon ou Solymon, *Christ*, fils de Dav-idè, *soleil* de justice, roi des rois, le seigneur des nations, dont tous les peuples étaient tributaires et recherchaient à voir la face, image de Dieu sur la terre; Salomon, dont l'empire est au niveau du ciel, est pour lui comme s'il n'eût existé que dans le soleil. A cette peinture persanne de l'Apollon grec, Josèphe ajoute les dons de prophétie et de l'art médical, que possédait ce dieu. Les Griffons (ou logogryphes) gardiens de l'or et de la science des mystères étaient attelés, chez les Orientaux, au char du soleil. On les consacra également à Apollon (leur poétique interprète). Il fallait au moins *trois* ans, dit *Aelien*, pour en faire la conquête. Salomon y parvint en trois ans; et il fut un grand déchiffreur d'enigmes. Ce soleil de justice, la sagesse des nations, était, chez les orientaux, *Soliman*, *ben Da-oud*, dieu de l'harmonie et le gouverneur de la terre (Bibl. or.).

Cependant, le Salomon juif fut le *parfait modèle* de Sesostris, selon l'enseignement de Bossuet au Josias qu'il façonnait pour l'extermination des hérétiques. Dans l'aveuglement de son zèle contre les Chananéens de son temps, Bossuet ne s'apercevait pas que, suivant sa propre chronologie, la copie eût été antérieure à l'original de 550 ans. [1]

[1] Les monuments du règne de Sésostris, vus par Hérodote en diverses contrées, subsistent encore aujourd'hui, même dans la Syrie palestine, où ils portent les stygmates de la lâcheté de ses habitants. Les inscriptions gravées dans la pierre de ces fastueux édifices apprennent qu'aucun Égyptien ne fut employé aux travaux de leur construction.

La Bible seule parle des temples et palais de Salomon, et dit qu'il

S'il avait existé un royaume de Judah, une Jérusalem et un roi Josias, on ne serait pas réduit à prendre pour la capitale de ce prétendu roi, celle des pentapoles des Philaestins, Gath, *Gathis* (la sainte), la même que Gadytis, qu'Hérodote compare, pour la grandeur, à la capitale de Cresus, et qui, si l'on pouvait en croire Jérémie, eût encore appartenu aux Philistins au temps où la Bible fait régner Josias, et l'histoire assure que Nechao II battait *les Syriens* près de cette ville. [1]

L'histoire ne signale l'hierosolyme de Judée que trois siècles après celui d'Hérodote. Polybe, alors, en parle comme d'un sanctuaire (hiereus), ainsi nommé par les Joudaéens qui habitaient autour, sous la protection d'un fort occupé par les maîtres du pays [2]. C'est ainsi qu'Arrien et Pausanias disent des Chaldéens (prêtres, suiv. Jos.) qu'Alexandre rétablit leur sacerdoce et leur demeure autour du temple de Bel à Babylone, et que Séleucus en établit autour de celui qu'il fit construire à Séleucie.

n'y eut que ses esclaves (ou serviteurs du soleil) qui travaillèrent à ces merveilleuses constructions. Personne, toutefois, n'en a jamais découvert vestige de fondation.

[1] Les Philaestins étaient ainsi nommés du culte qu'ils rendaient aux cabires pataïques, enfants de Phtha-Thoré et d'Isis-Athor, dame de Philè; île d'Égypte d'où l'on fait venir ce peuple navigateur. (Voir la note IIIe).

[2] Josèphe promettait de rapporter le témoignage de Polybe sur la célébrité de Jérusalem. Mais ni l'œuvre complète de l'historien des Juifs, ni les fragments de celle de Polybe, ne contiennent ce précieux document.

L'Église chrétienne n'eût pas apporté moins de soins à conserver une attestation favorable aux antiquités judaïques, qu'elle en mettait à effacer les preuves du contraire.

« *Les Grecs,* dit Fl. Josèphe, *ne pouvaient parler de nous* (les Joudaéens) ; *quel intérêt pouvaient-ils prendre à notre pays sec* et aride, *dont les habitants ne sont occupés qu'à cultiver des terres très stériles.* » Cet aveu, qui justifie le peu de confiance qu'on accorde aux attestations *grecques* produites par cet historien de la caste sacerdotale des Joudéens, nous avertit encore qu'à tout autre s'appliquait l'épithète d'*excellente,* donnée à cette *terre toujours promise, découlante de lait et de miel...* pour les sacrificateurs ; ou bien que leurs rabbins, déjà au régime grec, ont pris *Mèlonome,* pâturage de moutons, palestine, pour *Mélinome,* pays de miel. [1]

Les auteurs grecs, écrit encore Josèphe, pour l'édification des croyants aux flottes d'un Salomon et d'un Josaphat, son émule, dominateurs du monde, *ne pouvaient pas nous connaître, parce qu'éloignés de la mer, nous étions, dans les siècles passés, sans commerce ni rapports avec les autres peuples* (contre App. IV).

S'il y avait eu, en l'an 95 de l'ère chrétienne, une traduction grecque de la Bible, publiée à la demande et par ordre d'un roi grec, d'un Ptolemée, l'historien des Juifs n'eût pas dit et répété alors que cette œuvre *miraculeuse* de septante *inspirés* (y compris les Cuthéens de la Samarie) ne concernait que les règles de l'institution judaïque ou sa législation. [2]

[1] Les expressions *excellente, de lait, de miel, de vineuse,* etc., doivent être reportées sur la Syrie Damascène, dont le Deutéronome particulièrement emprunte les traditions.

[2] C'est vraisemblablement cette règle de l'ordre judaïque qu'on a

Josephe n'eût pas écrit, quand il publiait l'histoire de la révolte des peuples de la Judée : *J'aurais pu dire quelle fût l'origine des Judaéens....* puis, alors qu'il se décidait à divulguer leurs prétendues annales : *Je veux faire connaître aux Grecs et aux Romains tout ce qui concerne notre nation.... J'ose assurer que nul autre que moi, soit Juif, soit étranger, n'aurait pu en donner une histoire si exactement écrite* (fin de l'histoire ancienne).

Fier de traditions qui illustraient la race sacerdotale, le sacrificateur Josèphe ne devait pas les laisser enfouies sous les ruines du Sanctuaire. Il ne pouvait non plus, rejeter les récits dont l'invraisemblance s'effacerait avec les traces des monuments accusateurs, dans l'inaccessible retranchement des desseins du Ciel, ce refuge de tous les imposteurs. Mais, quel que fut le respect du prêtre historien pour ces Saintes-Ecritures auxquelles il n'était plus permis de rien changer, ni ajouter, de par le Deutéronome, il lui semble indispensable de s'écarter de leur enseignement et de recourir à des récits étrangers. Il n'hésite pas à

confondue avec l'œuvre de Moïse, ou de l'égyptien *Mouthis*, le législateur.

La traduction hellénitique, ou en style de décadence, faite de la Bible, ne pouvait appartenir au beau siècle de Philadelphe. Un roi d'Égypte n'eût pas ouvert la bibliothèque d'Alexandrie au code de l'immoralité et du régicide.

On accrédita cette fable parce que nos évangélistes du IVe siècle suivirent cette version grecque pour la réforme de l'ancien christianisme; alors sans doute qu'on leur reprochait des falsifications pour la concordance de ce nouveau Testament avec l'ancien. (Saint Augustin conf. l. V et VII). En *divulguant* la Bible, saint Jérôme ne se serait pas permis de faire des changements considérables à une œuvre réputée *miraculeuse*.

corriger, changer même les textes de la révélation divine pour se rapprocher, sinon du vrai, au moins du possible, et expliquer comment, dans son opinion, *la Nation judaïque n'a tiré son origine d'aucun autre peuple* (c. Ap. prol.).

Le nom de Moyse, Mousè, Moise (Dor. Etol.), *Mouthis*, législateur sacré, donné à des chefs d'institutions religieuses, ne désignait rien de particulier pour les Juifs. D'ailleurs, il est dit, au livre attribué à cet inspiré : On n'a jamais sçu, *jusqu'à ce jour*, ce qu'il (l'auteur, Moyse) est devenu [1] !

La Bible représente ce fils d'*Ham-ram*, Moyse, l'intelligence divine, uni à *Saphora*, la sapience, sous les traits du fils d'*Hamon-ra*, i-Mouthis, la loi suprême, figuré portant sur sa tête *deux tables de la loi*, comme Osiris, aux cornes lumineuses ; Dionyse, *Bouceras* et *Oresbios*, du Nysaï (ou Sinaï) d'Arabie; le *Mochè*, Moshe, législateur des Arabes, leur Bacchus *Urothal-ben-Shemele*, fils du ciel; *Moscho* (tauriforme) des Sydoniens.

Ainsi que *Bahgoē*, le prophète, Bacchus Dionyse, Athys, Mysès (d'Orph.), Persée, etc., Moyse est exposé sur

[1] Un autre inspiré, l'apôtre chrétien saint Jude, nous apprend que l'archange saint Michel ne permit jamais au diable de le faire retrouver. Cependant l'Évangile nous assure que ce représentant de la sagesse égyptienne concourut ou assista avec Hélie (le soleil) à la transfiguration d'un autre Seigneur ; mais par assimilation à ce Jesos (des Grecs), qui lui-même recommande au diable de ne point le découvrir. (Saint Marc, ch. 3.)

Osarsyphe que Manethon (en Josephe) représente comme ce Moïse, était accompagné de *Petè-saph*, science sacrée; le Jo-saphe que Justin rapporte aux Syriens de Damas. C'est le synonyme de *Saphora* unie au Moïse juif.

Saint Paul dit (IIe ép. Cor.) que Moïse n'est qu'une *figure couverte du voile de la mysticité*.

les eaux ; exilé et gardien de troupeaux au Sinaï, comme Apollon au Nysaï. Il porte le thyrse dont le *Dionyseos* se servit pour tirer de l'eau d'un rocher dans le désert ; il détruit aussi les serpents qui lui sont opposés et fait une rude guerre aux détracteurs de son culte. Dionyse traverse à pied sec un fleuve, Moyse laisse cet exploit à son successeur [1]. Il passe à travers la mer, parcourt l'Arabie avec son cortége, qu'accompagne la bacchante Marie, dansant au son du tambourin. De même que ses devanciers Bacchus, Osiris, Thermouthis, aux cornes resplendissantes, Moyse, aux cornes lumineuses, grave au Sinaï (Nysa d'Arabie) ses lois sur deux stèles, ou tables de pierre [2].

Sur sa route, du Sinaï à Damas, la ville célèbre par son vignoble, *terre promise* aux exploits du Dionyseos, Moyse reçoit de son fidèle compagnon Caleb, ou *Sirius*, l'*astre d'automne*, *Ampelos* ou *Viteus*, au cep de vigne (dit Nonnus), cet admirable raisin (botrys) de Damas et de Bosrah (célèbre par ses Dionysiaques), aux monts de *Seïr* ou de la canicule, qui couronnait de raisins Bacchus-Boutryx [3].

[1] Josué, Jason ou Jesué (du bélier céleste) traverse le Jourdain à pied sec, en apportant en Judée les lois du Dionyseos ou du Moïse de Damas.

[2] Diodore de Sicile parle des deux tables ou stèles qu'on voyait encore en son temps à Nysa d'Arabie. Mais elles étaient d'Osiris et de sa sœur Isis, remplacée ici, comme ailleurs, par Marie (sœur du Moïse).

[3] Les monts Kelbéens, ou de *Kaleb*, habités par les Druses kelbéens, étaient encore appelés Hermon, Seïr. Sirion, synonyme de canicule, Kyonè-Nibah, Nibeken (le petit), Naboh (et sa vigne) des Nabathéens, du Liban. C'est là que Pausanias place les *Hebraei au-dessus de la Judaée*.

Le règne de Moyse devait finir comme ceux d'Osiris, *Carpen-thorax*, et de Dionyse *Fructifère*, Serapisés en automne, par les titans anguipèdes (de Borée), au coucher du taureau, et définitivement par la précession des équinoxes.

Le Moyse du Thorah quitte le commandement de l'armée d'Israël chez les titans Emin, Rephaïm, Solymans [1], et le transmet au nouveau conducteur (de la milice céleste), Jesus ou Josué (du bélier), en la montagne d'*Horus* (successeur d'Osiris), *où est Arouer sur le torrent d'Arnon* (de l'agneau), dans la vallée de *Gad-arès*, Mars, *chef des guerriers*, au bélier (Deutér.).

Il n'était pas moins évident pour le scribe sacré, interprète du sens multiple des Ecritures, que tous les prodiges opérés en Egypte, pour la *délivrance* des enfants d'Israël et leur *expulsion, ad libitum* (Exod.), n'étaient que l'énumération de phénomènes naturels particuliers à ce pays; que Jeové n'aurait pas eu besoin d'*endurcir* le cœur d'un Pharaon, ni de punir ses sujets de cet endurcissement, pour les obliger à *chasser* d'Egypte son peuple chéri, que lui Josèphe fait descendre des Hycsos, qui en furent *expulsés*, après une longue occupation.

Les marées considérables du golfe arabique inconnues aux habitants des rivages de la Méditerranée devaient leur paraître prodigieuses. Il en était de même des prestiges qu'opèrent encore les Psylles et leurs serpents apprivoisés,

[1] Tous ces géants qui, ici, occupent la terre promise, ne désignent en réalité que les idoles aux formes colossales de l'ancien culte assyrien, ces Indiens défaits par le Dionyse (du poème de Nonnus).

de la couleur de *sang* des eaux du Nil au temps de leur crue, et que, pour cette cause, on représentait alors teintes en rouge.

La pluie de grenouilles formées du limon suivait quelquefois la retraite des eaux, comme les *moucherons en prodigieuse quantité,* dit Hérodote (L. II, 95). Le miracle d'*autres insectes*, produits par l'ardeur du climat, et que Dieu opère particulièrement dans le pays le plus catholique, ce miracle pouvait incommoder davantage les Egyptiens pendant le séjour des Israélites dans leur pays. La *peste par bourgeons et pustules* y sévit encore fréquemment et n'épargne pas même les Juifs. Mais il est douteux que la *grêle* ait fait périr une troisième fois les animaux déjà empoisonnés par le sang des eaux, puis atteints de la peste. Il ne serait pas moins merveilleux que, dans un pays qui ne renferma jamais dix mille chevaux, cinquante mille de ces animaux eussent été réunis assez à temps pour poursuivre les Hébreux, et eussent péri une quatrième fois engloutis par les eaux de la mer Rouge. Mais il s'agit ici du plus grand des phénomènes de l'Egypte : La submersion des Egyptiens par le débordement du Nil, qui arrivait annuellement au signe du *lion*, puis au *cancer* (cancre marin), au XVe siècle. Lorsque le capricorne, Mendès, T'muis (du Pentat. samarit.), chef de l'armée d'Israël, sortait du sein de la mer, son opposé, le cancer s'y plongeait. Selon Annius de Viterbe, qui amalgame les traditions égyptiennes et judaïques, Moyse sortait de la mer quand y périssait *Cenchres*, roi d'Egypte (en 1500). Cet événement est si ordinaire, que les historiens égyptiens n'en parlent jamais.

La *plaie des sauterelles* est aussi très ordinaire dans cette

contrée, et les Arabes *acridophages* ne la considèrent pas comme telle : elle fit même partie de la *manne* et de la *rosée* (acrimele et æromele), qui alimentèrent dans le désert les compagnons d'Osiris, de Dionyse ou de Moyse, en attendant le passage des *cailles, qui, chaque année, s'y abattent, massées comme des nuages,* dit Josèphe. La plaie du *vol* devait être plus rare en Egypte avant la venue des Hycsos et de leurs descendants; le *vol par ordre de Dieu* (Exod., XI), était sans doute incompris dans un pays renommé pour la pureté des mœurs et le respect envers la divinité [1].

Toutes ces particularités ne suffisaient pas pour établir dans l'esprit de Josèphe la réalité d'un Moyse *libérateur et sauveur* spécial de la nation judaïque. Il imagine un Moyse, Mousè ou Mosis, qui ressemblerait moins à un conducteur de la sphère étoilée d'Israël. Il joint aux formes idéales du Moyse du Pentjacartaguel (ou Pentateuque) des Juifs, celles positives du héros égyptien vainqueur de l'Ethiopie et libérateur de son pays. Mouthis, Te Mosis, fils d'Amosis (suivant les écrivains grecs), avait, en effet, conquis l'Ethiopie, ainsi que Josèphe l'ajoute au récit de la ré-

[1] Mais suivant saint Augustin, qui n'admet que le sens caché des Écritures, ce vol est l'emprunt de la sagesse (l'or) que Dieu avait répandue sur l'Égypte. (Conf., l. VII, 9.)

La science sacrée, chez les Égyptiens, n'admettait qu'*un seul Dieu* souverain maître de l'univers, dont les perfections composaient une triade ou *trinité suprême,* subdivisée en une infinité d'autres, comme attributs de la toute-puissance.

Les animaux symboliques qui les figuraient n'étaient pas plus ridicules que le pigeon et l'agneau dont le néochristianisme (africain) leur emprunta les images.

vélation. C'est encore ce Mosis qui chassa définitivemen les restes des pasteurs hycsos retranchés dans l'Avaris, dont l'Exode (ch. VI, 1, et XII, 33-39) dit que les Hébreux pasteurs furent expulsés. C'est vers Tanis, au nome mendesien (du bouc aquatique, T'Muis), sur le canal phthamétique, qu'un Amosis avait été prêtre de Phtha (ou du feu), et que Moyse vit son Dieu dans un buisson ardent, et l'adora sous l'image du feu.

Il n'en fallait pas tant pour déterminer l'historien juif à adopter ce Mouthis, Mosis ou Moyse, pour son héros, et faire des Hycsos ses ancêtres.

La dénomination *hebrei* ne pouvait pas plus venir d'*Heber* ou d'Hyperion, que d'*Abaris des hyperboréens*.[1] Les écrivains juifs, comme les grecs, avaient trop abusé de ce genre de personnifications ethnographiques. D'ailleurs, ce prétendu aïeul des *Amonites*, des *Mohabites*, de tous les Arabes et de la nombreuse postérité de Phaleg et de Jucta, n'aurait pas transmis exclusivement son nom à une seule branche de la souche d'Abrahm.

Le nom *èbreii*, inspirés ou abreuvés de l'esprit (prophétique de Noé), à la manière d'Esdras et selon l'Oenomantie persanne, ce nom, transmis primitivement aux Nabathéens comme synonyme d'*imbus de l'esprit*, ne fut plus reçu que dans le sens vulgaire d'*ébriété*, ivresse (Cf. Proph. Mich. 2, v. 5). De même que *Methys*, *Oeno*, *Nouè*, *Acratos*, *Jacchos*, les lumineux, *s'inspiraient par le vin et la cervoise*, dit Michée. Les Nazaréens hierosolymites (Graïsés) avaient dû

[1] Selon Eusèbe, *heber* signifie *au-delà*, *extra*; hyperion.
Les Œnomantes hebrei, ou ebrii, passaient alors pour extravagants.

répudier, avec la communauté de principes des Samaritains, ce *breuvage inspirateur* des prophètes, qui *tunc aperiebat mentes*. Malgré le psaume ou dithyrambe 22, à leur Dav-ide, qui préconise l'*excellence de l'esprit enivrant* (Pithou Dios), et le témoignage d'Esdras qui lui devait la découverte des révélations faites à Moyse, leurs frères de Samarie ne furent plus pour eux que des *èbreii*, ivrognes, d'Ephraïm, de Sycchor ou Sycchym (syc-ichor, syc-chym, liqueur, suc de figue). [1]

Les Hebreds ou *Herbeds* étaient des disciples prêtres des *Destur-Mobeds*, maîtres parfaits, du rite persan, à Mob, des Moabites, résidence d'un satrape, et où l'on dit que Jérémie (saint prophète en grec) aurait caché le feu sacré, image de l'Eternel. Mais ces Herbeds des monts Habarim étaient d'une date trop récente pour en faire des Hébreux, selon le desturier de Moyse.

Les légendes indo-chaldéennes du Brahma de *Ur*, sur le Gange; d'al Brahm de *Ur*, en Chaldée; de Brahman de l'Urée, Yran chez les Perses; du *Brahme* que les mages re-

[1] La nymphe Chèvre (Syca, Ziege), nourrice lumineuse du Jupiter de l'Ida des Crétois et des Joudaeens, Dzev-idè et du Dionyseos, Bacchus, fut, suivant saint Augustin, l'*Aegerie*, *inspiratrice du zoroesdréen Numa*, *par l'oenomantie persanne*.

Cette amante de Bacchus, *changée en figuier*, Syca, était la compagne du capripède *Silène des Hebraei*, sychimites, qui, *methys* (*iacho hesterno*, disent Ovide et Virgile), enseigna aux Samaritains l'organisation du monde, et leur Pentateuque attribué au bouc marin (azéim), *T'muis*, *Mendès-i-mouthis*, le législateur, le grand Pan, chef de l'harmonie planétaire; *Thamus-Cadmus*, époux d'harmonie (Syro Phen.). Nonobstant le désaveu des Juifs de Jérusalem, on doit encore faire honneur à ce bon épicurien *Silène*, de cette douce philosophie qu'ils recueillirent avec l'épitaphe de Sardanapale à Tharse: *Jouis du présent, tout le*

gardaient comme le premier Zoroartre (Bibli. Or.); d'Abram dont les Syriens font un conquérant de leur pays; ces traditions ne pouvaient appartenir exclusivement à la Judée. Celle de la Bible hebraïque était trop ignoble pour en faire la base d'un système d'illustrations, et pas assez historique pour fonder sur cet unique enseignement l'existence d'un peuple de Joudéens.

Le caractère des anciens Juifs, suivant leurs écrits, ne justifiait que trop le reproche d'une origine satanique que leur adressent ceux qui leur rendaient toute la haine que portaient aux autres peuples *ces ennemis de tous les hommes* (Ep. aux Thess.). Ces étrangers, n'apercevant dans leurs livres que l'inspiration du mauvais conseiller dont parle le troisième des rois de Judah, ch. II, n'admettent la conception surnaturelle de leur Sarah que comme ce judaïsme incarné. « [Et l'on ne doit pas s'en étonner, puis« que Satan peut se transformer, même en ange de lu« mière, » dit saint Paul (IIe épitre aux Corinth., XI, 14). « Vous n'êtes pas les enfants d'Abraham, mais bien les

reste n'est rien! (Ecclés., ch. 3, 8 et 9.) Cf. Pausanias, les monnaies de *Sichem*, et ce mot dans le Dict. de La Mart.

Ainsi que *Faune* (Pan, phanes) avait *châtié* Fauna (la chèvre phanè), *fatidice par l'enivrement*; et que *le fils de Silène*, *Staphyle* (raisin) *mit de l'eau dans son vin* (dit Pline), Bacchus *Rectus* fut préféré par les Esséniens; et les Ebionites ne se servirent que d'eau.

A l'imitation de ceux-ci, le Christ réprobateur des *Hebreii* de Samarie entre en fureur contre la stérilité (d'inspiration furieuse) du figuier, *Erineus-caprifici*. Il tance vertement sa mère qui lui fait renouveler le miracle bacchique de Cana (Cava), et donne la préférence à Vénus Caneenne, Anaxarete, des eaux fatidices du puits de sapience. Pour tout concilier, le theoenos-eucharistique fut mélangé d'un peu d'eau chez les mithriaques. Un véritable nazaréen ne pouvait être assimilé au vin qui lui était interdit.

« fils du diable, le père du mensonge » (Ev. de saint Jean-Chr., 8)[1].

Isa-acho, fils de la voix céleste (ou d'Abrahm), Isaac n'était que l'*Isècke* (Ézéchiel, ou Jousedeck) des Perses, l'intelligence divine, puissance d'harmonie. Celui-ci n'est lui-même qu'une copie du *Dev-acke*, *D'acke* ou *Is'acke*, le lien d'harmonie des cieux et de la terre, surnoms donnés à Wishnou, fils unique et le semblable de Brahma et de Saras-Vati. Les Indiens figuraient Is'acke comme l'amour divin, feu du sacrifice céleste, qui communique au monde la vie et la lumière, et devient le promoteur de toutes ses productions.

Les dénominations d'*Israël*, Israélites, *Jeoud*, Jeoudeens (Joviens ou Jouhyi) appartenaient trop certainement à la mythologie des anciens Syrio-Phéniciens. Quant aux douze chefs de tribus des mois qu'engendre le mesureur du Temps Israël-Jacoub, Josephe lui-même, dans ses descriptions du Temple et des ornements de la Souveraine Sacrificature, ajoute des preuves à celles qui les représentent (ainsi que le 49e ch. de la Genèse), comme les génies des douze maisons d'Israélites distribués dans le Zodiaque, et qui n'ont jamais eu de réalité que là et dans les Livres des Juifs.

§ III.

Par une vanité commune à tous les peuples, et qui est encore une nécessité pour une secte pleine d'ambition, il

[1] Épris lui-même d'un subit amour pour Jésus-Christ, saint Paul ne cédait-il pas à l'instigation du mauvais esprit, en substituant le culte d'un homme à celui *du seul Dieu véritable*!

importait de cacher dans les régions célestes la source du Judaïsme ; de faire remonter l'origine de ses auteurs et de ses premiers sectateurs au-delà des bornes du connu. La Bible satisfaisait, en quelque sorte, à ces deux conditions essentielles, en ne précisant rien ; en s'abstenant de mentionner aucun des faits généraux de l'histoire, de citer des époques, les dénominations propres des lieux et de leurs chefs, et les dates compromettantes; en laissant encore dans l'ambiguité de ses expressions non moins que dans ses abréviations tachigraphiques, un vaste champ aux interprétations [1]. Mais le sacrificateur Josephe, qui semble n'avoir eu de respect pour la révélation Divine qu'autant qu'elle pouvait autoriser encore la perception des dixmes qu'il partageait, n'hésite pas à substituer des noms et des temps déterminés au vague, trop suspect de supercherie, des traditions Bibliques.

Il pouvait, assurément sans plus offenser son Dieu ni trahir le peuple de sa prédilection, chercher dans une conformité de mœurs antiques une origine mieux appropriée au caractère connu de sa nation qu'il convenait plus de vieillir que d'anoblir. L'œuvre de destruction poursuivie par le Judaïsme semblait être le complément de celle commencée par les barbares envahisseurs de l'Egypte. « Les Hébreux avaient emporté l'or et l'argent de l'Egypte; et les Egyp-

[1] Écrite en caractères hiéroglyphiques, sans voyelles, la Bible ne trouvait son explication que chez les initiés qui lui donnaient le sens réclamé par le besoin des circonstances.

A l'imitation des annales fabuleuses des plus antiques nations, elle ne désigne les peuples et leurs chefs que sous les noms des idoles qui furent l'objet de leur plus grande vénération.

tiens se réjouirent fort de leur départ. » (Ps, CV, v. 37,38). Elle pouvait donc justifier la préférence de paternité que Josephe accorde à ces hordes sauvages connues sous les noms de Pasteurs, d'Hycsos.

Il ne pouvait pas plus faillir en confondant la Hierosolyme nouvelle avec la Solyme arabe, l'Esbus, Jèbus, Sihon des anciens Solimans hamoniens, des Monts Habarim, sur la rive Arabique du lac Asphaltite, chemin des caravannes et route parcourue par le Moyse Syrien, ou le Dieu de Nysa à Damas, la ville aimée de Bacchus. D'autres rabbins, avant lui, avaient approprié au sacerdoce de cette Hierosolyme de Judah, les prophéties, les psaumes, hymnes et dithyrambes consacrés au culte des Divinités Solaires, chez ces anciens peuples syriens et arabes [1].

On pouvait également appliquer à l'hiero-Solyme de Palestine les mentions historiques de la célèbre ville d'Héliopolis, d'Egypte, connue encore, dès la plus haute antiquité, sous les noms égyptiens, syriens et arabes de *On*, *Bal-Hamon*, *Solyme*, *Beth-Shemes*, puis *Hélion*, *Solis civitas*. *C'est là*, dit la Bible, *que Dieu établit son séjour* (durant les persécutions des Rois de Syrie.) C'est aussi dans cette ville, suivant Macrobe (Sat. L. 1.), que fut institué le culte du Jupiter assyrien, auquel elle était consacrée. Située dans la partie arabique de l'Egypte; au pays d'Abaris, ou Avaris, qu'occupèrent les Pasteurs Hycsos, elle

[1] On conçoit mieux encore l'emprunt des traditions syriennes, en suivant l'itinéraire de Moïse, du Sinaï vers la Coele Syrie.

Selon une de ces traditions, le culte d'Asmon (des Asmonéens), *Acmon*, père du ciel et de la terre, aurait été fondé par une colonie de Scythes. Ceux-ci passaient pour la *race de Scheto, maudite des Égyptiens.*

présentait sous des rapports multipliés une apparence d'identité avec ses succursales de Syrie.

En ne désignant aucune époque, aucun événement, ni aucun règne contemporain, la Bible laisse certainement le choix sur les temps de l'arrivée et de la durée d'occupation, sinon sur les circonstances de la venue, du séjour et de la sortie des Israélites. Elle les représente, tantôt comme *libres, puissants* et *redoutables* aux Egyptiens qui s'efforcent de les expulser; d'autres fois, comme *opprimés,* et *retenus* par la force dans une dure servitude (Ex. VI,I; XII, 33,39) [1].

Elle rapporte visiblement aux descendants d'*Héber,* toutes les particularités qui concernaient les divers habitants d'*Havaris,* d'Egypte. Elle n'omet aucune des circonstances par lesquelles les historiens profanes signalaient les occupations pastorales, les infirmités, les travaux forcés, les vexations de toute nature, auxquels se livraient ou furent soumis successivement, les Pasteurs Hycsos, les déportés et les captifs, sur cette terre d'exil, de *Gessen,* d'*avaris* et du *Ramseion,* jusqu'aux règnes de Psametik Ier et de Nechô II, (600 ans avant notre ère) [2].

[1] Cependant on aura peine à comprendre que, dans un si dur esclavage, soixante-douze personnes aient produit six cent trois mille hommes capables de combattre.

[2] On remarquera que la Bible ne rapporte aucun fait appartenant à l'histoire de l'Égypte, ne mentionne ni Sésostris ni aucun autre nom de prince, au temps du prétendu voyage d'Abraham et du séjour non moins supposé de la maison de Jacob.

Elle ne commence à citer des faits que ceux rapportés, quoique différemment, par les historiens grecs, depuis le règne de Psammetick qui, le premier, ouvrit l'Égypte aux étrangers.

Cependant il était facile de coordonner même une fable synchro-

Là habitèrent, de même que les pasteurs Hébreux, les Pasteurs (Hycsos) qui, eux aussi, s'y *fortifièrent*, jusqu'à leur expulsion définitive, puis les captifs que Sésostris, Ramsès le grand, employa (comme le dit la Bible des Hébreux), à la construction de *Rhamseion*. Il en fut de même des prisonniers Syriens et Arabes, Amalekites-Joudimiens, de Sesonchis (Asichis d'Herod.), qui firent les briques (dit aussi l'Exode), les premières dont on fit usage en Egypte, et qui servirent à élever une Pyramide à la gloire du vainqueur. Après ceux-ci, les Syriens, captifs de Psammetik, y confectionnèrent celles qui furent employées, dans le nome Saïte, à la construction de vastes édifices et greniers (dits de *prévoyance* ou de Jousaphe).

C'est encore dans cette terre de proscription que des esclaves syriens et autres creusèrent, de la Mer Rouge au Nil, ce canal qui, au rapport d'Hérodote, coûta la vie de 120 mille hommes. Au VIIIe siècle avant notre ère, Bocchoris y aurait parqué quatre-vingt mille *lépreux* et *impurs*, reste d'un plus grand nombre *qu'on avait noyés*, ajoute Callimaque, tout ainsi que le dit le Livre de Moïse [1].

Diodore de Sic. nous apprend qu'on avait aussi relégué sur ce sol Typhonien, *les Voleurs* (autres que ceux dont parle l'Exode), et auxquels il prétend qu'un roi de race

nimique des événements avec les monuments de l'Assyrie et de l'Égypte. Mais il s'agissait principalement de substituer la Judée à la Syrie; puis d'établir allégoriquement les sources des divers cultes professés dans la Palestine, et l'origine des peuplades qui l'habitèrent.

[1] Tacite (Hist., l. v) rapporte que la plupart des auteurs, et vraisemblablement aussi Vespasien dont il consultait les mémoires, représentaient les Judaeens comme descendants de ces lépreux.

Ethiopienne, aurait fait couper le nez, et qui se seraient enfuis dans le Désert (comme avaient fait les Hébreux), et s'y seraient tenus cachés toute leur vie (ainsi qu'eux).

Les Scythes, race maudite des Egyptiens, dont la Bible ne parle pas plus que de Sesostris et d'Alexandre, quoiqu'ils eussent aussi conquis la Syrie, qu'ils occupèrent pendant vingt-huit ans, furent arrêtés par Psammetich aux barrières d'Avaris. C'est à leur retour qu'ayant profané le temple de Vénus d'Ascalon, ils furent punis de ce flux (ennahr) auquel les *Aroniens* juifs étaient sujets[1]. Ce fut encore là, devant Peluse, qu'un prêtre de Phtha (ou du feu), Sethos, détruisit par un prodige l'armée de Sanacherib, dont les *Rats*, suivant les Egyptiens, la *peste*, selon les Assyriens (Jos. d'ap. Berose), un *ange* du Seigneur (d'Heliopolis), de Jerosolyme, d'après la Bible, auraient fait périr 185 mille hommes.

De toutes ces illustrations laissées au choix de l'historien des juifs, il n'en était pas une qui n'offrît des traits de ressemblance avec le *peuple de Dieu*, tel qu'il est dépeint dans les Saintes-Ecritures; mais aucune ne les réunissait avec autant d'exactitude que la race maudite de Scheto. Ces hycsos que les traditions égyptiennes nous représentent également comme une race de *pasteurs* (bedouins) *impurs* et en *exécration*, une horde de vagabonds, pillards et dé-

[1] Néanmoins ceux-ci attribuent le prodige à la profanation, par les Philistins, de l'*Arche* (ou bari du soleil) en *Beth-Semès* (nom d'Héliopolis d'Egypte).

Ce miracle aurait produit aux Juifs, *musoritès*, outre des *anus*, quantité *de souris d'or* ; autre allusion aux souris libératrices de l'Égypte.

Chez les Perses, les *Leucés* passaient aussi pour des pécheurs *contre le soleil*. (Hérod., l. I, 138.)

vastateurs, traitaient aussi les peuples *à la manière de l'interdit!* En présence d'une parité si frappante des spoliateurs de l'Egypte et de ceux de la terre de Chanaan, Josèphe ne pouvait se refuser d'opter pour la consanguinité des deux races.

Le temps d'occupation de la Basse-Egypte par les Pasteurs (259 ans), concordait avec le texte samaritain qui y fait séjourner les Hébreux pendant 250 ans. Les écrits des Hierosolymites le portent, comme *temps de servitude*, de 400 à 430; soit qu'on voulût y comprendre celui de la venue d'Abraham, bien que la captivité n'ait pu commencer avant ce *roi qui n'avait pas connu Joseph;* soit, plutôt, pour se rapprocher de la légende de la métropole syrienne, sur l'Abraham de Damas, à laquelle ces juifs tendaient à substituer la leur [1].

Une secte qui visait au gouvernement absolu d'un pays, ne devait paraître étrangère à aucune des traditions qui y avaient cours et s'y rattachaient. Le Deutéronome (chap. XXVI) donne en effet l'explication des motifs de ces différentes versions nécessaires aux vues du sacerdoce de Jérusalem : « Mon père était un pauvre misérable Syrien venu « en Egypte avec peu de gens, il y devint une grande na- « tion (de croyants)... Ce disant, tu prendras les prémices « de tous les biens de la terre ! »

[1] Les Juifs, aujourd'hi si habiles arithméticiens, n'avaient pu former ce nombre de quatre cents ans de séjour de *trois générations* (et d'une longévité si démesurée), qu'en réunissant les années d'existence de chaque chef de descendance; comme si chacune n'était survenue qu'à l'extinction de son auteur.

C'est ainsi qu'ils ont encore procédé pour les générations précédentes.

Il restait à la vérité certaines difficultés, mais qui n'infirmaient que la révélation; c'est que trois ou quatre générations, ordinairement trentenaires, ne comportaient ni un si long temps, ni une population d'hommes valides, assimilée au nombre des guerriers de Sesostris; c'est que, suivant encore cette révélation, les douze Hébreux venus en Egypte, chacun avec un âne et un sac, chaque fois qu'ils étaient poussés par la faim, sont loin d'y apparaître comme des conquérants. On lit même que, malgré la bénédiction donnée par Jacob au Pharaon (n'importe lequel), on repoussa ces pasteurs comme *impurs* et en *horreur* dans la contrée qu'occupèrent les Pasteurs.

Ces considérations n'étaient pas de nature à en imposer à un initié du sanctuaire, qui avait eu à surmonter des difficultés de plus d'une sorte, et devait en affronter tant d'autres. L'essentiel était d'échapper à la réprobation publique; distinguer les Aaroniens, conducteurs ou pasteurs des peuples, de la tourbe judaïque, *ramas de scélérats de tous pays*, suivant Tacite (Hist. L. v.)

Plein de respect et d'affection pour la race patriarcale des pasteurs hycsos qu'il considère comme la souche de sa nation, Josèphe se courrouce contre les historiens qui unanimement représentent l'une et l'autre comme également entachées de souillures, et affectées des mêmes infirmités morales et corporelles. Il tolère moins encore qu'ils fassent retourner ces pasteurs vagabonds (qu'il appelle ses ancêtres), dans d'autres contrées *que la Judée*[1], et qu'ils assignent pour conducteur de ces proscrits un chef de tout autre nom que

[1] Josèphe oublie que lui-même a écrit que le nom de Judée n'avait été donné à son pays qu'après le retour de Babylone.

celui de Moïse ; Osarsiphe, suivant Mannethon; Tyrsite, selon Cheremon [1].

Quand apparut, à la fin du premier siècle, cette prodigieuse histoire des antiquités judaïques exhumée de l'hébreu, il s'éleva de tous côtés une clameur d'indignation, pour repousser un tissu de mensonges que réfutaient les monuments de l'histoire qu'on n'avait pas encore dégradés pour la justification de cette monstrueuse imposture. Tant d'audace de la part de ses auteurs ne fit qu'ajouter au mépris public pour ces bouchers de l'abattoir de Jeové. Le monde savant vit avec dégoût, parés des dépouilles rapiécées de leurs maîtres, ces esclaves de la veille à peine aperçus quand, pour le service de sa politique, Rome déchaînait contre l'empire Syrien ces fauteurs de trouble et d'espionnage, moucherons excités sur ce lion décrépit, assailli de toutes parts.

§ IV.

Un prêtre, *maître en Israël* et initié à la science occulte du sacerdoce de Jérusalem, ne craint pas de récuser les textes formels des Écritures, d'infirmer, dans leurs témoignages les plus essentiels, ces actes imposés à notre vénération comme produits de l'inspiration divine. Il donne aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, une origine tout autre. Les pères de notre salut, encore dégénérés d'après l'Evangile, ne seraient pas seulement ces mendiants qui

[1] Ce nom T'yrsite vient moins du thyrse dont Dionyse et Moïse tirent de l'eau d'un rocher, qu'il ne se rapporte au domicile de Saturne, au capricorne; Hircus, Hirsytus, Setosus, T'muis mendesien, le bouc azima des Samaritains, auteur du Pentateuque.

prostituaient leurs femmes par cupidité, non moins que par lâcheté; mais encore une horde de vagabonds en tous temps repoussés de partout comme flétris des plus honteuses impuretés. Le législateur du peuple de Dieu nous est représenté sous des traits différents de ceux sous lesquels il s'offre dans les livres mêmes qui lui sont attribués.

Si cet interprète émérite des traditions sacrées, expert en matière comme en fait de révélations, s'écarte autant du sens intime et matériel des textes, qui donc pourra garantir l'authenticité du livre du *Thoth Mosis* hébraïte ; d'un Mouse ou Moyse qui dit de son auteur qu'*après sa mort il ne s'est* JAMAIS *élevé dans Israël un prophète qui lui fût comparable ?*

Personne assurément n'accepterait, de nos jours, comme un produit de la raison humaine une œuvre dont chaque page est un outrage à la morale, ou un blasphème pour la divinité dont on la dit émanée. Le christianisme, qui a tant à rougir de son origine, ne peut qu'en proscrire la lecture; il ne saurait répudier cette honteuse paternité sans renoncer aux bénéfices de sa succession.

Quoi que puissent alléguer les apologistes de la Bible, ils ne réussiraient pas à nier la conformité des principes théologiques des Juifs avec les plus anciennes croyances religieuses des nations savantes de l'orient. Il leur serait moins possible encore d'admettre la priorité de leur établissement par le judaïsme, dans lequel tout est disparate, contradictoire, et ne peut s'expliquer qu'à l'aide des diverses traditions dont est formé le *Livre des livres*. Par cela même que les fables qu'il adopte n'ont de sens réel que dans les

récits étrangers; qu'elles ne sont qu'une grossière imitation des plus ingénieuses fictions; qu'elles sont prises à toutes les sources et entées sur la plus récente cosmogonie, celle du dernier Zoroastre, il faudrait reconnaître la suprématie de sagesse des Egyptiens dont s'inspira son auteur, Moyse, au dire même des Actes des Apôtres. Il faudrait croire encore à une révélation plus ancienne, quand ces théories de l'astrologie sacerdotale ne trouveraient pas leur explication toute naturelle dans les sciences physique et astronomique des anciens [1].

Personne ne comprendra qu'il y ait eu chez les Judaéens d'Idumée, bien des siècles avant l'existence éphémère de cette caste religieuse, une série de demi-dieux, juges ou présidents des tribus d'Israël, comme chez les nations les plus illustres qui, manquant de documents écrits des époques primitives, reculaient au delà du connu les commencements de leur puissance. On croira moins encore que ces personnages figurés sous les traits et avec les caractères des héros mythologiques des grands peuples, n'aient réellement existé que chez les Juifs nouveau-venus, et quand leur territoire était tributaire de ces antiques nations. [2]

On ne se persuaderait pas moins difficilement qu'au temps de la plus grande célébrité des empires limithro-

[1] Forcés d'avouer cette homogénéité de principes qu'ils adoptaient eux-mêmes, les Pères de l'Église chrétienne accusent le démon d'en avoir procuré l'initiative aux païens..... sans doute avec l'eau lustrale des exorcistes et du baptême qui lui causent les plus notables préjudices.

[2] A quelle époque fut donc écrit le *Livre des Juges*, qui rapporte qu'ils gouvernaient *avant qu'il y eût des rois* en Israel, et déclare que ses épisodes mythologiques sont du temps où les Juges jugeaient?

phes, il y ait eu, dans un coin rocailleux du territoire syrien, une succession de dynastes autres que les déités fabuleuses de ces dominateurs de l'Asie; que, contemporainement encore de la splendeur historique des républiques maritimes de la Syrie-Phénicienne, il se soit produit chez des Kabyles du voisinage un roi réunissant *incognito*, à une puissance universelle, tous les genres d'illustration que l'histoire attribuait divisément aux plus grands princes de la terre, et que la Fable assemble dans ses personnages divins [1].

Qui donc, s'il n'est dépourvu du sens commun, ajoutera foi au récit de la découverte des livres mosaïques, par le grand prêtre Elchias [2]? Pouvait-il y avoir un chef du sacerdoce de Jeové là où son culte, suivant ce récit, était oublié aussi bien que son nom, depuis soixante-dix ans qu'il aurait été abandonné? Alors encore que son temple en ruines, et semblable à l'étable d'Augias, contenait les idoles des autres cultes, y compris celles consacrées par les prétendus fondateurs du judaïsme et de son temple :

[1] Tels que les génies du soleil, administrateurs du monde, Apollon, Hercule, Dionyse, etc. Soliman ou Salomon (nom illustré de la mère des héros machabées), ainsi que le Dionyse des *trieteries* ou *triennales*, conquérait *en trois ans* l'or d'*Ophis* (du *Phison où naît l'or*), en *Ophir* le serpentaire, d'Hercule conquérant ses pommes d'or, *Ophion* du pôle de *Tharsis* (Ther-axia), gardien de la science divine.

[2] L'alpha et l'oméga du Temps éternel, se régénérant alternativement, les deux signes équinoxiaux en opposition, succédaient l'un à l'autre. De là la fiction du taureau et du serpent s'engendrant mutuellement. *El-chïas*, le serpentaire, ou Serpis, succédait au *Moïse*, de Jebus, aux cornes lumineuses d'Osiris. Esdras (Zoro esdréen) devait à son tour se substituer aux traditions d'Elchïa; puis encore Asmon le machabée (le principe et la fin).

de servir l'Eternel, par un ancien sacrificateur du pays, envoyé *ad hoc* de Babylone [1].

Tout cet artifice de rabbin, pour certifier encore la supériorité des droits de Jérusalem sur les prétentions samaritaines, n'est, en réalité, que l'exposé (sous la forme d'allégorie) des luttes entre les divers systèmes religieux que chaque prétendant à la domination du pays cherchait à y faire prévaloir. Ici c'est le sabaéisme chaldéen aux prises avec les cultes syrien et égyptien, alors que l'Egypte perdait définitivement à Cerchesion, sur le Caboras, son antique suprématie sur la Syrie Palestine. On remarquera que la foi en Moyse ne se réveille qu'alors que Nechos II, vainqueur des Syriens, semblait pouvoir faire revivre l'égyptianisme, et qu'elle ne dure qu'autant que l'Egypte put exercer de nouveau son autorité sur le pays ; justement le temps que dura la révolution produite par la découverte de l'ancienne loi dont le Décalogue se retrouve dans les plus antiques spéos de la vieille Egypte.

[1] Le nom de *Chushè*, qui fut celui de la Vierge à l'épi chez les Perses, est celui de *Chous*, premier decan du taureau Égyptien, astre de Vénus, la génisse vénérée en Égypte à *Chuse* et à Aphroditopolis. Astarté tauriforme en reçut le surnom comme Athor-Vénus, Paphia-Cythérée, Nysa, compagne du bœuf de Dionyse (à Scyto-polis, ou plutôt *Cytho*, Κυθερεια).

Si les *Chuthéens* eussent été entièrement étrangers à la Samarie, concevrait-on leur attachement aux traditions des Israélites déportés sans retour, et la part qu'on leur fait prendre à la traduction de la Bible des septante?

La déportation des tribus de Dan et de Siméon éloignées des autres Israélites, sans celles de Benjamin et de Judah qui les en auraient séparées, n'est pas plus vraisemblable que la permanence de ces deux tribus dans l'union samaritaine, pendant les luttes victorieuses de Judah contre Israël.

Il n'est pas moins évident que la fable d'Esdrah, retrouvant, lui aussi, ces mêmes traditions mosaïques, accompagnées, comme encadrement, de la Théogonie des Perses, n'est qu'une autre manière d'expliquer l'époque de transition des doctrines chaldéennes aux réformes zoroastréennes. Si l'on considère que les livres attribués à un Moyse initié à la science des Egyptiens, et contemporain de Sésostris, sont un amalgame de principes hétérogènes postérieurs de dix siècles à l'auteur supposé, on demeurera convaincu que la compilation n'a pu en être faite avant les derniers règnes de la monarchie des Perses.

Un nouveau Moyse zoro-esdréen succédait au serpentaire El-Chïas. *Zoro* Babel, *Esdrah*, Néeméie, ou simplement *Esdrah*, retrouvait par l'oenomantie persanne (breuvage enivrant du ps. 22), l'Eternel et sa loi, dans l'inspiration hébréite d'une potion *ignée* ou couleur *du feu* (éther), éternelle image du Dieu d'Artaxerxès et *des Judaéens;* ainsi que le constate le livre d'Esdrah-Néemie, ce Dieu que Hiereméie ou Jérémie aurait caché chez les Mobeds à Mob de Moab, ou à Mizpa (μιθρα). [1]

Les livres d'Esdra-Néemie forment la ligne de démarca-

[1] Ce Dieu n'avait pas été révélé ainsi à Abraham, dit l'Exode (VI, 13); mais Moïse l'avait vu face à face dans le feu d'un buisson.

Le *Soleil* (verbe de la lumière préexistante) *premier né du Dieu invisible, seul voit son père* (Mart. Cap.). *Personne autre que le fils n'a vu Dieu* (dit l'Évangile).

Ce Dieu des Juifs et des premiers chrétiens devait encore subir une nouvelle période de travestissements, d'après la révélation de Platon, fondée sur le prototype de la trinité des Indiens. Ceux-ci, aujourd'hui placés sous le reflux de l'occident, reçoivent de nos missionnaires, comme une nouveauté, le réchauffé de leurs vieilles institutions.

tion du néant du Judaïsme et de sa révélation. Ils marquent, comme *introduction*, l'instant où tout va commencer pour Jérusalem. C'est alors que cesse de se faire entendre la voix menaçante des prophètes préparant le chemin du Seigneur, et traçant, par les exemples d'un passé, la ligne de conduite dans l'avenir [1]. On ne devait plus voir de ces grands miracles qui *effrayaient* tant et si souvent le peuple de Dieu sans pouvoir le convertir, ni de ces changements périodiques de religions chez ses protégés. Jeové pouvait *se reposer* après quatorze siècles d'*agitations* et de *colère*. Le peuple chéri est enfin selon le cœur de son Dieu, quoiqu'il dût encore tuer son fils unique, envoyé pour son bien-être, ou, *à son refus*, pour sauver ou damner les autres.

C'est seulement alors, en effet, qu'on ne représente plus les Juifs comme des rebelles obstinés, recourant à tout autre culte qu'à celui... du Jupiter, Seigneur du ciel selon les Perses, et que Lucain appelle un *Dieu incertain*.

On va préparer l'histoire de ce peuple modèle dont la grandeur éclipsera les plus splendides renommées. Son sacerdoce revendiquera à la science astronomique les noms vénérés de ses aïeux, pour offrir à ses descendants ces brillants patronymes que les siècles à venir envieront aux enfants de la Judée. Si la science trompeuse de l'histoire et des autres monuments humains porte encore quelques érudits à préférer le savoir de l'Egypte et sa sagesse, le monde entier célébrera par ses chants la gloire d'Israël, et l'*In exitu Domus Jacob de populo barbaro*.

[1] Les prophéties établies comme corollaire des Ecritures devaient finir avec leur révélation, lorsqu'on pouvait en apprécier la source.

§ V.

On ne remarquerait pas sans étonnement l'absence, dans les Livres d'Esdrah et des Machabées, des noms patronymiques des Patriarches et des héros du Judaïsme, si ces noms, devenus plus tard populaires, eussent été déjà connus.

On ne s'étonnerait pas moins du silence gardé par les Livres hiérosolymites, sur les temps les plus mémorables; ceux d'Alexandre et de ses premiers successeurs. On ne saurait comprendre qu'une époque de révolution pour l'Asie, et de transformations complètes dans les institutions de la Syrie; qu'une ère, qui fut celle de la puissance pour Samarie, eût passé inaperçue chez leurs voisins. Une telle discrétion ne se conçoit qu'en observant qu'à cette date les Pères de Jérusalem étaient en travail de son enfantement; et qu'il n'eut pas été possible de rapporter rien de relatif à son culte. La fiction n'était plus acceptable. Personne ne pouvait ajouter foi à des récits qu'eussent démentis la tradition orale et les monuments d'un temps trop rapproché.

Le supplément donné par Fl. Josephe, loin des contradicteurs, à une lacune dont l'importance était généralement objectée, n'est pas seulement une fable ridicule par la pauvreté de l'invention. Il est, de plus, un indice du néant de Jérusalem, et de sa secte à cette époque, et la preuve qu'aucun témoignage n'offrait aux investigations de leur historiographe, la probabilité d'existence d'une ville ou d'un temple de ce nom grec hybride. (Voir, à la fin, Note 4.)

La plus haute antiquité à laquelle il soit pertinemment possible de faire remonter la rédaction des Livres Judaïques, est l'époque d'affranchissement du territoire de Jérusalem par Judah le Machabée, vainqueur de Nicanor (162 ans av. notre ère); celle à laquelle se termine le récit du Livre dit des Machabées; celle aussi de la grande sacrificature d'Alkim, le réformateur du culte asmonien. Il y a toute vraisemblance que la collection des diverses traditions dont ils se composent, fut l'œuvre des temps suivants; et l'on sait que la coordonnance en est due principalement au Babylonien Hillel, moins d'un demi-siècle avant l'ère chrétienne.

Ces dates assignées à une nouvelle révélation de Livres qu'on disait avoir été brûlés pendant les persécutions d'Antiochus, (ainsi qu'on le disait de ceux antidatés du Zoroastréen Numa Posthumius, et des *Kings* de la Chine), concordent avec les enseignements de l'histoire contemporaine. Elles coïncident avec les aveux fournis par ceux de ces Livres attribués à Elchias, à Esdras, à Simon le Juste, à Alkim, à Sydrac et aux autres Docteurs Pères de ce Judaïsme. Elles résultent avec non moins de certitude, des accusations des sectes dissidentes, rebelles aux innovations des réformateurs; et qui, d'accord en cela avec les Samaritains, rejetèrent tous les écrits autres que le Pentateuque.

Il n'est pas jusqu'à la contexture même de la Bible qui n'offre, dans l'homogénéité du style de ses diverses parties, dans les formes du langage et ses hellenismes, la preuve du régime grec auquel étaient dès longtemps soumis ses rédacteurs.

On acquerra des preuves non moins évidentes de la

récente compilation de ces Livres, en observant que tous les lieux de la Syrie Palestine sont désignés par Moïse et par Josué (qui n'auraient pu les connaître), non seulement sous leurs anciens noms, mais encore sous les dénominations reçues succesivement des divers habitants et des maîtres du pays : que ceux consacrés sont dénommés dans les langues et suivant encore les acceptions mythiques des Egyptiens, des Phéniciens, des Assyriens, des Perses et même des Grecs : que ces noms multiples d'un même lieu, ordinairement d'un Béthel, d'un Pyré, ou d'une simple station, souvent aussi d'un puits, d'un rocher, ou d'un arbre vénéré, sont indiqués comme autant de villes distinctes, et en tel nombre que la fertile Egypte contenait moins de bourgades dans sa longue étendue, que les Saintes Ecritures ne placent de villes en Judée, sur le sol inculte de ce canton syrien inconnu du reste du monde [1].

Si à l'ensemble des considérations qui précèdent se joint celle de l'impuissance des efforts de l'historien des Juifs pour découvrir, ailleurs que dans les Livres de sa caste, un témoignage de l'existence, déniée, d'un peuple Hébreu ou Israélite, au moins de Judaéens, antérieur à l'empire

[1] La multiplicité des noms d'un même lieu, écrits de diverses manières et indiqués à toutes latitudes comme désignant autant de places, rend impossible leur classification géographique. On ne saurait les espacer sur une carte de la plus grande échelle.

« Nous ne changeons pas les noms comme font les Grecs », dit Josèphe. Il est vrai que leurs maîtres se chargeaient de ce soin, quand la flatterie des sujets ne les prévenait pas. Si, au lieu d'être écrite au temps des Machabées, la Bible l'eût été sous les princes iduméens, on aurait eu à ajouter, comme dans l'Evangile, presque autant de noms romains que d'anciens lieux.

des Grecs : si ce Scribe, tant intéressé à cette justification, ne rapporte que des preuves négatives, de toutes les sources historiques qu'il consultait, on ne demeurera pas seulement convaincu de la moderne rédaction du Livre des Livres, mais certainement encore de l'imposture de ses auteurs [1].

Pour tout homme impartial, exempt ou dégagé de préjugés, la lecture attentive de la Bible ne laissera dans son esprit qu'une impression de dégout pour l'immoralité de ses principes, et un sentiment d'indignation contre un odieux abus du nom et de l'autorité de Dieu. Loin d'y reconnaître aucun des caractères révélateurs d'une inspiration céleste, il n'apercevra qu'une audacieuse invention, conçue, non certes dans le but d'honorer la Divinité, ou de

[1] Josèphe ne s'appuie que sur des équivoques ; il ne découvre aucun fait, aucune mention historique ayant un rapport direct à sa nation. Il ne cite que des analogies concernant plutôt des sectateurs d'un même culte, qu'un peuple particulier, et qui n'auraient été que les sources où sa caste puisa ses fabuleuses origines.

La meilleure raison de Josèphe, sa réplique la plus sensée aux accusations de fraude et de plagiat venues de tous côtés, c'est qu'aucune nation n'est à l'abri du reproche d'imposture qu'on adressait aux Juifs; et qu'en fait d'impudence, les Grecs, moins que tous autres, ne s'en étaient fait faute dans leurs origines. Il aurait pu ajouter qu'avant les Juifs ils avaient sacrifié à leur vanité nationale les traditions de l'Orient ; défiguré, pour se les approprier, d'ingénieuses fictions qu'ils n'avaient jamais su comprendre (témoin Hérodote, le père de leur histoire après leurs mythologues). Et, s'il eût osé en faire l'aveu, ne pouvait-il pas dire qu'ils justifiaient en quelque sorte les écrivains de la Bible. En effet ceux-ci, initiés au langage allégorique des sanctuaires, semblent avoir pris à tâche dans leurs écrits de rectifier le sens des traditions mythiques, en vouant au mépris de l'Asie ses grossiers interprètes, ses plus ignares dominateurs, les Grecs d'Europe qui prétendaient aussi avoir donné des dieux à l'Egypte.

porter les hommes à l'exercice de la vertu et des devoirs sociaux, mais uniquement en vue de servir les intérêts matériels d'une association de fourbes et de malfaiteurs; ainsi qualifiée, d'après ses œuvres, par les contemporains. Si, au rapport de l'historien des Juifs, les autres peuples, de toutes religions, les accusaient encore d'impiété et d'athéisme, nonobstant le culte qu'ils rendaient *à tous* les *membres du grand corps de l'Univers*, suivant le même historien, c'est qu'évidemment aux yeux de ces peuples ils ne paraissaient s'inspirer que du génie du mal. Ils ne pouvaient pas avoir une autre opinion d'hommes en état d'hostilité contre les loix des Sociétés; qui semaient partout l'esprit de désordre, pour le profit de leur Communauté et la plus grande gloire de ses directeurs que l'Evangile appelle aussi les enfants du Démon.

« Or, toutes ces choses qui leur arrivaient, étaient des « *figures* écrites (dans la Bible) pour nous servir de guides! « S. Paul (I Corinth. x).

« Ce qu'on doit principalement remarquer dans cette « lecture (dit le Scribe sacré, bénéficiaire de la dîme), c'est « que tout réussit, non à ceux qui prennent conseil de la « justice de leur cause, mais seulement à ceux qui se « conforment aux volontés de Dieu... c'est-à-dire de la « Théocratie judaïque, son seul organe. »

On y voit, en effet, qu'après avoir légitimé par l'intervention et la volonté du Souverain Maître, l'autorité du sacerdoce, l'hérédité du pouvoir dans sa caste, et ses droits au partage des revenus publics et de chacun, les auteurs de la Bible se sont particulièrement appliqués à inculquer les principes de la plus aveugle obéissance à toutes les pres-

criptions des mandataires de Jeovè. Ils appuient sur des exemples péremptoires, multipliés pour toutes les éventualités, l'absolue nécessité de l'intervention du Sacerdoce, et de son initiative dans les délibérations. Ils en font ressortir l'avantage incomparable résultant de son omnipotence même; en démontrant encore qu'un roi, fût-il doué des plus éminentes qualités, et l'agréé de la divinité à l'égal de Saül, de David et de Salomon [1]; ce prince le plus parfait est comme eux, sujet à l'erreur, et que les peuples sont passibles de ses fautes; ce qu'ils n'ont jamais à redouter de

[1] Saturne, Jupiter et l'Apollon des Grecs.

Le chef du *Firmament*, frère des sept Cabyres des sphères planétaires, est *Chis*, le serpent du pôle de Saturne; Kis, principe générateur; *Sishera*, agitant l'air (comme, chez les Grecs, la Pallas-Echis stimulait les éléments du monde).

Saül ou Savel était fils de Chis (serpent du temps qui gouverne tout); de la famille de Ben-Jamin, ou de la race herculéenne de *Jama*, Hercule-Chrone (d'Athenag.), *Djom* des Egyptiens. Il avait aussi sept frères (dit la Bible).

Ainsi que Karth, Hercule-Chrone, Saül devenait roi et prophète au cancer de la tribu d'Isachars, l'*Ane ossu* d'Israël, et aux ânes figurés dans les étoiles du cancer. Il résidait à *Ono*, *Gid-gal*, mont de l'Ane consacré à Saturne; et il cherchait ses ânes quand on l'élut roi.

Saül, comme Saturne rebelle au ciel (Uranus), et armé du *zanclè* de la puissance du Temps, dont il menace aussi l'harmonieux Daoud, Dzevidè, est à son tour détrôné par David qui déjà lui avait coupé le bas de son manteau (étoilée, l'astrochyton olympique).

Pour les Orientaux, Davide (Daoude, Déouden) n'est certainement qu'une figure du Zeus (ιδε ταν, δαν ιδη) Jupiter. Ils lui attribuent tout pouvoir au ciel et sur la terre, et disent que *ses larmes faisaient éclore les plantes*. C'est bien là le Seigneur du ciel, Jupiter *pluvius fecundus*. Si ce pasteur de l'Ida des Juifs, Devidè, ne se sert que d'une fronde pour terrasser les géants, c'est que l'histoire ne pouvait mettre la foudre dans des mains humaines.

l'infaillibilité du prêtre préposé, dont, au surplus, Dieu seul est l'agent responsable.

Et c'est pour de tels intérêts que ces misérables athées ont osé accuser la justice divine de l'inique châtiment infligé à des innocents du crime d'un Davide.

Toute l'œuvre Biblique est la mise en action du Code Sacerdotal, où, sous la forme de l'apologue, s'offrent en relief la sagesse et l'à-propos de ses ordonnances; afin, comme l'insinue le prêtre historien Josephe, que, quels que soient le droit de chacun et la justice de sa cause, il ne puisse rien sans l'ordre, ou la permission de l'interprète de la Loi divine.

Pour donner à l'action directrice du Sacerdoce l'extension désirable au dehors du siége de son autorité, il avait fallu fonder le Judaïsme sur les bases les plus recommandables auprès des peuples qu'il se proposait de soumettre à sa loi. On formula sa naturalisation en Syrie dans des termes qui pouvaient identifier à diverses formes de son culte, des croyances successivement reçues; transformer les héros des anciens mythes, en des Patriarches instituteurs de cette religion, et représenter la Caste Judaïque comme issue de ces Demi-Dieux du Pays, en entourant ces descendants de son Hercule-Chrone, ou Israël, de tout l'éclat des Heraclides chez les Grecs.

C'est à ces fins, et aux mêmes titres, que deux sectes rivales et aussi différentes de principes que d'origine nationale, se créaient, à l'envi l'une de l'autre, des droits à la considération des peuples, et se disputaient la principale autorité.

Toutes les fictions traditionnelles qui encadrent, dans le

Pentateuque, la Loi dite de Moïse, tendent à mettre les héritiers d'Israël en possession du sol syrien, à l'exclusion des Chananéens, Keniens ou Cyniriens; en d'autres termes à substituer le Judaïsme au culte du fils de Cynire, Baal, Adonis, la grande Divinité de Syriens, en punition du cynisme de son auteur [1].

Les livres ajoutés au Pentateuque samaritain par la secte hierosolymite, n'ont pas d'autre objet que de subordonner Israël lui-même à son fils Joudah, et d'étayer par des actes de la manifestation divine, la préeminence de Jérusalem et la sainteté de son culte.

En rapportant, dans un ordre chronologique, à un peuple de Joudaeens possesseur du pays, les faits relatifs à ses anciens habitans et à leurs maîtres; en expliquant encore par l'influence de son établissement, de ses usages et de son idiôme particulier, l'origine des coutumes, des divisions topographiques et jusqu'aux dénominations des lieux et de toutes choses, d'après les traditions populaires qui s'y rattachaient, cette secte devait singulièrement intéresser même les étrangers, descendants des colons et déportés établis en divers temps par les conquérants du pays.

[1] Voir ci-après, dans les notes sur les Samariens et Judah, comment la légende de Cynire et Myrrha, la Thamyride, a été travestie par celle de Judah et Thamar.

Il est vraisemblable que les plagiaires judæens, qui ont interprété *ivrognes* l'épithète *hebreii* inspirés, n'ont accepté également que dans le sens ridiculisé celles de *Chananéens* et *Keniens*, qui se rapportaient au poisson *Chanen* de Vénus Syria, la chananéenne de Samarie; et d'après l'acception latine de Canis dont le radical syrien est *Ken*, le petit (chien, Procyon) *Kenaz*, frère de *Caleb* le grand (Sirius).

Ils ne pouvaient lire sans en être fiers, les hauts faits d'un peuple qui avait illustré le sol de la patrie, ni voir sans un sentiment d'admiration, les faibles restes d'une si grande nation, passée, il est vrai, inaperçue ou confondue parmi les autres; une race illustre dont les rois avaient dicté des lois à l'univers. Comment ne pas être touché du noble désintéressement des héritiers de ce peuple mis en possession du pays par autorité de Dieu; qui fondé sur des droits imprescriptibles, ne réclame que la dîme des revenus. Pouvaient-ils se refuser à embrasser la religion d'un peuple qui, éprouvé par tant de siècles de servitudes, de proscriptions et de misères, pour cause de ses idolâtries, n'avait enfin recouvré sa dignité et un état prospère, qu'en retournant au culte du seul vrai Dieu de ses ancêtres.

Mais, telle est la destinée des choses de ce monde, que toujours l'homme propose et Dieu dispose, ou, comme le dit l'Evangile et l'atteste l'expérience, qu'on est difficilement Christ et prophète chez les siens. Soit que l'habitant de la Judée fût peu donneur de son naturel; soit qu'une lumière trop rapprochée n'eût fait que l'aveugler, le Judaïsme resta en minorité dans son propre pays [1].

Le cynirien Chanenéen ne put être dépossédé même du Bethlehem de Joudah. Il trônait encore dans la ville de Davide, où saint Jérôme s'étonnait, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, qu'on n'eût pas changé son nom de Sei-

[1] Josephe nous apprend que sous les Hérodiens, temps de la plus grande prospérité du culte de Jérusalem, ses sectateurs n'étaient pas les plus nombreux parmi les habitants de la Judée; qu'ils y étaient persécutés et n'échappèrent quelquefois au massacre, en Syrie, qu'à la prière des femmes qui avaient embrassé cette religion.

gneurie, Adonaï, en celui de Jésôs, qu'on donnait ailleurs au fils du Judaïsme.

Repoussée de son pays, la race herculéenne de Judah était mieux accueillie chez les nations, et devait conquérir le monde à ses principes plus qu'à ses croyances. Ses doctrines d'affranchissement y produisaient *comme des pierres*, des enfants à Abraham. Mais on se faisait judaïsant moins pour donner que pour recevoir ; et bientôt, hélas ! le Judaïsme eut encore la douleur de voir naître dans sa famille, un bâtard d'Adonis le chanenéen qu'on lui présentait comme le fils de ses œuvres.

Osée (le voyant) avait prédit que *Jeove, anciennement Baal, serait encore appelé Ishi* l'époux (de la Terre, sa *seule puissance* illuminatrice). De par l'autorité platonicienne des Apôtres du nouveau Christ, Jésus, fils de Dieu et l'une de ses trois personnes inséparables, est mis en possession de l'héritage de Jupiter Dzev-ide, et de Davide son aïeul. On déclare les auteurs de la Bible inhabiles dans l'interprétation de leurs Ecritures. La race saturnienne d'Israël, Joudéens, Joviens, Jouuii ou Juifs, enfants de prédilection du seul vrai Dieu, un et indivisible, convaincue de *race satanique*, n'est plus que l'ennemie de Dieu et des hommes, la persécutrice et le bourreau d'un autre Dionyse. Son nom est partout un sujet d'anathème, un objet d'horreur et de malédiction !!

NOTES DU JUDAÏSME.

NOTE Ire

SAMARIE ET JÉRUSALEM.

Samarie, nommée aussi Maréion par Josephe, était consacrée au culte des puissances célestes, Jupiter, seigneur du Ciel, et la grande Déesse de tous noms, Junon l'Assyrienne, compagne du Grand-Etre. Cette ville, dès longtemps célèbre, reçut son plus grand lustre de la munificence des princes macédoniens. Ils en avaient fait le chef-lieu d'une importante Toparchie, en reconnaissance des secours qu'elle accordait à Alexandre, durant le siège de Tyr. Elle était fort puissante au temps des premiers successeurs de ce prince, dit l'historien de ses spoliateurs (Bel. Jud. L. 12).

Pompée ayant réduit la Judée à ce qu'elle était avant la conquête des Machabées, Gabinius rétablit Samarie qu'ils avaient ruinée de fond en comble ; et les Hérodiens dont elle prit le parti contre ces derniers, la rebâtirent magnifiquement. La Judée ne dut qu'à sa position centrale, l'honneur de donner son nom au royaume fondé par les Romains, en faveur des princes Iduméens.

Toutes les assertions des Jérosolymites, pour subordonner à Jérusalem la fondation de Samarie et l'établissement de son culte,

tombent sous le ridicule du désaccord qu'elles renferment. Elles témoignent en outre, que les dénominations de *Samareus*, fils de Chanaan et de *Zamariens* étaient aussi étrangères aux Jérosolymites que le Pentateuque qui les relate. (Voir ci-après, *Samariens-Philaestins*, Cabires, Simon et Levi *frères*.)

Jérusalem, à un jour de marche de Samarie, ne figure dans l'histoire que vers le milieu du règne des Macédoniens. Suivant une conjecture de son historien Josephe, un prince Chananéen aurait bâti une ville de *Solyme*, dont il changea le nom en celui (Gyrovague grec) de Jérusalem, donné par la Génèse à la ville d'un *roi juste* ou du nom Mithriaque (Arabo-Persan) *Melk ised-ake*, juge suprême, *Sydech*, par abréviation, comme *Nashi* pour *Anace*, *Nazareth* pour *Anax-arete* (reine de toutes vertus), surnom de Vénus Samaritaine.

Suivant encore un autre système, à défaut d'aucun indice, Josephe (contre Apion, 1-5), assure que les Hycsps, ancêtres des Juifs, avaient fondé cette ville; mais alors, postérieurement au temps d'Abraham et du Melchisedeck. Quoi qu'il en soit, il faudrait croire d'après la Bible, qu'elle n'a cessé de s'appeler *Jebus* (surnom d'Osiris), qu'après la conquête qu'en aurait faite le roi Davide. Salem, Solyme de Judah, Jebous, Jerosolym, hierous-aleim, ou Jérusalem, n'apparait qu'au temps de la décadence de l'empire des Grecs.

Par la volonté de Rome et sous son protectorat, l'ancienne demeure des serviteurs du *Saint des Saints*, hierous-aleïm, ou Jérusalem, se convertit en ville, sous ses premiers *Nashi* (anaces) les Asmounéens. Agrippa l'augmente, l'Iduméen Hérode en double l'enceinte et bâtit son magnifique Temple. Jérusalem se peuple et s'enrichit des contributions volontaires de ses sujets, de toutes nations. Son Temple est le Sylos où les Juifs cosmopolites déposent leur pécule; il devient le quartier-général, où, à l'appel des chefs, six cent mille révoltés (Juifs et autres), vont braver les forces de l'empire, derrière une triple enceinte de murs, remparts formidables (d'une lieue de circuit) que la coupable ou stupide administration de Claude I avait laissé construire.

Victoresque suos natio victa premit (Rutil).

NOTE IIe

—

JUDAH,

CHEF DES DOUZE TRIBUS.

« Ab uno disce omnes. » (VIRG.)

Le rang, le siége et les attributs assignés par Israël-Jacob à son fils Judah, n'ont pas d'autre fondement que celui de l'astrologie. On lit dans la Génèse (chap. 49) : « Les fils de ton père se prosterneront devant toi... Mon fils est un faon de lion, un lion dans sa force. un vieux lion [1]. Le *sceptre* restera dans Judah jusqu'à ce que vienne le *Scilo* [2]. Il attachera à la *vigne* son *ânon*, et au *cep* le petit de son *ânesse*. Il lavera *son manteau dans le sang des grappes ; ses yeux sont vermeils de vin* [3].

Regulus, ou l'étoile royale au cœur du Lion, chef des douze tribus du Zodiaque, était figuré dans la sphère chaldéenne par un *sceptre*, symbole du commandement, à ce point de départ des mouvements célestes. *Christus est Leo*, dit aussi l'Apocalypse. C'est dans ce signe, *Sidus Bacchi*, que l'*Astre d'automne*, Sirius, *Viteus*, présentait au Dieu de Nysa, Bacchus, au *manteau pourpré et aux yeux vermeils de vin*, le cep de vigne chargé de raisins, apporté également au Moyse Syrien (Mouseh, des Arabes), par *Caleb*, le grand (chien) frère de *Kenah*, le petit (Procyon).

[1] L'un des quatre animaux (des points fixes de la sphère), est le *lion de Juda* (Apocal. v, 5); le *lion* dans lequel Bacchus se couronnait de raisins, et dont il prenait la forme, comme Hercule se revêtait de sa peau.

[2] Le *Silos*, Simon le Dauphin, ou un autre *scilo*, *aire* de Bel, seigneur, *scilo d'Helie*, est *Aries Beliares*, ou *Aries piscis*, de la piscine *Siloë*, Adonis piscis.

[3] Jacob lui donne encore des *dents blanches de lait*, ou de la nourriture céleste (amourdon-ambroisie, de la mer de lait), image de *la voie lactée*, *galaxie*, passage des âmes; le véritable *fleuve Gallus*, sur les bords duquel Athys reçut aussi la vie divine.

Cet emblème de la Mythologie judaïque était en grande estime chez les *Hebreii*, abreuvés de l'esprit divin, et disciples de l'Oenomantie Persanne ; à Jérusalem (Jebus) dont les habitants étaient dévoués à Bacchus, suivant d'anciens auteurs ; et chez leurs frères les *ivrognes* d'Ephraïm (Isaï), et ceux de *Sichim*, consacrés au Capripède *Silène* qui (Iaccho) leur enseigna la Génèse (du Bouc Azima). La treille méritait particulièrement de figurer dans le Temple des Cabalistes de Judah. Son jus, *tunc aperiebat mentes*, (dit le Ps. XXII, au Dav-ide. Joudav). Joseph nous apprend qu'en effet, ce qu'on y admirait le plus était une magnifique vigne dorée. Ce serait encore par reconnaissance de ce bienfait de l'astre automnal, qu'on assigna au frère de *Kenès*, à *Kaleb*, un établissement particulier dans la tribu de Judah.

Au terme de l'élévation du soleil, dans les étoiles du Cancer, la force d'Hercule, *Isa-Karth*, ou dans la tribu d'*Isachars* que Jacob (Ib.) appelle *Ane robuste aux étables*, ou *crèches*, formées par les *nébuleuses des pinces*, sont *les ânes* de Thesperotie (*t'hesperotein*, le coucher), qu'Avienus (Arat.) nomme astres de Bacchus. Les sphères anciennes figuraient *deux ânes* dans la division du cancer et du lion. Ces ânes (*Aselli* de Pline), le boréal et l'austral, l'âne et l'ânesse du triomphe de Bacchus, étaient placés au point solsticial. Ils devenaient le commencement et la fin des travaux des génies mesureurs du temps, Israël-Jacoub, Hercule chrone, etc. [1]

On devait encore placer au premier des signes, ou dans la tribu de Judah, chef des douze, *Beth-onie*, lieu consacré à l'âne qui, au solstice d'été, comme Pégase de l'hippocrène, procura de l'eau à Moyse, suivant Tacite et Plutarque, et aussi à Samson, selon la Bible.

[1] En échange de son fils Ganymède (échanson, du verseau remplacé par celui du solstice d'été, Ganymeda Oenochoos (Paus.), *Hebé* de la jeunesse d'Hercule), Laomedon reçut de Jupiter une *vigne dorée avec ses raisins*, produits de Vulcain, le feu artiste, dit le Scol. d'Eurip. (Orest.). D'autres allégoristes y ajoutent des *chevaux* ou des *mulets* (par rapport d'aspect avec Pégase, double et miparti). Ce sont les *Poeoniens*, fils d'âne, *Pylaemènes*, gardiens des portes, chez les *Henetes-Paphlagons*, renommés poétiquement par *leurs mulets*. (Hom. Iliade.)

C'était, pour l'Egypte, au lever de Sirius, temps précis de l'intumescence du Nil, et du fleuve du cancer (l'Astacus). Bethanie prêtait également son ânesse et son ânon pour le triomphe d'un successeur d'Hercule (Isacharth), de Moyse Dionysè, de Jouda. de Dav-idè et de Bacchus, *lorsqu'il* (le soleil), *dans sa gloire, au plus haut des cieux, visitait Cyonè* (la mère de Priape) ou la fille de *Sion* (sommet du ciel), ou de *Cyon* (du Cantique des cant.), c'est-à-dire à la canicule [1].

Les sphères persannes d'Aben-Ezra et autres marquent au premier décan du lion, *Caput-asini*, la tête de l'âne consacré à Saturne-*Israël* des Syriens (suiv. Sanchon.), roi du septième ciel; *Sebah*, *Sabaoth*, du sabéisme; *Ono-el*, *Onobal Tsebaoth*, chef de la milice céleste, chez les Juifs *Ono-nychites* [2].

Cette tête symbolique du commandement pour les Israëlites, comparés aux étoiles du firmament, et l'*Onougnathe* de leur Hercule, ne serait-elle pas celle dont l'image fut trouvée dans le temple, Hierousalem de Judah, au rapport de Tacite et de Plutarque? Cette tête, objet des railleries d'Appion, suivant Josephe; celle d'Anchialus par lequel juraient les Juifs (Mart.).

Les mêmes sphères placent au tropique, dans la division du Cancer et du Lion, une tête d'âne et une tête de cheval. La sphère indienne case au deuxième Décan du Lion, *un Cavalier regardant vers le Nord*. D'autres y figurent deux ânes, dont l'un *regarde le Septentrion*, et l'autre le *tiède Auster*, dit Avienus (pron. d'Arat.), qui les considère comme *indicateurs des vents*.

Ils désignent, en effet, les vents Prodromes et Etésiens qui, avant et après les quatorze jours dits Alcyoniens, soufflent, les premiers faiblement, les autres avec plus de force et de continuité (40 jours).

[1] Le prophète Zacharias (d'Isachars), dit, chap. IX, qu'il monterait sur l'ânesse et sur l'ânon. Cependant, si nous en croyons saint Jean évangéliste, il n'aurait monté que sur l'un des deux.

[2] *Saturan*, 7e ciel, 7e planète, 7 étoiles (septemtrion) de la constellation de Saturne, *siba*, *shiva*, *siben*, *siven*, septième, du sabat.

L'âne (de Saturne), chef du Temps, fut aussi le Sabaoth des gnostiques.

C'est le temps de la Canicule (Cyonè) [1]. On croit, dit Pline, (L. 2), que les vents étésiens s'élèvent pour calmer les ardeurs du soleil, doublées par la Canicule. « *Ubi gratior aura leniat et rabiem canis* « *et momenta leonis.* » (*Hor.*)

Ces coursiers jumeaux, Prodromes et Etésiens, sont Calaïs et Zèetes; l'*Adramelek* et l'*Anamelek*, le puissant et le faible; *Aerion* (Soni-pes, Rhesus) et *Hèra*; *Eole* et *Boèthos*, le secourable. L'un de ces ânes, tourné à rebours de l'émule de *Priape*, la monture de *Silène*, est le récalcitrant; Adraste (le mulet) fils de l'âne Midas, du tropique; l'ânesse *sous le joug*, celle qui froisse le pied du Balaham et refuse de dépasser la borne du Solstice; l'*Onos* rebelle, *semina spargens*; *Onan*, qui dédaigne de féconder la *Vénus-Cyniride*, la Thamyride Myrrha, *Bal-Thamar*, *Cyone*, *Mœra*, *Dolora*, l'*Onobate*, adultère; *Thamar*, *veuve de Her* (Aer) consolée par Judah (sur l'âne de Priape, ou Pégase, monture de Jupiter, Joudav, et d'Hercule dans le Temple d'Apollon Pagasius).

« Exulta satis... Jubila filia Syon (Cyon)... ecce rex tuus, et « salvator, ascendens super asinam et super pullum asinæ. » (Zach.).

« Aestifer inde Leo juxta cum Virgine fulgens. »

Le fragment du planisphère Egyptiaque, de Bianchini, offre avec le vent Borée, l'image d'un *âne rétif*, (Onan) sous le signe du Lion, et celle d'une *chienne* (Cyone, Moera, la Canicule), sous celui de la *Vierge*, (d'Ashère, Procyon), Erigone, Ariadne, la veuve d'Hèr. La ville phénicienne de *Leontopolis* sur le fleuve *Damar*, le Thamyris (en Strab.), était consacrée à Esculape le Sidonien, qui présidait à la salubrité de l'atmosphère et à la température des saisons. (Cf. Pausan.)

De la conjonction (astronomique) de Judah (rabidus Leo) et de Thamar, la *Bal-Thamar* des Syro-Phéniciens; *Damaris* grecque,

[1] « Ardentissimo aestatis tempore exoritur caniculæ sidus, sole primam partem Leonis ingrediente. » (Plin. l. II.)

La fable des vents cent-aures et Lapithes, fils d'Eole, conviés aux noces de *Piri-thous* el d'*Hippodamie*, est basée sur cette conjonction astronomique.

compagne de Dionyse (convertie par Saint-Paul avec l'Epoux), il provint deux jumeaux, *Pharès* et *Zaara* [1].

Dans une semblable conjoncture, et aussi par aspect d'opposition du cheval *Areion*, qui se levait le soir, le Soleil étant au Lion, et annonçait le solstice d'été (Plin.), Hèra, Junon *chevaline*, ou Damater, la vierge Cérès *Hippoucephale*, donnait naissance à deux jumeaux dont l'un, suivant Pausanias, est *Pegase*, que les Arabes nomment *Pharas*. L'autre, dont il n'ose divulguer le nom (féminin), est la redoutable déesse *Héra* la noire, ainsi qu'il la désigne ailleurs. Elle est encore connue sous les noms de *Melanippe*, *Héra-Phaera* (fille d'Eole); *Zaéra*, air vital; *Zephirie-Aura* (fille de Borée); *Vitalis-aura*, notre *Sainte-Aure* (d'octobre), compagne de notre saint évêque *Dionyse* d'automne, *Aréopagite* à son printemps.

L'air étant des deux sexes chez les anciens, devait être représenté mâle et femelle, sous une double forme et un double nom. Eole, fils du Jupiter-Hippotas et de Mélanippe, était aussi, comme coursier étésien, le *geminus Etesippe* (fils d'Hercule); le double *Etalippe Eolien; Hippodame* et *Oresthée*, issus d'Eole; Mars-Aertosi et Bellone des Equinoxes. Il est le cheval miparti (Cyllos, mutilé) dont la tête ailée est, à l'Orient, celle de Pégase, Phares, et la croupe, à

[1] C'était sous de semblables aspects que le ciel (des constellations) inspirait l'hiérophante, et lui communiquait ces visions prophétiques que le prêtre croyait pouvoir affirmer sans mensonge, mais que l'homme sensé et plus religieux n'admet que pour ce qu'elles valent.

Telles avaient été la résurrection d'Hippolyte, la naissance de Persée, l'expédition aérienne de Bellérophon, etc. Telles furent les histoires de Cynire et de Myrrha, de Priape et de Lothis, et heureusement de Loth et de ses filles; celle du chien amoureux de Dolora, dont l'ardeur ne se calme qu'à l'arrivée des jumeaux Calaïs et Zètès (les vents). L'aventure d'*Onare* et de Bacchus chez la veuve du divin *Thesée Ethrègene* comme Borée, est de la même source que celle d'Onan et de Judah chez la veuve d'*Hër* (Aer).

Consulter Voyage de Millin, t. Ier, ch. 5, sur les bacchanales chrétiennes du xve siècle, à la fête et aux offices de l'âne de Priape lampsacien, de Bacchus, de Jeoudah, de Jesus, etc.; le cortège des cornards de l'épouse Damar.

l'Occident, celle du Centaure, de Melanippe, le cheval *October;* ou encore *Hera-Pharée*, Zaara, Hecate, Trigla (des Scandin.), auxquelles on consacrait un cheval noir, ou le poisson *Triglé*, le mulet; le double cheval blanc et noir, Leucippe et Mélanippe,, ou Thé *Onoé* (d'âne), Apharéens, des Jumeaux Castor et Pollux, qui présidaient aux barrières (du jour et de la nuit), et étaient invoqués par les navigateurs à la voile; le petit cheval marin *Cyllarius*, monture des Dioscures; le poisson *Callarias*, de la nature des ânes (Cillos), dit Pline; *Cyllos-arion*, un des noms donnés au Centaure, (qu'Homère appelle *Pharès), Areion, onos.* Tel était encore le cheval de Mars-*October*, dont la queue est celle du Sagittaire (belone), ou de Mélanippe, fille de Mars et de Tritia (Tritoni gene); la monture de *Djom*, et celle de *Diomède*, le fondateur d'Argirippe, auquel, suivant Strabon, on sacrifiait un cheval blanc; Diomède était rival du centaure Cylle-boré, le Cyllène, *fils d'Anchiale.*

Après avoir combattu les feux du Solstice à l'hémisphère supérieur, la véritable tête de Méduse [1] dont les serpents du pôle forment la chevelure, comme aussi la crinière de la Vierge Hippoucephale, Cérès de Phigalie, et avoir vaincu le monstre semblable à la Sphynx, au *corps de la Canicule, de la Vierge et du Lion* [2], les héros *aériens*, Hipponous-Bellerophon, de *race Eolienne*, et Persée-Hippotes, sur Pegase *Aerius*, étaient renversés en octobre, chez Proserpine (Hera-la Noire), *Persé-phone*, par le Scorpion de Zan le Justicier, du *Juste-Chiron*, près de la balance; ou, comme le dit la Génèse (chap. 49); *Dan*, le *Justicier*, (à la tribu Zod. du Scorpion), *est le Céraste qui fait tomber le cavalier à la renverse.*

[1] La vierge Uranie, Vénus-Minerve, aux yeux azurés comme l'éther, est la personnification de l'hémisphère céleste (Macr). Pallas aethere plena est armée de ce bouclier hémisphérique dont les dragons du péle (son astre consacré) sont les gardiens de la sagesse. Le serpent Uraée, symbole de vie divine, forme le cimier (phalos de son casque.

[2] Confondu avec son opposite, la Chimère (de l'hiver), si l'on compose le corps de celle-ci des signes de l'hémisphère supérieur, la chèvre printannière, le lion *ignivome*, et l'extrémité du serpent à la balance (automne).

Pégase l'oriental cédait la place au Melan-ippe d'Occident, *Ono*-Centaure, le génie malfaisant (dit Elien). Le noir Aquilon d'hiver remplaçait celui d'été, aux ides de novembre, au temps de Pline.

Rapide comme la Biche, le Trait, le Vol des oiseaux, Anemodromes ; dévastateur comme le Vautour et le Loup, il fut symbolisé par la *Biche* du Menale, (Melan-ippe, fille du Centaure), la *flèche empennée*, *Sagitta-alata* (Aquilonis pennati), le *Vautour*, ou l'Aigle *noir*, *aquilus*, Hippogryphes, Cavales, Oiseaux, y compris Lycus, compagnons de *Djomède*, l'élève de Chiron, (Sciron du N.-O.) à la Lyre Eolienne. Tous, en effet, sont placés dans la division du *Scorpion* et du double *Sagittaire* Hippotes, *Djom*, Beloni, le guerrier, et *Diane*-Bellone, sa sœur [2].

Le Sagittaire *geminus* était la tribu zod. de *Ben-jamin benoni*, le Mars, soutien de la vieillesse de Jacob, *sorti de sa cuisse* gauche, (η μηρα sa lumière) *énervée*; mais l'Harpocrate *qui, le soir*, au couchant, *déchire comme le loup* (Mavortius), près du Scorpion, où à la Louve de Lycie, placés à côté. Ces Benjamin de la faiblesse de Jacob (le Soleil, rêvé par Horus-Joseph, sa force au Taureau d'Ephraïm), sont *les béquilles du Soleil*, dont, en Egypte, on célébra l'anniversaire le 20 Paophi (du Scorpion, et le 17 Athyr (l'obscur) au Sagittaire, fête des lamentations d'Osiris couvert alors d'un crêpe noir. Ils ont été figurés (dans le zodiaque) *gemini*, ou à double face, dont une de Lion. On les y retrouve pareillement dans la case opposée des Gémeaux. (Arueris et Bubaste Leontocephale Djom et Djana, Mars et Bellone.)

L'air et ses phénomènes, considérés comme éléments auxiliaires des causes de génération et de destruction, furent ou associés, ou subordonnés aux principes du bien et du mal, dont les influences se manifestent dans toute la nature. Ils jouent un rôle important dans

[1] C'est sur ces oiseaux, placés entre le scorpion et le sagittaire, des *vents piquants*, gryphons, cent-aures, qu'est fondée la fable des harpyes, vents funestes, *arpiò* des marais pestilentiels, arpyia, tempête; vents corrupteurs, *aellò*.

Une harpye eut de Zéphyre le cheval arion (*Post-hom.*) Une autre fut mère des chevaux d'Achille.

les fictions des Cosmologues; et, bien que souvent méconnu, on en saisira facilement le caractère, même parmi les héros des Poèmes d'Homère [1].

« *Genitalis spiritus mundi.* » Les vents favorables, *qui font croître et mûrir*, (dit Hom. Odys. VII), exercent de salutaires influences sur la végétation; ils contiennent l'humidité nourricière qu'ils versent en pluies chaudes ou en douces rosées; ils entretiennent la vie et la santé des êtres, soit en tempérant les ardeurs de l'été, soit en transmettant les essences de fécondité que leur communique la chaleur du soleil, descendu aux régions inférieures.

L'antiquité dressa des autels à ces agents actifs de génération et de conservation, qu'elle représentait portant dans leur sein des fleurs et des fruits. Déifiés par les Phéniciens et les Perses, les Juifs, disciples et sujets de ces anciens maîtres de la Jeoudée, ne pouvaient se refuser à rendre hommage aux puissances de l'air. On les trouve symbolisés par des messagers célestes, *chérubins des quatre vents du ciel*, et par quelques-uns des héros de leur mythologie biblique. Leur prêtre historien Josèphe dit qu'à l'entrée de l'enceinte du tem-

[1] On doit comprendre que telle est l'origine des fables sur les vents, ces coursiers de Borée et d'Eole, dont les cavales effleuraient les épis sans en courber la pointe, et la mer sans mouiller leurs pieds.

Vers le Zéphyre étaient ces nobles et rapides chevaux de Lisbonne (Ai *Olisippo*), dont Pline, le naturaliste, nous a conservé la tradition.

Les cavales de la Thessalie, ancienne Eolie, engendraient en aspirant le vent, particulièrement en Magnetie, du fils d'Eole *Magnès*, l'*âne robuste* à neuf raies ou de neuf ans, *enneamyclos onos* (Antim. et Callim. ap. Tzet.), l'âne de Saturne au pôle magnétique dont *Phylax de Magnésie*, l'arcture, produisait les tempêtes.

Par rapport aux côtes d'Asie, où furent inventées les vieilles histoires de la Grèce d'Europe, la Thrace hippopole, des vents de l'arcture, argivi, achivi (Sonipedes, *Ther*-axiae, Callisto, du pôle d'Argas), *Macedo-Lycaon*, le hurleur, Béotiens, anciennement appelés Eoliens (Paus.), l'Eolie hippoloche, et l'*Haellenie* (de l'ouragan) d'*Hellên*, père d'Eole, et de Danous, le sagittaire, des vents, passaient pour être la patrie des vents, des héraclides, puissances de l'air.

C'est de la Thessalie éolienne, des centaures Phillyrides, que par-

ple (hiérus-aïéim), on avait élevé deux colonnes à l'imitation de celles que les Tyriens (adorateurs de Borée, suivant Aelien) consacrèrent au *feu* et aux *vents* dans le temple de leur Hercule Chronos, l'Esculape phénicien, Sishèra.

Les noms graïsés *Bos* et *Jao-Kin*, que leur donne Josèphe, sont ceux des attribus de cette divinité, le *taureau* et le *serpent*, générateurs du *feu* et de l'*air*, et qui s'engendrent alternativement; du *feu* et de l'*air*, principes de vie et de perpétuité que les Indiens disent sortis les premiers de l'œuf du monde par la puissance créatrice du serpent et la vertu calorifique du taureau Agabos, *Therma-Deva*.

Les deux termes de l'action génératrice de la nature, colonnes d'Hercule, de Mithra, d'Osiris-Serapis, du Dionyse, tête de bœuf, queue de serpent, comme le Christ *Jao* et l'Esculape de Cynope, ces colonnes, dit encore Josèphe, étaient décorées de *lys* et de *grenades*. Les *lys* sont l'emblème de l'énergie végétative du printemps, auquel présidait le taureau oriental; et les grenades, *du sang de Bacchus-Bougène*, expriment l'abondance des fruits de l'automne.

taient les argonautes ou aéronautes du navire céleste, à Iaölchos (Aiolchos) sur le golfe *Pagase* de *Phërës*, sous la conduite du pheresien Djomede, surnommé *Jason*, par son instituteur Chiron, le centaure d'Eolie (ou vent N.-O. Scyron.) Là aussi s'entrechoquent les *Nephelim Hellë*, Éolide d'Athamas (Atmos), les cent-aures *nubigènes*, qui lancent leurs traits acérés, et les *Lapithes* (Laelapithes, ouragans); *Dolopes* aux dards cachés.

On remarquera que les noms et épithètes que leur donnent les allégoristes sont attributifs des vents, et expriment leurs influences ou bonnes ou malignes. Il en est de même des vents de l'*arcture*, *Amazan* du charriot, *hamazobioi*, amazoniens, meurtriers, du nord de l'Asie; les Amazones, Thrèceio de Marte satae; *penthesileens*, qui apportent le deuil; *oryciens* (orynx, antilope); *hippodamiens*, *hippolitès*; Aurizie (la glacée), *Or-ithya*, qui *se porte à la rencontre* (de Borée).

Tel est encore le combat des Horaces et des Curiaces (*Hörаezéi*, vents favorables, et *Curri-axis*, du pôle boréal; vents *triples* frères combattants, (hos circum gemini dextra laevaque jugantur).

« C'est donc bien à tort, ajoute Josèphe, que les autres peuples nous accusent d'impiété ; car, si l'on considère tous les symboles qui entrent dans la disposition architecturale de notre temple, ceux employés dans la décoration du sanctuaire et les ornements sacerdotaux, chacun pourra se convaincre qu'ils se rapportent à toutes les parties qui constituent l'univers (le grand tout). »

Josèphe pouvait encore avouer que les Juifs n'adressaient leurs hommages qu'à la *puissance active* qui renferme toutes celles de ce monde ; au Jupiter-ciel des Perses, le Jupiter *omnipotens* que nous adorons tous, dit Cicéron.

NOTE IIIe

LES CABIRES,

SAMARÉENS, PHILISTINS, SIMON-LÉVI.

§ Ier

L'histoire de Samareus et des Samaréens, fils de Chanaan (*Chanen piscis*) se réduit, dans la Génèse, à celle des poissons du culte Syrien, et de leurs successeurs Philæstins, remplacés eux-mêmes par les poissons frères, Simon et Levi.

Ces Samaréens, Cétéens-Athyrii, *Dercetia-proles*, étaient enfants d'Athyr, la Vénus Assyrienne, et du génie des eaux Dagon, Asthoth, le poisson austral, dont elle reçoit les formes d'Eurynomè à queue de poisson, à l'hémi-sphère méridional.

L'époux de la déesse marine était, sous d'autres noms, l'*Adonis piscis*, du rivage ; Zeus faber, le dauphin, Simon chananéen, ou le poisson *Chanè* qui (comme le phénix) se régénère de lui-même, selon Pline ; *Chanè*, le poisson à grande bouche, de *Chanoun*, le verseau Japonais, englouti par un poisson, le *Chane* du Ganaa indien, Ganymède, Aquarius, *Pidée* des Cabyres Syriens, suivant Sanchoniaton.

Des médailles de Samarie, Maréion (en Josephe), représentent sa grande déesse, portée sur les eaux, ainsi que la Genèse le dit de l'*esprit* du Créateur, dont elle est la personnification et la puissance génératrice, Omorcha, Oenè, Maria-Pharia, Vénus-Anadyomène.

La Parque-mère, *Maris*, qui mesure et distribue les dons célestes, elle est la Chananéenne de la Samarie; la Samaritaine des eaux vivifiantes, fatidices de l'hydromantie, miroir de vérité; la conseillère des eaux, Eubulée, Cymbulée; Aegrie, la Sibylle Cumée de l'Onde, d'Erythrée, Beth-Sabée, Sabaïtique, la Reine du Midi, *Sabba*. la Sibylle Hebraeite (Pausan.), Ber-Sabé, du puits de Sapience; *fontnine de vie aux Mers Atlantiques* (des Orientaux); *Buthos*, Poti-*phrear*, *Putei-Phar*, nourriture de Jousaph (sagesse divine); le puits de *Madian*, de la vierge du Midi, où Moyse épousa *Saphora*, source de science et de sagesse, chez *Rag-el*, de la puissance céleste, ou *Jetros*, le salutaire; l'eau de la *pierre spirituelle*, qui abreuvait (spirituellement) les Hebreii; la fontaine *Canathée* où Junon (Hera, Jou-no) se revivifiait; le puits de Cérès (Demeter) et de Genovepha, la parque qui alimentait le dieu Jour (Meroué); la fontaine Castalia, qui inspirait la Pythie, et dont la Nymphe, mère de Delphus (inventeur des Oracles, selon Pline), Thyas *changeait l'eau en vin*, aux Thyades de Bacchus; ou celle de l'illuminatrice, ou Levitique, Maria-Pharia, de Cana, Athes-Chana, de l'Esprit Saint (Pers.), *Kania*, de la Vierge (Ind.), *Anax-areth*, de toutes vertus (Gr.) [1].

Compagne de l'Aegipan *Silène* des Sichimites, comme cette nourricière, *Thetys* l'était, chez les Grecs, du chef d'harmonie, Pan-*Triton*. la Vénus-*polias Cabire* de Samarie, est la vierge aux poissons sacrés; l'Ather Gatis de *Gath*, Gathis ou Gadytis, d'*Astoth* et d'Ascalon des Philistins [2]. Elle est aussi la reine *Pedauque* (de nos

[1] Josephe appelle Anax-arète la Vénus-Cnidie (Canidie, canens, vaticane, piscis *Chanè*, *Vatès* dit Pline).

[2] Un législateur sacré, Mopsus, aurait fait jeter dans un lac d'Ascalon Atergatis et son fils Iethys (ou Al thyn), du culte lydien, en Syrie. Vénus Sirene, *Syrègene*, compagne de Pan, devenait *Syrinx* et *Canna*,

temples), de l'*Oie* de la Vigilance, *Chena, Anas, Vulp-anser,* le *Jars* du dévouement paternel, sur laquelle des plani-sphères représentent la Vierge et *Anouche* Vesta, des Egyptiens, première nourrice d'Horus; ou de la Cane en laquelle fut changée la mère des Anaces, Anathoth, Venus-*Anatica* (ⲛ-ⲛⲏⲧⲧⲁ, Anas, la poule d'eau), Venus *Galline*, des Hébreux. La sphère du rabbin Aben-Ezra figure, au solstice d'hiver, le *pied droit de Galline*. C'est l'*aviron* et le gouvernail de la barque solaire, *Pedalion*. de Pedauque *Nephtè-Nebva*, dame de la barque; le *Cheniscus* placé comme *Tutela* à l'avant des vaisseaux.

L'*oie* de Noël (chez les Angl.) était consacrée au solstice d'hiver, comme l'*agneau* à l'équinoxe printanier (Cf. Camée n° 76 du Musée et Zod. rect. d'Esn.).

§ II.

Les Samaréens dépossédés par les Philistins, *Philaesthéens*, des Egyptiens, n'ont pas plus de réalité historique que ces *Cabires* de ceux-ci, et les *Nashi* (Anaces des Hebr.), *Simon* et *Lévi frères*, qui, à leur tour, auraient pris la place occupée par ces derniers *Anakim*, puis soumis à la circoncision les Samaréens, fils d'Homor, ainsi que les *Castors* pontiques (de Pline), les poissons Adonis Oeto-Linos et Athis (piscis), dont les meurtriers *Truces* se réfugièrent chez les *Etrusci*, dauphins tyrrhéniens; et qui auraient, en outre, imité ceux des Grecs, les *Dioscures*, en vengeant le rapt de leur sœur Dina (Thyna, Eurythina).

Ces poissons frères (unis par un lien), recevaient, comme dans la Bible, les dénominations suivantes: *Theraphim, Philacteres, Atherim, Ather-dagim* (T'agoi), *Hethti, Chaeniens, Phaerhssiens, Anakim, Omoréens, Nephtuim, Philaestim, Phaturim, Capthorim, Chasluim, Chaleus*-Delphim, poissons sacrés du fleuve *Chalus* (en

dont ce chef d'harmonie faisait sa flûte. *Atergatis* (Thetys, nourricière d'Apollon, *radiis alimenta ministrat*), était représentée rayonnant sa lumière vers *Adad*, le génie solaire dont les rayons se dirigent vers la terre. (Cf. Macrobe, Sat.)

Xénoph.). *Cabyres*, de la fontaine *Cabure*, *Rasènes* du fleuve *Chaboras* qui y prend sa source. On les nommait encore : *Castores*, *Adelphes*, *Geminus Castor*, *Amicleos*, *Linos*, *An'aphes*, *Agastores*, *Thyni*, *Ascanii*, *Bambycii*, *Euryleons*, *Corasim*; *Tritopatres*, *Dioscures Hippocampi*, *Cabires*, fils de *Phtha* (Èphaestos) et de Vénus-Dionée (suivant Pherecide, Hérodote et Nonnus).

Les *Philistim*, qui auraient dépossédé les Samaréens-Syriens (Athyrii) étaient les *Cabires* du culte égyptien, enfants de *Phtha-Thoré* et de *Vénus-Athor*, *Philée*, dame de l'île de Philè, *Philaesthea*; d'où les Ecritures saintes font venir ces Philistins-Phatorim et Capthorim des îles de Phature et de Caphthor.

Ces Anaces, *Nashi* ou Anakim (en grec-hébreu), appelés aussi frères *Philènes* et *Phalicès* (avec Delu, du verseau) étaient les *Cabires Pataïques* (Vulcaniens), honorés à Memphis et chez les Phaeniciens. Déités *Epimelectes*, *Tutelae* de la navigation, leur culte se propagea sur tous les rivages qui en reçurent les dénominations synonymes des *poissons célestes : Ichthyocrates* Achéens, *Phocéens*, *Phocidiens*, Amphictions (fils de Deucalion), Pelagiens-Henetes (η νηθης), Rhacenes, Tyrrheniens, Antiates, Thyni, Erythyni paphlagoniens (pepelagone), Thyni-Mariandyni, Bithyni, Henetes, Venetes, Agastores du Pont, *Sanni-Heni-oches* (guides), Anactes, Anachides, *Asch-Anaces* (princes des eaux), fils de Japhet (suivant la Bible et Josèphe); *Dandarii* (écrit Strab.) *Dendarides* (Pline et Tacite), *Ascanii* (d'Hom.). Tels étaient les *pisces laudatissimi* de *Thyn-Daris*, ville maritime de Sicile (Pline).

Ces Thyni-*Darii* (immortels) confondus avec les vents *Aelopoles*, le double cavalier *Anemodrome;* avec les *gemeaux*, du Zodiaque, et les autres jumeaux *Latoïdes*, *Hippocampes*, *Théedynates-Samo-Thraces*, et les *Thyn-Thyrites* (de Denderah), devinrent les *Tyndarides*, des Grecs, par l'amalgame, que firent aussi les rabbins juifs, des fables syrienne, égyptienne et libyque :

Sic te Diva potens Cypri;
Sic fratres Helenae, lucida sidera.

§ III.

DIOSCURES.

Les Grecs ont mieux interprété la fable de leur *Latone*, Neith de *Laton*, Latopolis (Esneh d'Egypte), qu'ils n'ont su comprendre celle de la *fille d'Afer* (Libye), Vénus-Tritonide, épouse du *Neptune Libyen*, de la Cyrenaïque, province à laquelle Hérodote dit qu'ils empruntèrent jusqu'à l'Aegide de Minerve : La Minerve-Tritonide, au corset d'écaille de poisson, et que Vulcain rendit mère de l'ancien Phaéton Erichthon (*Hier-ichton*, des poissons sacrés).

Les contes rapportés par cet historien du *divin Battus*, *Aristée*, *de Thera* (Calliste, mère d'Arcas et de Pan, gardiens des pôles) ; Batys, pisc. Anax, de *Theras*, fils d'Authesion, et celui de *Phalanthe* le laconien et de son dauphin, le double *Tarax*, Amyclaei Tyranni, des Tarentins, ne sauraient subordonner à Lacédémone, aussi peu poétique que brillante, la haute civilisation des Atlantes et de la Cyrenaïque. Ils ne témoignent que de la communauté d'origine des *Dioscuries* et *Helacatées* (du poisson *Helacate*) établies en divers lieux. Les traditions populaires, transmises par le même auteur, fixeraient plutôt la priorité d'institution à la Cyrénaïque : Dans le temple d'Hélène à Terapnè (*Therapneos*, dispensatrice des vents), en Laconie, les femmes, dit Hérodote, *devenaient plus belles* (et sans queue de poisson), ainsi que la femme du roi spartiate *Ariston* (fils de Cyrene). Les Dioscures, Castor et Pollux, auraient dit vrai à Phormion, qu'ils étaient des étrangers *venus de Cyrène* (Pausan.). *Lelex* lui-même était fils de Libye et de son *Neptune*. On faisait aussi sortir de Cyrene, les Philaestini Caphtorim de Chasleuim.

Le lac *Tritonis* à Terapnè de la Cyrenaïque était consacré à *Venus-Tritonide* au *Latus-Sparus* et à leurs enfants (Latoïtes-Sparthei, Laccones-Atthyni, Lacce-demonii, Thynthyrites). Ces déités aux formes de poisson, du culte tyrien, se retrouvent en divers cantons de la Grèce qui se disputaient la priorité d'établissement, mais

Sparte demeura en possession du mythe des Cabires de Cyrene (Syrè-gene).

Malgré la différence de noms et de formes donnés aux héros de la légende, on ne saurait méconnaître l'identité primitive dans les traditions laissées sur les rives de l'Eurotas, à Therapnè, supposée patrie de Castor-Therapneos ; à l'étang d'*Egies*, consacré à Neptune et dont on n'osait pêcher les poissons ; à *Phare*, de Laconie et d'Achaïe, dont on vénérait les poissons (Pausan.); au cap Taenare des Thyrides, au temple de Neptune, et au dauphin d'Arion ; à *Laea* (Aphrodite, Lae dea), *Las*, patrie d'Hélène (È-*lana*, de *Las*); *Lapers*, dont s'emparèrent Castor et Pollux Laperses, *Anaces* ou *rois Eury-Pontides;* Anaxandrides-Eurycrates de Sparte.

Lèda est fille de *Glaucus* (la mer, Vénus-Glaucopis), suivant le poète Eumele. *Hélène* est sœur d'Aphrodite (Vénus), dit Coluthus. Selon les chants cypriotes (en Athénée), elle serait fille de *Némésis* (Vénus, Bethsabe, Nimesis, au bain), *changée en poisson*, comme Vénus-Syria et sa fille Derceto, ou, ainsi que le dit Apollodore, transformée *en cane* (Anas), c'est alors la *Galline*, Vénus-Anatoth. Hésiode fait naître Hélène de Tethys et de l'Océan (Schol. de Pind.). Ulysse, coiffé comme les Dioscures, ne mentait pas en se disant *Castor, fils d'Hylax. Hylas* est un des noms du poisson austral qui puise l'eau d'Aquarius, et est le gardien du tropique. Hylas ou *Helacate* (*piscis*), aimé d'Hercule et l'objet des helacatées lacédémoniennes, était de la famille des Protée, Protesylas, Phylaces et autres.

Cette diversité d'interprétations provient de celle des formes attributives de la déesse de la nature. L'idée mère doit en être rapportée à *Venus-Genitrix* (Di Oonnée), qui donna l'être aux deux jumeaux des hémisphères de l'*œuf du monde*, couvé par la colombe éthérée, Semiram, reine du ciel. De cet œuf, produit par le serpent du temps, Chneph *Demiurge*, l'*Ouraée* divine, est sorti, le premier, *Phtha*, le feu artiste, qui uni à *Venus*, la substance éthérée, c'est-à-dire du *feu* et de l'*air* composant le *feu-éther*, principes de vie contenus dans l'œuf (Cosm. Or.), sont provenus les Cabires, pivots du mouvement des cieux ; les deux parties de la divinité, le *ciel* et la *terre* (dit Varron). Ces deux moitiés de la coque de l'*œuf du*

monde, forment, en effet, la coiffure des Dioscures, représentants des hémisphères; Casmilles, ministres (de Jupiter).

Plus entière (et comme s'il en sortait), elle est celle de leur père, l'organisateur du monde. Hérodote (l. II, § 112 et 121), nous apprend qu'à Memphis, les deux statues des Cabires (diurne et nocturne, *été* au nord et *hiver* au sud) décoraient l'entrée du temple de *Phtha*. Près du temple de son époux était le sanctuaire de Vénus-Athyr qu'Hérodote croit la même qu'*Hélène*, dans le quartier Tyrite (ou Tyrien), consacré à Protée (Latus de Pharos, père du Latium, au pôle caché).

Tels auraient été ces *Divi-potentes*, Dioscures, Shamothraces, puissances aussi peu comprises que l'avaient été les Antipodes.

Ces *Axios-ercès*, gardiens des points cardinaux, *occultus conspicuusque polus*, rappelés tour à tour à la lumière, avaient pu être considérés comme les *grands dieux* : Saturne à l'un et l'autre pôle ; Jupiter des deux hémisphères (Paulus et Petrus), Zeus *Hypsithé* et *Catachthone;* le double Apollon *Parrhasius* et *Lycaeus* (*utroque Phoebo*, Ov.); les jumeaux antagonistes Hercule et Eurysthée (de Sthenelus, la puissance); *Arcas parrhasius* (de l'ourse polaire, Callisto) et *Pan-Lycaeus ;* les jumeaux, *premiers rois Euryponthiques de Lacédémone, après Pharos* (Phtha), *Eurysthène*, le fort, et *Proclès*, son *opposé; Romulus* (la force céleste) et *Remus*, son opposé ; les jumeaux solstitiaux, aussi nourris par une louve, *Parrhasius* et *Lycatès* (ce dernier nom est celui de l'étoile du *dauphin* austral, représentant de l'*année* et commencement des fastes).

Comme génies des points cardinaux de la sphère, l'un des jumeaux Dioscures, le céleste *Pollux*, serait le boréal, au pôle de Saturne, *Pollucis proles;* l'autre, le terrestre *Castor*, aux enfers, serait l'austral ou le poisson du Notus (aux ombres de la mort). On leur aurait consacré, suivant l'acception mythique (comme à leurs substitués les *Boanerges*, enfants du tonnerre ou de Vulcain) ou le signe des *gemeaux* ou celui des *poissons frères*, le boréal et l'austral, ou les deux *ânes* (du cancer), représentants du lever de Pégase geminus.

Si l'on entend par *Axis* l'axe de la ligne équinoxale, *Eous et hesperius axes*, ces *Axiosercès*, *Lares praestites*, gardiens des portes,

Pollux et *Castor*, le diurne et le nocturne des régions polaires, président alors aux barrières (du jour et de la nuit). *Soboles martis* (V. Cypr.), ils montent le double cheval aérien (Arion, Αρειον, πωλος, d'Hom.), le cheval blanc et noir de Mars-October (à queue du Scorpion); le double Taraxippe (du cirque solaire d'Olympie), Leucippe et Mélanippe; le cheval marin, miparti *Cyllarius* (*Calarias piscis* que Pline dit être une espèce d'âne), dont la tête est, au levant, celle de Pégase, et la croupe est, au couchant, celle de Mélanippe, fille du *Centaure*, Cyllare, l'ono-centaure, l'âne noir (*cillos*) [1].

[1] Vénus, émanation d'un principe aqueux, la reine des deux hémisphères, et Vulcain, son époux, passaient alors pour l'eau et le feu, principes générateurs. Plus ordinairement on associait l'air et le feu dans la fonction de cause première.

L'action génératrice du feu-lumière et du principe aqueux avait été figurée par l'union d'Alphaée et de la puissance marine, Usoa (des *Syro-Phen.*), *Aret' usae*, *Syrac-usaee*. Cette fiction donna naissance à la fable grecque des amours de l'Alphaé et de la nymphe Aréthuse.

Suivant que le *promoteur* Prothée était métamorphosé en feu ou en fleuve (au verseau); ce fleuve d'Olympie *Nyctime*, de la nuit, devenait *Alphée*, le feu-lumière, pour nettoyer l'étable d'Augias (le capricorne), à la naissance du dieu Jour, Apollon. « Il avait une odeur de fumier! » (dit Plin. natur.)

Cf. les Cabires, fils des deux Maries, *Sal-homaée*, de Bethsaïde, et *Cleophae*, *Alphae*.

NOTE IVe

—

PROPHÉTIES.

Josèphe, l'historien des Juifs, essaie de suppléer au silence de leurs livres sur la grande époque des conquêtes d'Alexandre, et de venger Jérusalem du dédain de l'histoire. Il suppose que le conquérant, qui ne reçut que des hommages en Syrie, alla offrir les siens au sacerdoce de Jérusalem.

On sait tout le temps que ce prince fut obligé de demeurer dans ces cantons ; combien il avait hâte d'atteindre l'Egypte, dont les habitants l'attendaient comme un libérateur, et où, par reconnaissance, l'oracle d'Ammon devait le proclamer *Dieu*. Cependant l'historien juif raconte (mais lui seul) qu'au lieu de continuer sa marche vers ce grand royaume, après la prise de Gaza, le prince victorieux revint sur ses pas pour aller se jeter aux pieds d'un grand prêtre de Jérusalem dont il avait rêvé, et que, par une prolepse (à l'usage des Juifs et des chrétiens), Parmenion fut scandalisé, non du temps perdu, mais *de tant d'humilité dans un Dieu.*

On fit voir au futur conquérant de l'Asie les prophéties du Babylonien Daniel, écrites *en grec* à la fin du règne de ses successeurs. Elles retraçaient, tout ainsi que le journal de ses opérations, les faits de l'empire qu'il fondait, et, de plus, faisaient appel à un sauveur qui en délivrât la Judée. Au lieu de châtier, comme ils l'eussent mérité, ces prêtres manifestement rebelles aux volontés célestes, dans leur attachement aux Perses, Alexandre affranchit (toujours par anticipation) les Juifs de la Médie et de Babylone. Quant à ceux de Jérusalem, ils restèrent longtemps encore aussi inconnus que les prophéties de Daniel.

On oppose au blâme dont les Jerosolymites auraient été l'objet, pour n'avoir jamais tenu aucun compte de ces avertissements divins, l'endurcissement non moins étrange des rois de Syrie, qui s'obstinaient à persécuter les Juifs, quand ces rois, désignés nommément, eux, leurs prédécesseurs et leurs successeurs, auraient dû se faire circoncire.

On objecte encore avec raison que, dans un pays comme la Judée, où tout le monde faisait métier de prédire l'avenir, où, ainsi qu'on peut le voir chapitre 18 du IIIe Livre des Rois, sur 451 prophètes attitrés, un seul s'était trouvé d'accord avec l'événement, on devait nécessairement attendre pour se déterminer l'accomplissement des faits annoncés, puis encore attendre qu'on eût tiré des volumineux *Prophetiana*, celles des annonces dont les amphibologies pourraient être ajustées aux faits accomplis. Il fallait d'autant plus que la réussite justifiât son prophète, que, suivant le chapitre 22 de ce IIIe Livre des Rois, *Jèove se servait de l'esprit de mensonge pour induire en erreur* un prince qui recherchait tous les moyens de lui complaire, et que ce même Jéove recommande expressément aux Juifs, en maintes circonstances, de ne pas écouter ces visionnaires et faiseurs de prédictions, même quand ils les appuieraient par les plus grands miracles.

Il ne serait pas moins injuste de reprocher à ce peuple sa défiance des saintes Ecritures, s'il est vrai que Jéove le Dieu des prophètes y soit représenté à chaque page comme ne sachant jamais lui-même que le lendemain s'il avait bien ou mal fait la veille. On ne pouvait équitablement exiger une plus grande assurance de la part d'un peuple toujours si opposé aux vues de la Providence, et qui, jusqu'à la fin, devait mettre en défaut sa *préscience*.

On fera encore observer que des événements réglés par la Providence, et annoncés par ses prophètes, devaient arriver irrévocablement. Les Juifs n'auraient pu, et sans leur donner un démenti, agir différemment qu'ils ont fait ; malheureusement pour les peuples, Alexandre ne pouvait se reposer après avoir lu les prophéties de Daniel ; tel qui n'aurait pas voulu être tué à la guerre y était contraint par ses chefs ou par la nécessité de repousser l'envahissement de son pays. Jéove, pas plus que Jupiter (maximus, omnipotens)

n'aurait pu changer l'ordre du destin. Le Livre des Rois en fournit une preuve, quand, voulant punir les Juifs du crime du saint roi qu'il leur avait imposé, Jéove ne put que se repentir d'avoir remis le soin de sa vengeance à un ange maladroit qui lui avait sabré soixante-dix mille hommes du peuple de son choix. On sait qu'il n'avait pas été mieux avisé en créant l'homme moins bon qu'il l'avait jugé ; en lui destinant l'immortalité dans un jardin, en noyant ses descendants pour en avoir de meilleurs qui ne le révéraient déja plus du vivant de Noé ; en sacrifiant si inutilement (pour les Juifs) son fils, son égal ; enfin en adoptant exclusivement un peuple qu'il devait rejeter... après vingt-quatre siècles de déceptions.

CHAPITRE IV.

—

LE CHRISTIANISME,

FONDÉ COMME LA 4e SECTE JUDAÏQUE, DITE DES NAZARÉENS, SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE RÉGÉNÉRATION.

§ Ier

FICTION DU PÉCHÉ ORIGINEL ET DE SA RÉPARATION.

Le Moïse des Juifs, copiste ou imitateur des anciens, ne désigne que vaguement la contrée où le Créateur aurait placé le berceau des humains; et que chaque chef d'institutions pouvait rapporter à son propre pays. Les peuples de l'Asie, habitués aux formes du langage allégorique de leurs Gymnosophistes, se méprenaient peu sur le sens de ces ingénieuses fictions du bonheur primitif et de la dégradation de l'homme, bien qu'ils ne connussent ni la forme, ni les bornes de la terre. Ceux d'Occident, aujourd'hui mieux instruits, mais encore soumis à la lettre

parce qu'ils sont étrangers à ces figures du style mythique, doivent croire à la réalité de ce jardin, ou Paradis terrestre, théâtre du péché qui en interdit la jouissance, pour que Jesous, ou le Sauveur, ne soit pas le rédempteur supposé d'une faute imaginaire.

On sait que la terre est habitée partout où elle peut produire le nécessaire à la vie, même aux antipodes que saint Augustin ne pouvait admettre *sans accuser de mensonge* son Dieu (ou ses auteurs). On connaît les seuls obstacles qui rendent inaccessibles les faibles points inexplorés; cependant, de très savants hommes y cherchent ce lieu de délices gardé par un ange, ni plus ni moins que l'*Ile escarpée et sans bords....*, du poète.

Ces intrépides voyageurs savent que la terre entière ne pourrait nourrir sans travail ses habitants actuels, que trois ou quatre de leurs générations progressives ne sauraient trouver place sur ses parties habitables; mais, chrétiens aujourd'hui comme ils eussent été païens en d'autres temps, ils croient à ce lieu introuvable, *Jardin terrestre, vers l'orient*, assez grand pour contenir, éternellement, les générations d'immortels, hommes et animaux auxquels il est recommandé de croître et multiplier, jeunes et vieux, jusqu'à.... toujours.

Aussitôt que Dieu sortit du vide, en créant les *Cieux* et *toutes choses, de rien*, il aurait planté ce Jardin sur la Terre, principalement pour l'homme fait à son image et à sa ressemblance, et destiné par sa providence à y vivre éternellement. Mais, dès le début, l'homme met en défaut la préscience divine : L'être le plus parfait le cède en sagacité à un reptile, ou (si l'on veut) à un génie malfaisant qu'il ne

connait pas, et qui emprunte pour le corrompre, les traits et le langage assez peu séducteurs du serpent.

Afin de devenir *pareil aux Dieux* (génies ou démons intermédiaires), le *semblable* à *Dieu* commet une faute dont s'abstiendrait l'homme le plus stupide, ou le plus corrompu, si son créateur même lui en eût interdit l'action.

Adam, ce premier homme, pèche, ce sont ses descendants qui doivent en porter la peine ! ou plutôt, ces fils du pécheur trouveraient dans leur dégradation, et par cette faute même de leur auteur, un accès inespéré à des félicités pures dans le séjour de la Divinité, dont un rédempteur leur aurait ouvert les portes. « Car, bien qu'ils ne dussent « point mourir, ils ne pouvaient se passer d'aliments, « parce que leurs corps n'étaient pas *spirituels comme ils « le seront, quoique les mêmes,* à la résurrection, » dit saint Augustin (C. D. XIII 20).

S'il était vrai que l'homme *déchu de sa pureté,* pût être appelé à jouir des béatitudes célestes, *tout ainsi que les anges* (suiv. S. Math.), ne faudrait-il pas donner raison au Démon ? applaudir à la désobéissance de nos premiers parents, dont les besoins matériels et la convoitise prouveraient que les jouissances de l'Eden et la vue de Dieu corporel ne les satisfaisaient pas ? Mais, si la Justice divine ne devait pas récompenser une infraction à ses commandements, elle ne voulait certainement pas non plus condamner les malheureux descendants du prévaricateur, *au feu préparé pour le Diable et pour ses anges,* en S. Mathieu.

Ce n'était pas assez de donner un démenti à la préscience Divine, en soustrayant ainsi l'homme à sa destinée ; on

devait encore rabaisser la toute-puissance et blasphémer sa justice pour que le nazaréisme ne fût pas basé sur l'ineptie de ses auteurs, ou l'exploitation d'un sens forcé donné aux récits de la Bible.

Il est prouvé que, non-seulement la Génèse des Juifs est, comme toutes les cosmogonies, une imitation de celles tout allégoriques des nations savantes de l'Orient, mais encore qu'elle est modifiée d'après le système du dernier Zoroastre des Perses, et suivant les principes des Stoïciens et des Epicuriens, qui subordonnent les causes de bien et de mal à une éternelle Providence. Le silence des Rabbins ses rédacteurs, sur la continuité d'existence dans une autre vie, sur un *Enfer préparé pour le Diable et ses anges*, sur la *cause* même du mal dans le monde terrestre, porte à croire qu'ils n'osèrent avouer un mauvais principe coéternel du bon (*Zeeus*, toute bonté), et son égal en pouvoir, suivant l'ancienne Théologie; ni donner pour auteur à ce génie du mal, le créateur de toutes choses [1].

Si l'on n'admettait pas la coéternité des *causes* de biens et de maux, il faudrait nécessairement reconnaître que la *souveraine Puissance* a voulu qu'il existât un *génie malfaisant*; ou, ainsi que le dit l'Ecclésiast. (XXXIII, v. 15), qu'il

[1] C'est à l'amalgame de diverses théories qu'on doit imputer l'incohérence des premiers chapitres de la Genèse, les expressions Dieux (El eïm) et *El-ei* ou Jeovëh, qui, avec toute la hiérarchie céleste, figurent dans les autres. On doit regretter qu'elle ne s'explique en aucune façon sur la nature et l'essence de ces nombreuses puissances, ni sur leur résidence avant la création du ciel, trône de Dieu, et celle des cieux, de la terre et de toutes choses de rien, pendant l'éternité qui les précéda.

fallait que, *dans tous les ouvrages du Créateur, il y eût toujours une chose contraire à une autre;* ou bien supposer que, contre le vœu de son éternelle providence, elle ne prévoyait pas que des êtres qu'elle *trouvait bons* en les formant, deviendraient non-seulement *mauvais*, mais encore qu'en dépit de son omnipotence et de sa volonté, ils pourraient corrompre toutes ses œuvres et braver son *pouvoir auquel rien ne saurait résister,* dit cependant la Genèse.

Serait-il bien croyable que le Créateur de toutes choses les eût tirées du néant par sa volonté seule, et qu'il n'aurait pas eu le pouvoir de modifier ses œuvres? Ne serait-ce pas dénier sa *bonté* et sa *justice*, de croire qu'il punira les hommes, ses faibles créatures, parce qu'ils n'auront pas été plus forts que lui-même; quand il ne les aurait pas mis au monde sans leur aveu, et tels que, dans *sa prévision,* par leur faute ou autrement, ils ne devaient échapper ni aux effets du mal ni au châtiment qui les attend?

N'est-ce pas le comble de la folie, ou de l'impiété d'accuser le souverain arbitre des destinées, *sans l'ordre* ou la *permission de qui rien n'arrive dans le monde,* d'exposer de faibles êtres à des peines éternelles, en suite de quelques années de misères, qu'il lui aura plu de leur faire passer sur la terre; de livrer les malheureuses victimes de leur fragilité et de son imprévoyance, à un antagoniste que lui-même n'aurait su dompter, et de charger ce rebelle aux volontés célestes, l'ennemi de Dieu et le suborneur de ses enfants, du soin de les tourmenter? Nous faudrait-il encore croire que, par complaisance pour son adversaire, cet ange révolté voudra bien lui sacrifier tous les instants de l'éter-

tité, à punir les moins indociles à ses propres vues de domination [1].

Tout absurde que soit l'ancienne révélation, on n'a pas du moins à lui reprocher un tel excès de démence. Il est positivement vrai que le Moyse des Juifs ne leur a en aucune manière enseigné le dogme des peines dans une autre vie, et que les plus habiles interprètes de sa tradition, nient la résurrection. *Mors est pœna peccati*, dit la Genèse. Dans le livre de Job, attribué à Moyse, on fait dire au plus intègre des serviteurs de Dieu : *Antequam vadam* ET NON REVERTAR *ad terram tenebrosam.* (Cf. l'Ecclés. ch. IX, 5.) Les Juifs, disciples de J.-C. qui s'entredemandent ce qu'il veut dire par *résurrection*, n'avaient sans doute pas encore entendu parler de celle de la chair.

[1] Les défenseurs intéressés du sens matériel de la Genèse, sentant combien paraîtrait absurde ce dogme fondamental de leur Église, ont essayé de le justifier par une comparaison qui n'est pas moins pitoyable. Ils y joignent une autre monstruosité en présentant l'acte de la tentation comme une *épreuve à laquelle Dieu avait voulu soumettre nos premiers parents.*

Si l'homme, qui connaît moins que Dieu le naturel du papillon dont on a justement fait l'emblème de l'âme, et qui en reçut le nom (Psyché), chez les Grecs; si l'homme, qui sait moins encore que Dieu son destin, exposait volontairement ce *phalène* à se brûler à la lumière trompeuse d'un flambeau, il ne ferait pas seulement une expérience inutile, il commettrait sciemment une méchante action. Il n'existe pas dans la nature (si l'on excepte le fanatisme chrétien) un monstre qui voulût de plus punir par un plus grand supplice l'égarement de sa victime, pour n'être pas restée chenille sans le vouloir ni le pouvoir, et s'être perdue, sinon par amour pour *la lumière* image de Dieu, par fierté d'une condition supérieure qu'elle ne s'est pas donnée.

Il y a ici plus qu'un homme! c'est Dieu dont vous outragez la justice, hommes insensés, qui, au risque de décourager les efforts du libre arbitre, avez représenté votre grand apôtre comme l'être le moins digne

Le Dieu de Moyse, qui est aussi celui de l'Eglise chrétienne, mais partagé en trois d'après Platon, ce Dieu ne menace que de châtiments en cette vie, et les hommes et les animaux entre lesquels, du reste, il ne fait pas de différence, tant sous le rapport de l'âme que sous celui de la matière qui constituent les uns et les autres [1].

Dieu, seul auteur de l'existence de l'homme, maître absolu de ses destinées, à qui seul appartient le droit et le pouvoir d'infliger ou d'épargner les châtiments, Dieu voulait sauver les hommes des peines dans une autre vie ; et il ne révèle seulement pas à Moïse, à qui il raconte tant de choses inutiles, un dogme dont dépend leur bonheur ou leur malheur dans l'éternité. Il ne lui parle pas plus de

des grâces célestes ; et osez en outre comparer les desseins de Dieu sur des créatures de sa volonté, douées de la sensibilité qu'il leur communique, aux caprices d'un potier qui peut indifféremment donner telle destination qu'il lui plaît, à ses œuvres inertes comme la matière qui les compose. C'est la bonté du Père du genre humain que vous abaissez au-dessous de celle de l'homme, et si loin du dévouement du piétiste ; car celui-ci brave encore les châtiments de ce monde en donnant la mort à ses enfants pour les préserver des supplices dont vous les menacez dans l'éternité, et dont la crainte seule empoisonne tous les instants d'une vie déjà si misérable.

[1] L'alliance de Jeoveh s'étend à toute âme vivante, *à toutes choses ayant un esprit de vie, aux animaux comme à l'homme.* (Gen., I, VI. et IX.)

Il n'épargne Ninive que parce qu'il y avait un grand nombre d'animaux, et autant d'hommes qui ne savaient pas mieux distinguer leur main droite de leur main gauche.

L'historien Josephe cite (comme exception) la secte des Esséniens qui, *d'après les poètes grecs,* croyait à l'existence d'âmes particulières jointes aux corps, à leur immortalité, et à des récompenses ou des peines dans une autre vie.

cette autre existence que des peines réservées aux coupables, par la faute d'Adam, *dans un feu préparé* pour un Diable et ses anges, causes de cette faute qu'il pouvait prévoir, empêcher et pardonner [1].

Pendant quatre mille ans, l'homme vivait en paix, dégagé d'une telle crainte; c'est seulement *après la rédemption du péché*, qu'on le livre en proie à la plus affreuse des obsessions; et c'est celui-là même qui l'aurait sauvé des châtiments qu'il ignorait, qui ajouterait à ses misères la plus horrible des calamités. Mais, hâtons-nous de le dire, par respect du moins pour la Justice divine si audacieusement outragée, il n'y a pas plus de réalité dans la menace du châtiment qu'il n'y en a dans l'offense elle-même, qu'il y ait eu ou non un réparateur de cette faute chimérique.

Vingt siècles après, Moyse (suivant les supputations de l'Eglise), et sous l'impression de terreur *de la fin du monde* annoncée *évangéliquement* comme *imminente*, depuis bientôt vingt autres siècles [2], une des sectes Judaïques dites chrétiennes, avise de prendre au pied de la lettre la fiction toute psychologique de la chute de l'homme, et pré-

[1] D'après les derniers écrits des Juifs, la fin de l'homme est le *ver* ou le *feu*, c'est-à-dire les vers qui dévorent les corps, ou le feu du bûcher qui les consume : c'est le *sarcophage* des Grecs.

[2] Une épître apostolique explique que la fin du monde, attendue alors, n'avait été retardée que pour donner le temps de la repentance... Belle grâce pour les générations suivantes ! si le psalmiste ne les rassurait en leur apprenant (Ps. 148) que Dieu a créé le monde pour durer à perpétuité.

On doit d'autant moins s'étonner que les Juifs s'en soient tenus à la première alliance de leur Dieu.

sente son Christ comme le réparateur de cette faute [1]. Bientôt d'autres ajoutent que ce Christ est *Dieu lui-même*, l'offensé, *venu sur la terre pour la racheter, par sa mort !* et le monde est obligé de *croire, sous peine de damnation*, que *Dieu l'a sauvé*, en s'offrant comme *victime expiatoire !!* qu'à cet effet, la seconde personne indivisible de l'*Unité toute-puissante*, a dû se faire engendrer *corporellement* par le *pur esprit*, sa *troisième personne qui procède des deux autres*, afin de se faire tuer par les hommes, en expiation de leur désobéissance dans la personne de leur auteur !!!

[1] Dans l'Évangile des premiers Nazaréens, cette interprétation avait un sens spécieux. En considérant la dégradation de l'espèce humaine comme l'effet de sa cupidité, ces communistes nazaréens pouvaient présenter leur Christ (Judas Sadoc) comme le réparateur de cet avilissement de l'homme. Ce fut en effet l'idée première et réelle, le retour de l'*âge d'or*.

Mais quand leurs successeurs, du néo-christianisme, réformèrent leurs doctrines, et eurent représenté le Christ sous les traits des anciens Jesous ou sauveurs, cette allégorie offrit encore un sens non moins favorable à leur esprit de domination : cette fausse perfectibilité de l'homme qui l'aurait porté à s'élever au-dessus de sa condition. C'est en effet l'histoire de la tour de Babel, d'après les Chaldéens ; et celle des Titans, ou enfants de la terre, voulant escalader le ciel, selon les Grecs.

§ II.

—

RÉSURRECTION DE LA CHAIR,

SELON L'ÉGLISE.

« Ils (les disciples du Sauveur) s'entredemandaient ce que voulait dire : *ressusciter d'entre les morts.* » (S. Marc, IX, 10).

En style d'évangile *nazaréen*, c'était passer d'un état de corruption et de servitude à une ère de vie et de liberté. Suivant les *nazaréthéens*, ce fut ressusciter après la mort naturelle.

Pour prouver la résurrection des corps et la possibilité de leur passage de cette vie dans une autre, nos évangélistes n'imaginent pas d'argument plus convaincant que celui qu'ils prêtent à Jésus, dans l'existence au ciel d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Cette objection, restée sans réplique de la part des Juifs, eût été, en effet, de nature à fermer la bouche de leurs rabbins tout en n'excitant que leur pitié pour son divin auteur.

Les *Saducéens* ou *judicieux* interprètes du sens figuré des Ecritures, qui niaient positivement la résurrection (Cf. Jos. B. J., l. II, ch. 12), n'auraient pu eux-mêmes, sans rejeter toute la révélation mosaïque, avouer ce qu'on devait raisonnablement entendre par ces personnages mystiques *Abrahm*, le très-haut ou Uranus ; *Isaack*, la puissance d'harmonie, et *Is'rael-Jaccob*, le chef du firmament, mesureur de la lumière ou le soleil, suivant son fils Joseph (Brahma, Wischnou-Is'akè et Is'sora).

« *Personne n'est monté au ciel que celui qui en est des-* « *cendu* (Ev. Joan., ch. 3). »

Moins discret que le sacerdoce judaïque et sans plus de respect pour l'autorité du maître, l'apôtre des Gentils ne craint pas d'infirmer le témoignage de Moyse et celui du fils de Dieu, ce Dieu lui-même; saint Paul ne considère Abrahm et *ses femmes* que comme des noms allégoriques (Ep. Gal., IV-24). Cet illuminé ne reconnaît d'autre ressuscité que Jésus-Christ, *le premier qui ressusciterait d'entre les morts* (Act. Ap., 26) [1], et cet exemple de *Dieu, pur esprit* retourné aux cieux *avec un corps* (ainsi qu'Hélie ou Hélios), lui suffit pour démontrer que l'homme terrestre peut y *monter* aussi, *mais avec un corps spirituel*... le seul admissible aux célestes demeures.

Selon les lumières de saint Luc (d'après l'Evangile des Nazaréens), Jésus serait venu sur la terre *apporter la guerre dans les familles, rompre les liens de parenté*... Il ajoute même (Ch. XIV, 26) : Celui *qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ne peut être mon disciple*. Suivant la *loi d'égalité parfaite*, Jésus Nazarethéen ne devait pas admettre davantage l'égoïste, mais pourtant consolante illusion qui fait espérer de retrouver dans une autre vie les objets des plus chères affections dans celle-ci :

A la résurrection, il n'y aura ni épouse ni mari... partant point d'enfants, de parents, d'amis reconnaissables;

[1] Saint Paul ne voyait-il donc encore qu'une résurrection allégorique dans les morts que le Christ rappelait à la vie? Il eût été assez intéressant de recueillir les souvenirs de Lazare et de ceux que Jésus avait ramenés des enfers, et de constater leur second décès.

les ressuscités devant être semblables aux anges de Dieu, selon saint Matthieu (XXII, 30); à *la lumière céleste*, suivant l'interprétation de saint Augustin (Civ. D.). Ainsi, nous ne pourrions espérer de nous revoir qu'avec les yeux de la foi [1].

Saint Paul ajoute (I Corinth., XV) : *L'homme est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel... La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu...* Il faut s'y résigner : *nous serons tous changés au son de la trompette* [2].

N'est-on pas *en droit de s'étonner* (avec les disciples de Jésus) du dogme de la résurrection de la chair, suivant l'enseignement de l'Eglise, et de se demander ce que pourrait être la *résurrection de la chair... d'un autre corps... tout spirituel*, sinon un simulacre pour un jugement par contumace... des récompenses et des peines en effigie ?

Cependant saint Augustin, s'appuyant de cette parole du Christ, en saint Luc (XXI, 18), qu'il *ne périrait pas un cheveu*, pense que tout ce qui a appartenu au corps devra se

[1] A ce passage du fleuve Lethée (ou *Lethi*, de la mort), il ne peut y avoir, sans la mémoire du passé, ni continuité ni unité d'existence. Ce serait exister comme pour la première fois, ou par un remplaçant étranger. Invoquez donc les saints !

[2] Ces trompettes célestes, qui troublaient aussi le cerveau de saint Jérôme, étaient celles dont on se servait le deuxième jour de la mort d'Athys pour le ressuciter le troisième jour.

C'était la *corne de bélier* dont on faisait la trompette annonçant la résurrection du chef de la sphère céleste, l'agneau du *jubilé*, et celle du *capricorne* qui ramène la lumière de Noël.

Elles ne sont plus en usage que dans les joies du carnaval (Carn-Baal)

retrouver *en lui* à la résurrection. A la vérité, la barbe et les cheveux coupés, tombés et remplacés, ne seront pas à la même place, ce qui, dit-il, serait difforme, mais répartis dans la masse du nouveau corps. Il ne songe seulement pas combien serait plus monstrueux le corps d'un centenaire se reconstituant de toutes les parties qui l'ont formé. incessamment absorbées et remplacées ; combien serait plus changé celui d'un enfant mort en naissant, s'il devait, ainsi qu'il le suppose, acquérir à sa résurrection tout le développement de l'âge mûr (Civ. D., l. XXII, 19). Comment, en outre, concilier l'opinion du saint docteur avec celle qu'il rapporte (Ib., ch. 28), que les parcelles qui ont appartenu successivement à divers corps ne peuvent reconstituer chacun d'eux : ces corps, résous en *eau*, en *air*, en *terre* (en feu, gaz, etc.), passant à la substance des bêtes (des plantes) et des hommes qui s'en sont nourris?

Quoi qu'il en soit, ce père de notre Eglise veut que les bienheureux reprennent, dans la résurrection, les mêmes corps qu'ils ont eus en cette vie (L. XIII, 19). Saint Paul lui-même ne modifie-t-il pas son sentiment sur la résurrection en *corps tout spirituels*, des corps semés en terre? N'écrit-il pas aux Thessaloniciens (I Ep., IV. 17), que des corps vivants au dernier jour seront emportés *dans les nuées*, au-devant du Seigneur, pour demeurer ainsi et éternellement avec lui?

Selon la révélation mosaïque reçue par l'Eglise, l'œuvre de la création *a cessé* au jour du repos (septième jour). Il ne peut y avoir *rien de plus*, rien de moins, ni annihilation, ni changement de nature. Toutes les parties qui composent l'élément terrestre demeurant toujours les mêmes

et en mêmes quantités, sous quelques formes qu'elles se partagent, se subdivisent, s'amalgament et se modifient. Elles se tiennent et se perpétuent dans un état de fermentation universelle, où naissent, croissent et multiplient de leurs germes et substances diverses, s'agitent, s'altèrent et meurent pour se produire l'un par l'autre et pour d'autres, les myriades d'êtres, grands et petits, dont la durée n'est qu'en rapport avec le degré de force et de perfection qu'ils reçoivent et acquièrent de leurs principes constitutifs, du régime et du climat auxquels ils sont soumis.

Comme les autres animaux et tous les corps organisés, l'homme est engendré et formé des particules propres à son essence, reçues de la décomposition des êtres dont l'existence change ou a cessé pour l'entretien de la sienne. Chaque jour lui-même il fournit, dans l'absorption de sa substance incessamment renouvelée par l'alimentation, les parcelles servant à composer d'autres êtres.

L'homme, que les maladies peuvent réduire plusieurs fois d'un état d'obésité à celui du squelette, dont toutes les parties changent, ainsi que le sang se renouvelle dans ses veines; qui n'est jamais le soir tel qu'il était le matin, l'homme, presque entièrement régénéré à diverses périodes de la vie, pourrait-il rêver la *résurrection de la chair* sous toutes les modifications reçues, ou seulement sous l'une de celles qu'il a possédées moins d'une seconde, et aux diverses phases de l'existence, dans l'enfance, l'âge viril et la décrépitude, dans la plénitude ou le marasme, avec corps du pécheur ou du juste? Pourrait-il encore imaginer cette résurrection simultanée, et pour lui-même, et pour ceux formés de sa chair, et pour ceux dont elle s'est for-

mée? Pourrait-il bien croire à une autre immortalité que celle des transformations sans fin, dont les parties successives qui l'ont constitué subissent les métamorphoses dans l'élément matériel de la nature [1]?

« L'homme est poussière, il faut qu'il redevienne la poussière dont il est formé. » (Gén., 3-19.)

Rien n'est venu de rien en ce monde, ni ne doit retourner à rien. Tout meurt et renait, sans qu'à la fin comme au commencement, il y ait rien de changé que la forme; rien de plus, rien de moins. C'est ainsi *qu'il ne périra pas un seul cheveu.*

De même qu'il existe un élément matériel, le seul et le même, servant à la composition successive de tous les êtres passés, présents et à venir, il ne doit y avoir qu'un élément spirituel, qui communique à tous la vie et l'intellect en proportion de leurs besoins physiques et du degré de perfection des organes propres à en recevoir les impressions.

Cœli spirabile Lumen (Virg.). Ce que la philosophie des anciens entendait par l'âme, n'était pas, comme de nos jours, un être abstrait qui n'en est qu'une conception, mais bien un être réel comprenant la *vie* et la *pensée*, ou plutôt par lequel on vivait et pensait. Tel était (dit Dupuis) ce feu artiste des stoïciens, matière infiniment subtile, le germe

[1] Le volume de la terre serait loin de suffire au rétablissement simultané des productions déjà sorties de son sein. Il ne pourrait pas plus recevoir dans ses entrailles (ghè-en) les générations qui se succèdent. Tel ne peut être le but de la création, la gloire de Dieu! car, *Dieu a établi toutes choses à* PERPÉTUITÉ *avec un ordre qui* NE FINIRA PAS!! (Ps. 148.)

de la pensée et du jugement descendu des régions éthérées pour s'unir à la matière terrestre.

Cette substance lumineuse a été personnifiée dans les mythes anciens, par Vénus-Uranie (voir ci-dessus cet art.); par *Hèra*, Junon, la compagne inséparable du grand-Etre : par Dionyse, son fils et son égal, uni au corps du monde, etc. [1] ; et, dans les allégories de la Bible, par les *fils des dieux* (l'esprit des astres) épousant les *filles des hommes* (la matière des éléments); ou encore l'alliance du ciel et de la terre, qui donne aux enfants de celle-ci cette ressemblance que la Génèse suppose à l'homme animé par le *souffle* de Dieu, âme et intelligence du monde, la véritable alliance de Jeoveh avec les animaux sans distinction.

Suivant encore l'ancienne philosophie, une grande *âme*, diffuse dans toutes ses parties, vivifiait les membres de l'immense corps de l'univers, et une *intelligence*, également grande, en dirigeait tous les mouvements et y entretenait l'harmonie qui en résulte perpétuellement. C'est le principe de toutes les âmes et de toutes les intelligences particulières qui lui sont subordonnées, comme toute émanation l'est à la source dont elle découle. Les Manichéens appelaient nos âmes les *parties de la lumière*.

[1] Puissances célestes considérées comme l'éther, le spiritus, ou comme la lune et le soleil pris pour les dépositaires des essences divines qu'ils communiquent à la terre.

On en faisait aussi le *verbe* de l'intelligence suprême; le Christ image de Dieu (Sap.); *speculum sine macula*; la raison parlant à nos sens; le pain spirituel, manne céleste, nourriture divine du corps; ce que les Juifs appellent la *fille de la voix*, et nos apôtres désignent par *langues de feu* (éther).

Ainsi que la lumière du soleil [1], de tout temps répandue partout sans jamais cesser d'être, et la même, l'âme intellecctuelle disséminée, divisée à l'infini, est une et toujours semblable, quoique en apparence différente dans chacun, par la diversité seule des êtres qu'elle anime et de leurs besoins naturels et factices.

L'*entendement*, ou faculté de comparer et de juger, est entièrement dépendant des organes dont une lésion en affaiblit ou détruit la perception, tout ainsi que celle de la vue prive plus ou moins de la lumière [2]. Borné chez les animaux, comme leurs besoins, à peu d'objets, il est plus perfectible dans l'homme, où le choix des convenances peut être guidé par l'épreuve individuelle, et celle de tous transmises par la parole et d'une génération à une autre [3].

[1] Physique et intellectuelle, suivant un bon nombre de philosophes anciens. Cicéron appelle le soleil *mens mundi*. Firmicus ajoute : *per quem cunctis animantibus immortalis divina dispositione dividitur. Mentis fons* (Mart. Cap)

[2] Les découvertes physiologiques témoignent que les facultés intellectuelles sont en rapport avec le développement des organes. Tel qui est doué de la plus grande capacité dans un art, manque de la conception la plus vulgaire dans tout autre. Le génie ne se développe et ne s'éteint qu'en proportion de la force et de la faiblesse des organes. Qu'est-ce qu'une âme personnelle dépendante du cerveau, venue et retirée graduellement? *pure* dans un enfant *sans intelligence*, et *encrassée* (disait-on) dans le corps décrépit du vieillard? Que peut-elle être par rapport à ce corps dissous? Pas même le sentiment de ce qu'il a été.

[3] C'est la *raison*, fille de l'expérience, qui éleva l'homme au-dessus de sa condition première. Il y a plus de distance d'un homme à tel autre qu'il n'y en a entre le plus grand nombre et la brute. L'homme de génie lui-même devient supérieur, plus encore par les connaissances déjà acquises, que par les découvertes de sa propre imagination.

Dans chaque espèce d'animaux, l'instinct ou son intellect est constamment le même et conforme à sa constitution et au vœu de la nature, ou ne varie que du plus au moins. Dans l'espèce humaine, qui résume, en quelque sorte, toutes les autres, sous les rapports tant des caractères que des apparences physiques (quoique moins tranchées), il varie à l'infini et graduellement de l'agneau au tigre, de l'oison à l'aigle [1]. C'est cette diversité même d'instincts et de goûts qui rend la sociabilité (naturellement assez paisible entre les animaux d'une même espèce), si difficile chez les hommes, ainsi que la Bible en offre un exemple dans l'Apologue des deux premiers-nés de la créature même de Dieu.

C'est aussi cette diversité de naturel et de sentiment qui a nécessité, pour chaque peuplade, des règles conventionnelles basées sur l'expérience et appropriées au temps, au climat, à l'organisation physique, au caractère national et au génie du plus grand nombre. C'est elle encore qui a fait imaginer les lois religieuses ou surnaturelles destinées à commander aux convictions de chacun et à les dompter [2].

[1] Les comparaisons usitées, et le choix des animaux symboliques, étaient basés généralement sur ces distinctions.

Ces animaux, qui furent honorés comme de véritables divinités, étaient certes moins brutes que leurs stupides adorateurs.

[2] Sous notre climat intermédiaire de températures opposées dont il est comme le champ de bataille, il y a moins de fixité durable que partout ailleurs.

Si nous eussions reçu des âmes différentes de celles de nos pères, le caractère national ne serait pas aujourd'hui tel qu'il était il y a dix-neuf siècles.

Malgré le mélange des races du Nord qui dominèrent sur le pays et

Si l'*âme*, souffle inspirateur, *lucidus aer*, ou parcelle de l'essence divine, ainsi qu'on la définit, substance aérienne très subtile, suivant les stoïques Esséniens (Jos. B. J. L. 2, ch. XII), si cette âme tant de fois détachée du corps, comme à la mort, et qu'une simple compression des tempes annihile, constituait dans l'homme un principe supérieur à l'instinct des animaux et indépendant de l'organisation et des préjugés reçus, les passions ne pourraient en altérer la nature : Le sauvage ne différerait pas de l'homme policé : Ce qui est admis par l'un ne serait pas rejeté par l'autre : Chacun aurait, et au même degré, le sentiment du bien et du mal dans tous les temps, et en tous lieux, en santé comme en maladie et aux différents âges de la vie.

Il n'y a pas différentes âmes ; mais bien différentes sortes de pensées, en raison de la nature de chaque être et de l'aptitude de ses organes. Des jumeaux dans des conditions semblables, soumis aux mêmes impressions et placés à un seul point de vue, ne peuvent différer que par l'impulsion de goûts particuliers subordonnés aux facultés physiques, dans le choix des déterminations. De même, d'autres ne réunissent des inclinations semblables que parce qu'ils sont identiquement conformés, et, le plus souvent, sur le patron du père et de la mère, quelquefois à la res-

lui imposèrent leurs lois et leurs mœurs, César ne trouverait pas la moindre différence entre les Francs d'aujourd'hui et les Gaulois de son temps. Il y reconnaîtrait cette avidité de nouveautés, cette *furie* de résolutions les plus extrêmes, toute cette inconstance dont il témoigne son étonnement. (Com. l. III, § 10 et 19 ; l. IV, § 5, 6 et 13. — Cf. Am. Marc., l. XV.) Ce que nous avons vu en moins d'un an démontre assez l'anarchie des esprits, et la nécessité d'un maître temporaire qui calme cette surexcitation.

semblance d'un aïeul. Dans l'un et l'autre cas, les premiers n'ont pas plus reçu une âme distincte et leur appartenant en propre, que ces derniers n'en ont possédé chacun une semblable ; ou n'ont partagé entre eux tout ou partie de celle de celui de leurs auteurs avec qui ils ont eu le plus de ressemblance [1].

Que l'âme, ce cinquième élément (des Indiens et des Egyptiens), feu divin ou fluide éthéré, principe de nos âmes (et de celles des animaux), soit pur esprit ou essence matérielle ; qu'elle émane de la Divinité, ou appartienne au corps de la nature ; qu'elle anime et illumine, divisément ou partagée, tous les êtres qui se succèdent dans ce monde ; qu'elle se généralise ou non, pour retourner à sa source céleste, ou *Dieu qui l'a donnée* (Ecclés. XII, 7), cette immortelle parcelle de son essence, *souffle de l'âme divine* (dans l'opinion même des chrétiens), ne pourrait, en aucune manière, suivre le sort des parties dissolubles des corps périssables dans les changements et déplacements qu'elles subissent, *en redevenant poussière* (Ibid). Cette

[1] Tel père, tel fils, dit-on ; comme on sait que tout animal tient de sa race, et que dans l'espèce canine, la plus variée après celle de l'homme, les petits d'une même mère ont les instincts divers de leurs pères. L'histoire et les portraits de famille offrent de nombreux exemples de ressemblances physique et morale survenues après plusieurs générations.

Toutefois, les semblables le sont plus en apparence qu'en réalité. Il n'a peut-être jamais existé deux choses d'une exacte parité, même entre les feuilles qui se sont succédé sur un arbre. On peut affirmer qu'en toutes ses productions la nature donne le démenti le plus manifeste au dogme de l'égalité, et qu'elle témoigne, de plus, qu'en toutes choses il n'en est pas une qui n'ait son opposée, et que le mal et le bien sont voisins.

âme illuminatrice de la matière animale ne peut pas plus être récompensée ou punie de son union à un corps soumis ou rebelle, que le jour ou le rayon de lumière qui l'éclaire, que l'air respiré en commun, et successivement, par d'autres.

Si l'on admettait, avec saint Augustin et les autres théologiens de l'Ecole de Manès, le dogme de la préexistence d'âmes spéciales destinées à occuper les corps humains, ne faudrait-il pas s'écrier avec J.-J. Rousseau : « Le moyen de concevoir que Dieu a créé tant d'âmes innocentes et pures, tout exprès pour les joindre à des corps coupables, pour leur faire contracter la corruption morale, et pour les condamner à l'Enfer, sans autre crime que cette union qui est son ouvrage. »

Les mythologues plaçaient au ciel, toujours visible, du pôle Boréal, trône de leur Divinité, le laboratoire des âmes et les lieux de retour après leur passage dans les corps. La secte des Esséniens (sur laquelle se modela celle dominante des chrétiens), croyait, *d'après les poètes grecs*, dit Josèphe, que ces *substances aériennes* y recevaient des récompenses ou des peines. C'est là, en effet, qu'était le séjour de *pureté*, la terre brillante *comme les étoiles* (dit Pausanias, qui l'applique à l'Arcadie); l'île resplendissante, *Leuce* que Pline nomme *Macaria*, du *bien-être* ; *l'air libre*, Elysée (de Pythagore). C'est dans cette *Jérusalem* céleste, patrie des âmes, que saint Augustin traduit : *Vision de paix*, qu'étaient reçus les *corps tout spirituels* des ressuscités et qu'ils étaient *semblables aux anges* (ptérophores) *de Dieu*, ou *à la lumière céleste*. Hors des limites du monde, on la désignait chez les *hyperboréens* ou au-dessus du souffle impur

de Borée (Ahrimaniae, furies de l'air)[1]. Ils supposaient que là aussi habitait une nation d'*anthropophages* qui mêlaient à leurs aliments les corps des défunts pour qu'ils fussent répartis dans ceux des vivants ! Ce n'est pas seulement l'allégorie du retour des âmes à leur source commune et de la métampsychose par leur union à d'autres êtres, c'est, évidemment encore, celle de l'absorption des corps, qui cessent d'exister, dans la masse de ceux qui leur succèdent[2].

L'art de combiner des idées appelé *perfectibilité* ou agrandissement de l'âme par la pensée ; cette faculté qui

[1] Ceux-ci étaient les *Es-èdones*, sensuels, et les *Arimaspes*, enfants grossiers d'Ahrimaz (l'air impur), qui n'avaient qu'*un œil*, ou qui ne voyaient que le sens matériel du double sens des fictions, cet *or* du génie allégorique confié à la garde des gryphons (logogryphes) des mystagogues, ainsi que le sphynx *qui enserre* la science mystérieuse de l'Égypte. Cette idée est venue de la croyance des anciens, que les habitants du pôle ne voyaient jamais le soleil. C'était l'opinion d'Homère (Od. l. XI), par rapport à ces Cimmeriens chez lesquels il place les enfers, et Ovide suppose que c'est l'antre du sommeil. On ne pouvait leur faire un crime de nier l'existence du soleil, dit Plutarque (de Superst.) ! Cependant Hérodote dit qu'ils envoyaient à Delos, lieu de sa naissance. On y reverrait même les reliques de leurs ambassadrices, comme le furent celles des mages de l'Orient.

[2] C'est chez ces Cimmeriens qu'Ulysse retrouve l'*espérance de l'homme*, ou Help-enor qui avait passé dans divers corps par la puissance de Circé, fille du soleil, ou par la circulation du feu-éther (Odys. XI.) *Circè eéa* et *Cyt'ea* (de l'espace) et de l'île d'Eéa, ou du cercle de l'*éternité* (*ëei*), est la même que Metis, *Mead*, *Med-eea*, vierge éternelle, la substance éthérée, distributrice des âmes.

Les poètes, premiers cosmologues, attribuaient le même office aux vents centaures de Chiron (le chirurgien d'Eolie), au pôle magnétique d'Arcas, qui attirait les corps. Pline (l. XXV), appliquant cette fiction à l'Arcadie (qui en reçut son nom), dit que la *centaurée* y avait la vertu de *réunir les chairs !*

distingue l'homme, et le rend si supérieur aux autres animaux, par l'étendue de ses conceptions, est plus négative dans ses résultats, qu'elle ne lui aurait été profitable. Si cet attribut compensateur de sa faiblesse fait occuper à l'espèce humaine le premier rang, on peut assurer qu'elle s'en est moins servie pour son bien-être en général, que pour exercer sa suprématie sur les autres.

Cette perfectibilité qui fait l'orgueil de l'homme, n'est guère qu'une illusion, quand elle n'est pas même le pouvoir de remédier aux maux de toutes sortes dont elle n'a pu le préserver. Elle est tout au plus l'art d'inventer des jouissances factices aux dépens du bonheur réel, et d'abréger la vie sans en jouir.

L'homme sait tout, excepté ce qui lui convient : La brute n'a rien appris, rien inventé; mais aussi son espèce n'a pas dégénéré. Les infirmités et les maladies ne progressent pas chez elle, avec la science des médecins du corps, de l'âme et de l'esprit. Si la raison de l'animal est *une* et toujours égale, sa détermination aussi est *prompte* et *sûre*, invariablement.

Placé entre l'instinct de sa nature et de ses appétences propres et la diversité des goûts d'autrui, ou entre sa raison privée et celle de chacun; sans cesse en garde contre ses égarements et l'entraînement des préjugés sociaux, l'homme consume son existence à rechercher, moins ce qui lui convient, que ce qui peut le faire agréer des autres. Il marche au hasard, égaré le plus souvent par les passions qui l'assiégent.

C'est cette perplexité d'esprit qui a fait supposer l'influence de bons et de mauvais génies inspirateurs, la rai-

son première, ou celle naturelle, la plus sûre, et celles étrangères, ou l'égarement. C'est encore son erreur dans le choix des déterminations laissées à son entendement et à son libre arbitre, qui est figurée dans la fiction du Paradis terrestre. L'homme de la nature y est représenté entre la lumière et les ténèbres, la vérité et le mensonge : Il ne perd le bonheur qu'en prêtant l'oreille aux suggestions étrangères à sa condition, pour atteindre cette perfection qui fait son orgueil, et est plus réellement la cause de ses maux. « *Aliudque cupido, mens aliud suadet : Video meliora ; deteriora sequor* (Ovid.) [1].

Cet enfer auquel l'homme est condamné sur la terre et *sans retour* (suivant la Génèse), est cette destinée des choses d'*ici-bas* (inferi) que les poètes et les théologiens ont figurée dans un autre monde. L'homme constamment tourmenté par les furies des *passions, serpentis furiale malum* (Virg.), y subit le supplice de l'envie et des désirs jamais satisfaits ; ou y est déchiré *par le fils* de ce *serpent* corrupteur (Echis, Héva), le Vautour de Junon (esprit céleste), ou de la perfectibilité, *tortor hominis* et de Prométhée qui voulait s'égaler aux Dieux. C'est en vain qu'il espère combler la mesure des Danaïdes ; ou qu'il s'efforce de relever et fixer ce rocher de Sisyphe qui l'écrase incessamment. Il ne saurait, non plus étancher la soif des *connaissances divines* qui dévore Tantale, ravisseur de la nourriture céleste : Il est condamné à tourner éternellement sur la roue des vicissitudes humaines, comme Ixion qui, lui

[1] « L'homme se lasse du bien, cherche le mieux, trouve le mal et y reste crainte de pire. » (Paroles du pr. de Ligne, rapportées par M. de Montal.)

aussi, n'embrassa que l'*image* trompeuse de la perfection ou de *Junon*, l'intelligence suprême.

Parce que l'homme n'a pas su jouir des seuls biens qui lui étaient offerts (en communauté avec les animaux, selon la Bible) ; qu'il s'est plongé dans un abyme de misères que sa raison n'a pu lui faire prévoir, ni éviter, et dont elle ne saurait non plus le tirer, il se croit en droit d'espérer (comme le seul bien resté de tous les dons célestes, Pandore), que sa supériorité sur les autres êtres de ce monde lui méritera une distinction et des félicités compensatrices dans un autre ; au ciel même ! Et c'est pour se rendre plus digne des rémunérations du Créateur qu'il empoisonne un reste de l'existence qu'il en a reçue, avec les drogues que lui administrent les empiriques du salut des âmes.

---

§ III.

ENFERS [1].

Le fantôme des peines dans une autre vie, dressé comme sauvegarde de l'ordre public, avait été l'auxiliaire du législateur dans les sociétés naissantes. C'est en unissant à l'harmonie du langage la voix menaçante du ciel, que le génie de la civilisation apprivoisait les sauvages habitants des forêts, et les accoutumait au joug des sociétés.

Délaissée quand on en eut moins besoin, ou quand la raison satisfaite pardonnait au mensonge en faveur du bienfait, cette fiction fut abandonnée à l'imagination fantastique des poètes.

Tel avait été le principe des divers systèmes d'Elysées et de Tartares, dont les peintures n'offrent en réalité qu'une ingénieuse allégorie des destinées humaines comparées au passage des astres, d'un règne lumineux aux ombres de la mort [2].

[1] *Inferi*, *hypo-gée*, *gehen* (*ùpo-gaean*-souterrain), barathre, (gouffre à Athènes dans lequel on précipitait les criminels), *génomes* (g'nomes), gémonies, *in-humation*, enterrement, *haedes* (obscurité, enfer, Pluton).

[2] C'est aux mêmes fins qu'on imagina, pour l'enfance, les menaces des *manes*, d'un *manducus* et *melanpyge*, chez les anciens ; chez nous, celles de M. *le Brun*, de *Croque-mitaine* ou de tout autre épouvantail. Inventions qui prédisposent la machine humaine à recevoir dans l'âge de raison de plus terribles impressions, quand elles ne font pas des épileptiques et des convulsionnaires.

Il est particulièrement remarquable que ce point de doctrine, reçu chez les peuples policés pour le salut de l'ordre et la sécurité des transactions, n'ait jamais été admis par les Juifs toujours hostiles aux règles sociales. Pour cette communauté d'Arabes, kabyles au milieu des peuples industrieux de la Syrie et de la Phénicie; ou *gens* rapace à la suite d'*Ahriman courant sur la terre*, le *bien* et le *mal* découlaient d'une même source. Ils n'étaient que le moyen dont se servait indifféremment pour le profit de ses protégés, le Dieu d'Abrahm, d'Isaake et de Jacob.

Les *Aleïm* bons et malfaisants étaient, au même titre, les serviteurs de Jeovè; ses agents dispensateurs des biens et des maux. Ils versaient sur la terre ces breuvages doux et amers contenus dans les deux réservoirs de Jupiter, (Giove en Ital.), Zeus *fulmine gaudens*, (Hom.), et les profits et pertes de la double bourse du messager des Dieux, le génie du commerce et des voyageurs *dans la traversée de la vie* [1].

Si notre christianisme était moins étranger aux anciennes sectes, on s'étonnerait qu'une religion, née du Judaïsme, eût fait revivre un enseignement repoussé par son auteur :

[1] Caïn reçut de Jeovè un signe de protection contre la vengeance de son fratricide. Ce Dieu des Juifs ne punissait qu'en ce monde les infractions aux lois *de la société judaïque*. Le coupable, *envers ses frères*, n'était châtié que dans sa descendance; les témoins du crime ne l'étaient pas de la peine : personne n'était scandalisé de la prospérité possible des enfants du coupable.

Abrahm et Isaake acceptaient avec reconnaissance le prix du déshonneur de leurs femmes. Jacob, spoliateur de Laban, emportait encore ses Theraphim parce qu'ils étaient de grande valeur matérielle. Les saints patriarches, ses dignes fils, n'abandonnent qu'à prix

qu'il eût emprunté cette fable au paganisme, alors qu'avec l'affermissement des sociétés, les peuples étaient assez éclairés pour n'avoir plus besoin de contrainte : qu'il se fût servi d'un tel moyen de coercition, non plus pour arracher l'homme à la vie sauvage et améliorer son sort, mais pour le subjuguer, en le ramenant à l'état de barbarie d'où l'avait tiré cet agent civilisateur.

L'initiation païenne n'avait eu d'autre but que de fortifier les lois par l'opinion religieuse des vengeances célestes; d'en faire l'appui de l'ordre social, sans acception de principes théologiques. Notre christianisme ne l'employa que pour vaincre la résistance que rencontrait son matérialisme substitué à l'esprit évangélique. Bientôt le dogme des peines et des récompenses dans une autre vie ne devait plus être qu'une sorte d'industrie profitable aux seuls exploitants dans celle-ci [1].

Le paganisme rejetait de l'expiation les grands coupables. En vertu de sa procuration de *lier et délier* en ce monde et dans l'autre, le christianisme s'était fait le ré-

d'argent la résolution de tuer leur frère, et ils ajoutent un mensonge plus odieux encore par le désespoir où il jette leur père.

La sagesse arabe de Joseph est le type de l'usure, en pensant enrichir un roi d'Égypte des dépouilles de ses administrés; mise aujourd'hui en pratique dans ce pays, elle ne profite qu'à ses pachas Arabes.

Le recouvrement de plus de biens qu'il n'en avait perdu met le comble au bonheur de Job, quoiqu'on ne lui eût pas rendu sa famille, *ses enfants*, *tués* pour l'*éprouver*!

[1] Au temps de Cicéron, personne ne croyait plus à la réalité des peines après la mort. On se moquait publiquement, jusque sur le théâtre, des tourments du Tartare. César pouvait dire au sénat que tout finit pour l'homme à la mort; c'est ce qu'on lit également dans la Bible. (Sagesse de l'Ecclés. ou de Salomon.)

dempteur de tous les crimes, en établissant une assurance générale contre les chances de sinistre. Moyennant messes, neuvaines, amendes et pénitences, tout bon catholique avait pu s'affranchir des terreurs de la gehène du feu, et mériter même, par d'autres échanges, les plus grandes félicités célestes.

Sur quelle base imposante s'élève donc un spectre qui n'effraie que des êtres inoffensifs dont la quiétude d'esprit serait le bien le plus réel ; un système d'intimidation à l'aide duquel des hommes s'efforcent d'empoisonner l'existence, hélas ! si misérable de leurs semblables, et de faire un cauchemar de la vie ce *rêve d'une ombre* ; un régime de terreur qui abrutit tant de beaux génies et subjugue la foule imbécile; dont il faudrait accuser l'Enfer, s'il en était un autre que l'esprit de domination qui présida à l'obscurcissement nécessaire aux apparitions du fantôme: s'il y avait d'autres démons que les *Mélanchlænes* [1], qui, pour plus de sûreté, brûlaient par anticipation leurs contradicteurs ; et même les Juifs, agents passifs du crucifiement nécessaire au salut des chrétiens?

Une fiction psychologique a donné l'être à ce monstre.

Toutes les théories de Paradis et d'Enfer, dans le Nouveau Testament, comme dans les traditions anciennes, n'ont cependant pas d'autre fondement que l'ordre naturel qui régit l'univers ; l'action de forces opposées, indispen-

[1] Des robes noires que portaient, chez les anciens, les prêtres des divinités infernales, et principalement ceux d'Ahriman, *père des ténèbres et de l'ignorance.*

sables à l'équilibre de la nature : personnifiées, chez les Perses, par deux génies doués, l'un de la puissance génératrice et fécondante, l'autre de la force de destruction : celui-là placé à l'*orient* de la lumière et du calorique producteurs des biens de la terre ; celui-ci siégeant à l'*occident* est Ahriman, l'esprit des ténèbres, qui porte l'engourdissement et la mort [1].

C'est sur l'observation du mélange de *bien* et de *mal* en toutes choses de ce monde, et particulièrement des alternatives de *vie* et de *mort* qu'éprouve la nature aux époques d'accroissement et de dégradation de la lumière et de la chaleur du soleil, pendant la révolution annuelle de cet astre, qu'a été imaginé le dogme des deux principes coéternels; causes opposées de biens et de maux; Dieux et Démons toujours en lutte et tour à tour vainqueurs et vaincus. Ce système, modifié par l'admission d'une *volonté unique*, le *Père de tout ce qui est*, se servant de ces agents contraires, selon les desseins de sa providence, est celui du dernier Zoroastre qu'adopta le Moyse des Juifs ; celui qui est selon l'ordre du *Melk-ised-acke*, souverain juge; chef de l'harmonie, sans l'ordre ou la permission duquel rien n'arrive dans le monde, (disent pourtant les Chrétiens) [2].

[1] Ormusd, le Dieu-lumière, dit à Zoroastre (Zend-av.) « *Je suis la* « *Parole* (Verbum), *celui qui détruit les maux du monde.* »

[2] Cet emploi du Mithra, des Perses, présidant aux équinoxes, et de l'archange Michel, tenant *la balance* d'équilibre, avait été celui de l'Hercule ninivite maîtrisant les *feux* du *Lion-igné* et le *froid* du serpent; de Mithrès, Jupiter Belus, Joudev, Joudex; le Jupiter stabiliteur, *Stator* et *Capi-tolae* (*stater*, *tola*, balance), de la *balance* de pondération (*Jugum*, *Zugos*), jugement, joug de la loi céleste.

Le caducée de l'interprète, ministre des dieux, fut reformé d'après

Il suffirait de quelques citations extraites des traditions Persannes et des Livres Judaïques qui en sont imités, pour prouver que *la cause du mal*, ou le *Serpent* dont le mauvais principe prend la forme emblématique, n'est que le signe céleste au lever duquel (au Lion) le soleil rétrogradait, et à l'influence duquel la fiction supposait la venue des ténèbres et de l'engourdissement de la nature. Ce *mal* se manifestait alors qu'il s'unissait à un autre emblème de meurtre, au *Loup*, signe *occidental* de la lumière; Caïn, l'opposé de l'agneau (Abel), ou du *Bélier*, vainqueur des ténèbres, et qui, à son tour, devient le réparateur de ces maux; *Agnus Dei qui tollit peccata mundi ; la lumière*, le *Christ qui crée toutes choses*, dit Isaï; *agnus occisus ab origine mundi* (Eccl. chr.); *Abel*, la *figure du Christ*, (saint Augustin, C. D.) [1].

L'antagoniste de la lumière d'Hormusd, le ténébreux *Ahriman* (furie de l'air), *par qui vient le mal dans le monde, pénètre dans le ciel sous la forme d'une couleuvre ;*

ce principe : une colombe, image de l'intelligence divine (Uranie, Mithras des Assyriens), sépare les têtes du double serpent de la contradiction, quand il n'est pas tenu par le conciliateur messager de paix.

[1] C'est le loup Fenris des Scandinaves. Les deux loups figurés par les marbres d'Azoph et par les Arabes dans les étoiles du dragon. *Lycaon*, changé en loup, grand-père d'*Arcas* (Argas, le serpent du pôle), fils de l'ourse (Callisto, helice, moera cretaea), qui enfante les tempêtes. Borée à queue de serpent ; l'air d'Ahrimaza ; au *chariot* Amaxa, des Hamazobiens et des Amazones du pôle de Thrace (*Ther-axia*). De là la fable des grossiers enfants de l'esprit des ténèbres (l'air impur), Arimaspes, crus n'avoir qu'un œil : *semestri luce et una die solis aversi*. (Plin., l. IV); étendue à ceux qui ne voyaient que le sens matériel du double sens des fictions, cet *or* du génie des allégoristes, confié à la garde des *gryphons* (logogryphes) *hyperboréens* (d'Apul.)

celle des constellations, la mère de l'hiver (dit ailleurs le Zend-Avesta); *l'astre serpent, accompagné des Dews et Paris* (le Dys-Paris, d'Hom., *pareia*, du serpent), ses anges de discorde *qui ne cherchent qu'à détruire... Ahriman qui court sur la terre, sous la forme de la couleuvre et du loup, lorsque le vent du nord porte l'affaiblissement !* dit encore le Zend-Avesta [1].

Ce serpent est aussi le dragon, gardien des pommes d'or du jardin d'*Hespérie*, du couchant, de l'automne, le soir de l'Hercule solaire; de l'arbre de *mort*, du *serpent*, *Nech* (Génèse), *Coluber arborem conscendens*, de l'*arbre*

[1] Suivant des fictions de l'Orient dont il ne sut pas comprendre le génie allégorique, Hérodote (IV, 105) appelle un *pays de serpents* celui des *Neures*, *Melanchlaenes*, ou vêtus de noir (*Nor*, père de la nuit, des Scand. *Nortia* des Etr.) Il ajoute que ses habitants *se changent en loups une fois par an* ! Allusion évidente aux sifflements et hurlements des vents du nord dont nos girouettes à tête de loup et langue de serpent sont l'expression. Pline place également chez ces *Coraciens* (noirs corbeaux), au pôle boréal, les Arimaspes qu'il surnomme *pterophores* ailés, comme les vents *aletes*, *volucres*, les harpyes *typhoïdes*, et quelquefois les furies *anguicomes*.

Par équivoque *aurae* et *auri* (vent et or), on fit *auraria*, *aurifer*, *aurilegus*, et des gardiens et arracheurs d'or, des vents hippogryphes et arimaspes. Par cette synonymie d'*air* et *métal* (aereus, aeripes), ces arimaspes, *nubigènes* dont le feu de Vulcain (he-phaes-thée) faisait sortir les foudres de Jupiter (Zebedée ou *Pluvius*), furent des cyclopes de Vulcain *au pied d'airain*; Vulcain, le feu artiste, *retenu en l'air* dans sa chute du ciel, comme Satan; puis aussi le feu souterrestre, les volcans, aux îles Eoliennes et Vulcaniennes.

C'est ainsi que des mythologues ont confondu *air* avec *airain*; le serpent d'airain qui rafraichissait les Israélites mordus par les serpents ailés d'Afrique, l'air brûlant du Typhon de l'Éthiopie (*Aethérée d'Ethiops*, *fils de Vulcain*; *Coush*, le brûlé). La biche aérienne *au pied d'airain*, etc. Le vent de Thrace, *boans*, *reboans*, du bouvier *vociferans*,

de vie, placé à l'orient de la lumière, *près du trône de l'agneau*, ou au signe régénérateur du bélier (Apocalypse) [1].

Ce grand dragon (dit encore l'Apocalypse chrétienne) *est l'ancien serpent appelé Diasbolos et Satanas; celui qui séduit le monde, celui qui se tient près de la femme en travail d'enfantement* (la vierge *Ethérie, Shemélée, céleste*, *Metis, Idée*, puissance de conception), *dont le fruit* (lumineux ou de vie) *doit gouverner le monde. Vaincu à cause du sang* vivifiant *de l'agneau, il fait la guerre aux semences de la femme* (nos âmes) (Apoc., XII).

Tel était le fabricateur des foudres vengeresses, *amphigueies, Vulcain, chassé du ciel* et *suspendu dans l'air*, son principe (fils d'*Héra*); Vulcain, qui *boite ou blesse* des deux côtés comme la foudre et la flamme vacillante. Tel est Satan *expulsé du ciel; démon aérien, prince de l'air, enchaîné dans l'air nébuleux*, selon les Epîtres de saint Paul,

Geryon, *à la voix sonore*, Icare (*Ic aer*, d'où vient l'air) était *rhesus, aerisonus, sonipes*, qui résonne, est sonore comme l'*airain, stentor chalcoeophonè* (Hom.). *Aès, dis, argentum* (des Lat.) est synonyme de Pluton et d'Argas (Argantos), le serpent du pôle d'Arcas, *Argantone* des Hybères; Arges le cyclope ; les hyperboréennes Argè et Opis (d'Olene en Herod.)

La biche Iphianasse, de Diane Oresthaée (des montagnes d'Arcas) ou du Maenale, ou Iphigénie, sacrifiée aux vents, devait se retrouver chez Thoas (Lycaon), ministre d'Opis, la Diane du Nord, aux traits acérés des *cent-aures d'Eolie*.

[1] Dans les monuments consacrés à Mithra, ce maître régulateur de la température des saisons, se trouve entre les signes équinoxiaux. Il a à ses côtés ces deux arbres *de vie* et *de mort*. Au pied de ce dernier est le ceraste, *scorpio chti* (ronge vie). Deux génies l'accompagnent coiffés du bonnet de liberté aérienne, des hémisphères, comme Vulcain et ses fils les Cabires, diurne et nocturne : l'un, à l'orient de la lumière, paradis d'Ormusd, élève un flambeau allumé; l'autre, à l'opposite, en tient un renversé ; image du soleil aux deux hémisphères.

de saint Pierre et de saint Jude ; puis relégué, comme Vulcain, dans la Geene du feu souterrestre [1].

Cet emblème astronomique représenté avec les mêmes attributs dans les livres des rabbins de l'école de Zoroastre, offre, en outre, la preuve que le principe du mal était considéré comme un agent passif de Jeoveh.

La Génèse ne s'explique pas différemment sur la nature des anges bons et mauvais, et c'est avec raison que saint Augustin considère les bons comme étant la *substance lumineuse*, séparée des *ténèbres* ou de l'*air impur*. Il les distingue encore *en cité céleste des enfants du jour* et en *monde terrestre des enfants de la nuit*, ainsi que les Perses partageaient ces génies du bien et du mal entre Hormusd et Ahriman, chefs des deux hémisphères.

C'est Jeoveh qui (au débrouillement du chaos) sépare la *lumière* des *ténèbres préexistantes*. C'est aussi *lui qui veut* qu'il y ait lutte entre le génie de la lumière et le *principe ténébreux ; commencement de l'ouvrage de Dieu* (Job., 40-14); *le pécheur dès le commencement* (I Ep. de Jean, 3-8) [2].

[1] Ces apôtres représentent le principe du mal comme le démon attaché à l'air grossier, par contraste de l'*air libre* dans lequel les Pythagoriciens plaçaient l'Élysée des âmes pures.

C'était par les phénomènes de l'air vaporeux que Jupiter vengeur punissait les crimes de la terre, en y envoyant la peste, les frimas, les ouragans, les naufrages, et les dévastations par la foudre, la grêle et l'inondation.

[2] Ces citations désignent le serpent du pôle d'Arcas, anciennement considéré comme principe générateur des êtres. C'est cette fiction qui fit dire des Arcadiens (du mont Lycée, leur Olympe), qu'ils étaient *proséléne*, antérieurs à la lune (Diane à la biche de leur Menale) regardée à son tour comme la *terre olympique*, *mère du monde*.

On lit, en effet, dans la Génèse, chapitre 3, verset 15 : JE METTRAI *inimitié entre toi* (le serpent, *Nech*, la mort, l'esprit des ténèbres) *et entre ta semence* (les ténébreux enfants de la terre, géants, titans anguipedes, esprits de Python, suivant les mythologues grecs ; serpents, anges du diable, race de vipère, selon la révélation évangélique) *et la semence de la femme* (productrice de la lumière du monde, la vierge mère d'Horus, de Dionyse, de Jesous, etc.) [1]. « Cette vierge de lumière superposée *t'écrasera la tête ; toi, tu lui froisseras le talon*... au signe tropique du solstice d'été, lever du serpent, ce *dragon que Dieu a formé pour lui servir de jouet*, dit le Psalmiste (103-28).

« Un jour il arriva que les enfants de Dieu (Ormusd et ses anges) et Satan (Ahriman) se présentèrent devant l'Eternel » (Job, ch. 1).

Pour l'accomplissement de ses desseins, l'Eternel, vu par le prophète Michée, emploie l'esprit de ténèbres *qui se tenait en sa présence*, au côté gauche, *Saevus* ou sinistre. Il le charge d'induire Achab en erreur par un mensonge... (Troisième Livre des Rois, XXII, 22) [2].

Tête de Belus ou d'Omorcha (Uranie, Vénus-Cybèle, Rachel, Pallas, *aethere plena*), la Vierge lumineuse, source des âmes, est représentée sur le croissant de la lune (qui, avec le soleil, sépare la lumière des ténèbres, dans la Genèse). Elle est l'intermédiaire des grâces célestes qu'elle dispense au monde sublunaire.

[2] Le prophète Zacharie n'admet pas cette distinction de rang entre le bon et le malin esprit. Il place devant l'Éternel Satan à la droite de Jésus (le grand sacrificateur) qu'il a mission de contrarier.

En ce temps-là, Satan ne se serait pas permis de berner son Dieu, ni même de le tenter. Nous savons qu'avant la naissance du fils de Dieu les anges savaient mieux le mettre à la raison ; que Michel, ministre

Ce même Eternel, appelé aussi Jeovè, comme Jupiter aux deux tonneaux, dans l'Iliade (L. 24), rencontre Satan qui venait de *courir sur la terre*. Le Dieu des prophètes lui demande d'où il vient, ce qu'il a fait; puis, il lui livre Job son serviteur, homme plus intègre que tous les autres (Job, ch. 2).

Il est bien évident, par les témoignages qui précèdent, que Satan n'est encore ici que l'instrument docile du Dieu Jeovè : qu'il agit dans les limites de ses attributions, et qu'il n'est pas un *ange rebelle chassé du ciel, jeté au feu et enchaîné dans l'air*, puisqu'il se tient en la présence de l'Eternel, assiste à ses conseils et va partout exécuter ses volontés [1].

Par quelle rêverie ou vision nos docteurs chrétiens ont-ils pu imaginer, en partant du même principe, un génie inventeur du mal, ange révolté, ennemi de Dieu et des hommes, faire de ce démon une créature égale en autorité à son créateur, et qui, en dépit de l'omnipotence divine, bouleverse toutes ses œuvres [2].

de la justice divine, le tient sous son autorité ; et qu'il a été exilé par Raphael (l'ange de lumière) dans le désert de l'Éthiopie, pays brûlé ; *Abyssus cæca*, des noirs Abyssins *diasboloi*.

[1] C'est par la diversité d'écoles de ses docteurs que l'Église souffle en même temps le *froid* et le *chaud*. Si Typhon de l'air glacial était le démon malfaisant de nos climats, il était aussi le diable des vents brûlants de l'Ethiopie, le feu destructeur de ces fils de Vulcain, père d'Etiops, au pays de *Coush* ou brûlé. *Typhon ignea specie*, ainsi que Pline dit que les Éthiopiens représentaient Typhon *igni-vome et pestifer* de la mer Erythrée, son domaine, et ses dragons éthiopiens, rouges de feu, dont le souffle empoisonne l'air.

[2] Lorsque l'école græco-latine fonda l'Église d'Occident sur une si puérile interprétation des ingénieuses allégories de l'Orient, Mahomet

Dieu forme l'homme à son image et à sa ressemblance, et veut qu'il vive éternellement heureux; mais survient une puissance corruptrice de ce chef-d'œuvre du Créateur, qui change encore ses dispositions providentielles. Il ne reste plus à l'homme que la perspective ou de béatitudes idéales dans un ciel métaphysique dont les anges rebelles n'ont pas voulu, ou de cuire à petit feu pendant l'éternité, selon qu'il sera ou non mieux avisé que le tout-puissant qui l'a créé.

D'après quelle inspiration ces théologiens ont-ils pu accumuler tant de malheurs dans le ciel et sur la terre, sans comprendre celui de la mort du fils unique de Dieu, son égal, sans lequel rien n'avait été fait (autre que le principe lumineux des fictions solaires et du *verbe* illuminateur des anciens mythes)? Tout cela cependant à cause d'un maudit serpent, que les Perses figuraient parmi les constellations boréales et occidentales comme emblème et signe du mal qui arrive chaque année! N'est-il pas avéré que ce signe de dégradation de la nature est le démon serpentiforme appelé *Ahriman* et Sathan par les Perses; *Kneph*, le ténébreux, père des vents *Ecnephias* ou Typhons; *Ophionè*, l'astre serpent, chef des génies de destruction, en Syrie; *Tsiva*, du temps destructeur, *Saevus*, *Edax*, et Typhon, des Egyptiens, nommé Python (Ophis et Pison) par les Grecs et les Juifs, leurs sujets; le dragon, que l'Apoca-

n'avait plus qu'à se présenter pour achever l'œuvre des Sapor. L'opiniâtreté des Juifs à préférer les enseignements de leur Moïse, est moins miraculeuse, et alors encore que Jésus ne veut qu'en accomplir toute la loi. L'on doit moins s'étonner aussi que l'Église réprouve les lumières de la science, et veuille qu'on rachète des peines dans une autre vie les âmes qu'elle tourmente dans celle-ci.

lypse appelle aussi Diable et Satan, ce démon ou *génie aérien* (Ahrimaz, Haermane, Petiahré); *prince de l'air nébuleux*, suivant saint Paul (Ep. Eph.), *enchaîné dans l'air*, selon saint Pierre (IIe Ep.) et saint Jude (v. 6); *Inarim*, dit Virg., *Enaria* (Serv.), comme *Enarète*, femme d'Eole.

Les poètes légendaires des combats des deux principes opposés, affectent au prince des ténèbres, les uns les signes de décroissance de la lumière et de la force d'action du soleil, depuis le tropique du *Cancer* (rétrograde), jusqu'à celui du *Capricorne* (grimpant), leur point de retour; les autres, les signes de l'hémisphère *inférieur*, d'un équinoxe à l'autre [1]. Tel est l'empire d'Ahriman, de Saturne-Tsiba à tête de crocodile; Typhon, Typhœ, Python, Aedon (de Pluton), Dew-Dys, Lyc-urge, père des ténèbres, l'aveugle Ophionè (Serpentiforme), l'arcadien Phinée qui aveuglait ses enfants, avant le règne de Phœbé. Il est appelé dans les fictions poétiques, le *noir séjour*, *Arimania*, *Arimathie*, (du Dragon du pôle), *Terre d'Ophis*, *Ophir*, *Arimaza petrè*, *caverne d'Ahrimè*, *Caphernome*, *caverne d'Hadoulas* (L. d. R. J.), *Typhonie petrè*, *Aeden*, *Plutonium*,

[1] Suivant saint Augustin, les représentants du monde lumineux furent *Abel* (l'agneau), remplacé par *Seth* (du solstice d'été), et *Jacob*, qui, dit ce Père, figurent *la cité céleste*. *Caïn* et *Esaü* (Aes, Pluton, *Edon* le sensuel), ne sont que l'expression du monde terrestre, gëïnos. (C'est encore Eros et Anteros, l'amour et la haine qu'Empedocle joint aux éléments.)

Saint Paul dit aussi qu'Agar (ou Agra) ne désigne que la terre, et que *Shara* est la céleste; l'une est l'*esclave* (de l'air impur), l'autre la femme libre (comme l'air libre); images de l'hérésie, *égarement*, et de *ses maléfices* rejetés au désert par l'intelligence suprême, mère de la raison, ou d'*Isaachos*, l'harmonieux, qui vivifie tout (fils unique et le semblable de Brahma).

Persephone, Chia, habitation souterraine d'Echis, d'Echidna, de la *Vipère,* de la *grande couleuvre,* de l'*Hydre,* du *Dragon,* de *l'ancien Serpent Satanas et Diasbolos, le persécuteur de la semence* lumineuse *de la femme,* (la Vierge Ethérée), mère de vie et d'intellect.

Cette semence, principe intellectuel de nos âmes, est, de l'aveu de tous les Pères et Docteurs de l'Eglise, le *bon principe,* l'*agneau réparateur* des maux produits par le *Serpent* qui cause les malheurs de l'homme, suivant la Génèse.

Saint Augustin qui, ailleurs, (cont. Man.) condamne les premiers chapitres de la Génèse, comme indignes de la Divinité, dit, dans son livre de la Cité de Dieu : « On peut « fort bien donner un sens spirituel à ce que l'Ecriture dit « du Paradis terrestre! » (L. XIII, 21). Si ce Père tient à la réalité du péché d'Adam, selon la lettre, c'est uniquement pour que sa réparation ne soit pas, comme cette faute, une pure fiction. L'opinion qu'il émet, en d'autres circonstances, est que ce Paradis de l'âge d'or n'est que la satisfaction que donne une conscience pure : *Lætitia bonæ conscientiæ;* ou encore, l'*Eglise dont l'arbre de vie est Jésus-Christ,* époux spirituel de la matière. On peut ajouter : La *voix* céleste, la *parole, Verbe* de la raison, parlant à nos sens; la *sagesse* opposée aux instincts matériels ; Ormusd, (la lumière), disant à Zoroastre : Je suis la *parole qui détruit les maux du monde,* en combattant Ahriman, le père du mensonge ; ainsi que Jésus, le *Verbe,* est l'Agneau qui ôte les péchés du monde.

Les Perses qui transmirent aux Juifs leurs symboles religieux, passent pour les auteurs de l'admirable apologue du Paradis, *Yran,* de l'homme(de la nature), trans-

formé en une Terre d'Enfer, *Aeden* (gr.), par l'homme corrompu, à cause de son orgueil et de son insatiable avidité. C'est la double fiction morale et astronomique, défigurée dans la Génèse Judaïque, acceptée littéralement par la Secte chrétienne modelée sur celle des Esséniens.

Zoroastre plaçait le berceau du genre humain dans la magnifique contrée qu'arrosent, au midi le Tigre et l'Euphrate, au nord le Phase et le Chrysoar, (Phison et Ghéon) [1]; *Jardin de délices, au commencement*; dont la terre subvenait d'elle-même aux besoins de ses habitants; *Paradis* de l'homme primitif, sur lequel l'*hôte du Taurus*, Jovis ou Jeové, se plaisait à répandre ses dons.

Après les *six mille* de l'âge heureux, pendant le règne de la lumière d'Hormusd, aux six signes de l'hémisphère céleste, ce séjour de paix et de pureté devint l'empire des ténèbres et de la corruption (aux six signes inférieurs). Ici l'auteur de la légende persanne compare, dans une allégorie pleine de sens, l'époque de la destitution du rang et de la dignité de l'homme, à celle de la dégradation de la lumière et de la nature, à l'*arrivée* (au lever de l'astérisme) du serpent, *la grande couleuvre mère de l'hiver*.

L'*Yran* (Urania, *Oden* de l'harmonie), était devenu l'*Aeden* (Aedon), domaine de Pluton, *Aedès* Chrysenios (dit Pind.); Ahrimania, d'*Ahriman*, la grande Arménie, vaste tombeau où l'homme s'enterra tout vivant. Le Paradis

[1] Ces noms grecs employés dans la Genèse des Juifs sont un indice de plus que le plus ancien de leurs livres est de l'époque macédonienne. *Phison* est Ophis, Python, le serpent, *Géhon* est le terrestre, *au pays où naît l'or*, du Phase.

terrestre fut l'Enfer de ses habitants quand l'industrie métallurgique vint fouiller les riches entrailles de l'Yranie ; lorsque le Serpent, gardien des pommes d'*or*, *eut fait un trou dans la terre pour y verser son venin*, (Zend-av.), *et fait goûter à l'homme ce fruit, malum* [1], funeste objet de sa convoitise et cause de tous ses malheurs... *Cependant*, ajoute le copiste Juif-Arabe-Grec, l'*or de ce pays-là* (Aeden), *est bon !!* (Gen. ch. II, v. 12) [2].

C'est cet *or* que l'homme, abdiquant sa dignité, acquiert en rampant, pour satisfaire aux convoitises des filles d'Eve ; leur conquérir au prix de la vie, plus souvent aux dépens de l'honneur, les fantaisies de vaines grandeurs qui

[1] *Malon* (gr.), *malum*, *mal*, *fruit*, *pomme* (*Chrysô-malon*, pomme d'or ou mal de l'or). Le fruit de l'arbre de *mort*, de *nech*, du *serpent* (arborem conscendens), du dragon gardien des pommes d'*or*, *présent de la terre* au jardin d'Hespérie (d'Occident); *serpentis furiale malum* (Virg.). Ce fruit défendu a fourni, aux Grecs principalement, le sujet d'un grand nombre de fables : la toison d'or, *chryso-male*, du noir Aetès, Aetès, le *Vautour* (signe occidental), l'oppresseur du bélier *Prômætheus*, l'éclaireur ; *Tortor-Promëthei*, et *tormentum hominis*, qui ronge le cœur de l'homme, comme le foie de Prométhée, pour avoir usurpé l'intelligence céleste (*mens sincera*, *fax*) ; le vautour (du Caucase), frère d'*Hesperius* et d'*Aédon*, nés de Typhon et d'Echidna-chrysoaride ; la toison de Jason (de Mars) ; la toison *imbibée* (d'or) de Gedeon (de Gad-Mars) ; les *toisons* dont on se servait, *en les imbibant*, pour recueillir les paillettes d'or du Phase (le Phison) ; les pommes d'or conquises par le serpentaire, Hercule-Ophiuchus, et par Salomon en Ophir ; la pomme de discorde (l'envie) offerte par Dysparis, le funeste, etc.

[2] L'allégorie faisait allusion à l'*âge d'or* ou à l'*or de la sagesse* ; mais les Juifs, de tout temps, n'en ont accepté que le sens littéral ; cet or déposé également *aux pieds des apôtres* pour la réparation du péché. Le serpent du pôle boréal, gardien des pommes d'or, comme les griffons hyperboréens, gardiens de l'*or* (de la science divine), n'est qu'un être mystérieux, ainsi que la science sacrée dont il est dépositaire.

les consument et les tuent sans jamais les satisfaire [1].

Pour faire adopter un culte aussi excentrique que dut le paraître le semi-matérialisme chrétien, confondant le sacré et le profane, et contraindre de recevoir comme réalisé dans la personne de son héros, ce que l'initiation païenne n'enseignait que comme une fiction représentative des phénomènes de la nature, les moyens usités jusqu'alors eussent été insuffisants. On eût continué d'adorer en silence le souverain maître de l'univers, de respecter les desseins de son éternelle providence, sans croire avec les allégoristes Egyptiens que le Grand-Etre, père de toutes choses, et leur stabiliteur, n'était occupé qu'à *peser* et *juger* les atomes d'une particule des mondes; et à envoyer dans d'autres corps, l'*animation* et la *pensée* dont les dernières enveloppes reposent encore dans leur gehene, ou hypogée, et dans nos musées. On n'eût accepté que pour sa valeur poétique, le système des *ombres*, simulacre de ceux des corps qu'on incinérait, (par manière de purification); ombres que les Grecs et les Romains représentaient *errantes* et *traversant* le fleuve d'*oubli*, se *promenant* ou *torturées;* mais, qui s'évanouissaient, comme celle d'Eurydice, quand le poète voulut plus qu'une image dans la pensée [2].

[1] Il se pourrait que l'odieuse séquestration des femmes, en Orient, eût été fondée principalement sur l'excès de ce préjugé.

Les Chrysostômes de notre Église se répandirent en imprécations contre *Ève* et ses descendantes. Le célibat fut recommandé comme la plus sainte des vertus; le monde se couvrit de monastères, et aussi des ténèbres de l'obscurantisme religieux.

[2] Pour peindre la purification des âmes qui se pratiquait par l'*air*, le *feu* et l'*eau*, Virgile les représente dans le Tartare, les unes pendues en l'air, les autres plongées ou dans l'*eau* ou dans le *feu*.

Les purifications par les eaux du déluge et du baptême, et par le

Ce n'était pas assez des terreurs de la destruction imminente du monde, annoncée par l'Evangile, l'âme dont on ne connaît pas encore la substance, bien que Critias et Moyse l'appellent *sang* et *rovè*, fluide, et que les plus orthodoxes la nomment *pnoè*, *souffle*, *esprit de vie;* cette subtilité métaphysique échappait trop elle-même aux tortures dont on menaçait les incrédules.

Pour leur faire accepter, quand même, le *véritable rédempteur* et *sauveur* du monde, on promit *en son nom*, et pour l'*âme* et pour le corps, des tourments inouïs, les plus incroyables; mais tellement affreux que, malgré l'impossibilité absolue de leur application, on devait croire à la venue de l'*agneau-Jésus*, et à la réalité de ses promesses.

Ce fut, d'abord, en vue du triomphe de son œuvre, puis, pour la taxe des cas de conscience qui profiteraient le plus à leurs inventeurs, que le néo-christianisme a exhumé le monstre des Enfers : qu'il l'a présenté sous toutes les formes emblématiques également empruntées des divers types de l'ancienne mythologie : qu'il a encore assimilé, comme elle, les malheureuses victimes de Satan, et de la fragilité humaine, à des condamnés aux mines, dans les profondeurs des exploitations métallurgiques appelées : *Tartès*, *Tartare*, *ghe-ene*, *Typhoniè*, *subterranei* ou *inferi* [1].

Suivant les divers systèmes de purification des âmes par

sang de l'agneau, ne paraissant pas avoir été suffisantes, elles seront définitives par le feu qui consumera la terre, heureusement créée à perpétuité, dit le psalmiste.

[1] On ajouta, pour les autres frais du culte, un petit enfer temporaire, nommé Purgatoire : mine d'or d'où l'Église tirait ses richesses avec les âmes des condamnés à leur extraction.

l'*air*, ou par le *feu*, les anciens plaçaient généralement les Enfers et l'entrée des sombres demeures de la mort, aux extrémités de l'espace connu, chez les *Hybères* (ὑπερ , ubre, ombre), près des *Hyper-boréens* qu'Antimaque (ap-St. Bys.) confondait avec les *Arimaspes*. Les habitants du séjour ténébreux, aux régions Boréales et Occidentales, étaient les *Arimaspes* (sujets d'Ahrimas), des fictions d'Aristhée le Proconesien, et des Argonautiques d'Orphée ; peuples chez lesquels Diodore de Sicile dit, d'après Ctesias, que le *Dualisme* des Perses était observé. Comme encore aujourd'hui d'autres Tartares (ceux du Volga), ils reverraient le génie du mal, sous l'emblème du Serpent dont il prenait la forme.

Celui-ci est l'*Uran* ou *Ouranbad* que les Orientaux disent demeurer dans la montagne d'*Ahermane;* qui, (comme l'Ouragan), vole dans l'air et passe sur la Terre sous la forme d'un Dragon. (Dherb. B. orient.)

L'historien des Juifs nous apprend également que la secte des Esséniens, admettait le dogme d'une autre vie, et croyait, *d'après les poètes grecs*, que les âmes des méchants étaient reléguées *dans les régions glacées. : Lethale gelu... corporis rigor.., supremum animæ frigus.*

Vers les hyperboréens, mais au-dessous des demeures fortunées de *Leucé*, ou *Macarôn*, des bienheureux, était le séjour des âmes moins pure (que celles des régions éthérées). Au pôle d'*hérimanthe*, ou d'Argas, le Serpent, (Petiahrè, Ahrimas), habitaient les *Ahrimaniae*, furies de l'air, Vents funestes, *melanchlaenes*, du noir aquilon, vents Typhons, fils du géant Typhoé (Hesi.), *Aquilonius Typhon*, (Plin.); les *Chimerii* (de l'hiver), monstres à queue de ser-

pent, comme leur père Borée, *Sarmaates, ar-argantes, litigantes* ou *dimicantes*, (en Eusèbe). Avien, qui les appelle Arimaspes *belligeratores*, les désigne *vers l'onde glacée de Saturne* (Zab-ach). C'était la Tauride du vent impétueux ou *Thoas*, de Lycaon, (θωος), ou du Loup *Thoes* (Plin.), dont les habitants, au rapport d'Hérodote, hurlaient au moins une fois par an. *Tauriz* de l'air glacial, des vents mugissants, *boantes*, comme les bœufs de Geryon, voix sonore, ou *Tauricès*, beuglants, du Bootès, le bouvier du Septentrion [1].

Pline dépeint comme un séjour de désolation la Tartarie-Krimée de ces *condamnés hypotartares : pars mundi damnata... densa mersa caligine* (L. IV) [2].

Chez ces Ap'arctiens (*des ténèbres extérieures*, Ev.), fils d'*Ap'arctias ventus*, du pôle arctique ou de l'ourse Erymanthe, il y a des *grincements* des dents (ταρταριζ), des frémissements et des *pleurs*, causés par un froid cuisant : *Boreae penetrabile frigus adurat* (Virg.).

Tels étaient encore les *Arimoi* et *Arimaeoi*, que Strabon (L. XIII, p. 628) désigne vers le nord, et dont il dit que le chef *Arimoun*, roi des *Catacecaumènes* (brûlés ou aveugles), a donné cours à la fable de Typhon; *Typhon, le serpent foudroyé*, ajoute-t-il livre XVI, p. 750; dans l'Etna (Aedan ou Edna), suivant Pindare; sur le Caucase, *Typhonie Petrè*, selon Apollonius de Rhodes.

Homère, Hesiode, Pindare et les autres Grecs les nom-

[1] Un génie malfaisant, *Cacus*, fils de Vulcain, avait soustrait à l'autorité d'Hercule un de ces vents funestes qui soufflait du mont Aventin.

[2] Mieux connue aujourd'hui, on doit reporter cet enfer dans celui du Tzar, la Sibérie.

ment *Arimoï*, et les désignent en divers cantons de la longue chaîne et des branches du Taurus, partout où existaient des mines en exploitation, des fonderies, des feux de forges et des volcans.

C'est dans ce pays de Titans à pieds formés de serpents, *race de vipère* (*Echidna*) et *enfants du diable* (Evang.); terre d'*Avila*, ou du serpent d'*Ève*, Evan (S. Evain de l'île Tharaxia), que la Genèse fait passer le père des forgerons, *Thub-al-Chaïn* (Thyph le serpent); Telchines (des vents Curetes et Coribantes), chez les *Arimeno-Chalibes* de Vulcain au pied d'airain; aux monts Tsiberiens (de Tsiba, le cyclope), que Jérémie appelle *Tibareniens* des *Miniens*, et Josèphe nomme pays de *Miniadès* [1].

Chez les Tartares Sibériens étaient les Arimaspes, qui, disait-on à Hérodote, n'avaient *qu'un œil* (interprété *coclès*, *coclea*, ouverture de souterrain), de même que les Cyclopes de Vulcain; les *Eni-occè* (un œil) des *Heniochi montes* (de Plin.), les Grées *Enioc*, etc., des portes caspienne et caucasienne de Tiflis (Tiph-loz et Typhias, du serpent aveugle), des *Ibères-Gé-orgiens; Arimaspes Euergetes*, dont le pays est couvert de ténèbres (kimeriennes), dit l'histoire orientale d'Haython [2].

[1] La Genèse nous assure que *Mosch*, nom grec de *bouvillon* ou branche du *Tauros*, le Taureau, trône d'Indra, de Belus, de Jeove ou de Jupiter, l'*hôte du Taurus* et le siége de ce chef d'harmonie ou de *Jou-bal*, l'inventeur des instruments à vent, suivant la même révélation, que ce *Mosch*, ou veau, était fils de Japhet.

[2] La terre d'Avila (au nord et au midi) diffère peu de la Colchide, *Hol-chii*, Gol-kii, *Chéia*, trou de vipère. On nommait colchytes, en Egypte, ceux qui avaient la charge des sépultures; *Golgotha* était la sépulture ou calvaire de Jebous, Osiris *calvus*, sérapisé.

Suivant cette fausse interprétation provenant de la synonymie d'aérien et de métal, l'ouraée de la vie céleste, le serpent gardien du pôle fut le père des ouragans, puis l'*Oural* des exploitations métallurgiques. Les vents orageux, fabricateurs des foudres *amphiguies*, devinrent des cyclopes du feu souterrestre ou de Vulcain le boiteux. Les Arimaspes borgnes, sujets du ténébreux Ahrimas, *condamnès à l'obscurité* (*Cryphae, cecryphates*), arrachaient l'or aux Gryphons, ou des cachettes (Gryphae) des riches Dis, Jou-Blind (l'aveugle), Zeus-Chthonios, Pluton, *Aedès t'Arztis*. On fit de ces *mystérieux griffons hyperboréens* (en Apul.), nos diables griffus et les griffes de leurs inventeurs *diasboliques*, ou couleur de suie [1].

Le nom Ahriman ou *Arimas*, suivant la désinence persique observée par Hérodote (Liv. I, 139) et qu'on remarque dans le livre du Zoro-Esdréen, *Esdras*, et celui d'*Arimath* ont suggéré, par similitnde, le surnom du *riche* (Dis) Jouzophe d'Arimathie, qui reçut dans sa sépulture Gol-gothée en Josapha, *Vadi Geenon*, la lumière ou le Christ descendu aux signes inférieurs [2]. On en fit de même *Erimas*

[1] La chute de l'homme serait venue de son avidité de l'or : la réparation fut le rapport de cet or aux pieds des apôtres nazaréens ; il n'y eut que les rôles de changés.

[2] Simon Cyrenien (ou le Dauphin, fils de Cyrène) est le poisson austral au tropique du retour de la lumière.

La grande divinité de la cyrenaïque, Ammon, Jupiter libyque, chef des deux principes opposés, Osiris et Typhon, ou le père du protecteur Alexandros et de Rufus, le roux, avait confié son cher Dionyse à cet Aristée, fils de Cyrène (Vénus *syre-gène*, aux formes de poisson), qui le déposa dans une grotte du mont Hemus, pour que ce génie de la lumière reparût brillant et radieux dans sa force en mars, ou à *Hëmaüs*, du Belier.

de Lycie, *Arimaza* (en Strab.), Erimanthe; l'ourse et le sanglier d'Erimanthe, Typhos-Erimanthios, Meleseagrid, meurtriers d'Adonis.

Ces noms correspondent aux dénominations grecques et latines *Aïs*, Aedes, Hades, Ædone, Jupiter-Hol-erze, Diblind, Scotios, *Jou*, des Etrusques, Aedone-Orcus, Zeus-Catachthonios (Hom.); Theos Chthonios (Hes.), Pluton, Plouto, Dys, Dew, possesseurs des richesses souterraines.

Les documents qui précèdent et les considérations résultant de leur rapprochement, suffiront pour faire apprécier le sens vrai des allégories du mal produit par le démon de la cupidité et de l'orgueil, assimilé au serpent de l'automne, ainsi que la nature de la réparation que devait amener le signe printanier du bélier ou l'agneau sauveur et réparateur. Ils expliquent surabondamment la signification seule véritable des expressions: *Geian*, *ghèen*, en terre; *Gehèna*, enterrement; la *Gehena* des Brahmes, *Vadi-Geenem* des musulmans, *Vadi-Gehenon* ou vallée de *Jos-apha* des Juifs, la *Gèene* de nos *Ingannatores* (Ital.), *Tartufes*, der *Teufel*; *Caphar-nome* ou *Caphar-Scotia* (Ptol.), de ces noirs cafards de l'obscurantisme des temps passés.

RÉSUMÉ.

Assujétissez-vous aux règles de la plus austère vertu; concevez encore de la divinité l'idée la moins indigne de sa grandeur et de ses perfections, l'enfer sera votre partage dans une autre existence, si vous n'avez pas reçu, avec les misères de celle-ci, la grâce de pouvoir croire tout ce que l'Eglise romaine enseigne, savoir : que Dieu, pur esprit, est composé de trois personnes bien distinctes, quoique le même que l'être corporel, un et indivisible, révélé par des Juifs; que Jésus crucifié, qui est un mensonge *scandaleux pour ces Juifs et une folie pour les autres*, est son fils consubstantiel, vue de son œil, intelligence de son âme, et son égal de toute éternité, le *Dieu inconnu, suprême, ineffable*, soupçonné par Platon et attesté par saint Paul; que, suivant quatre évangiles aussi inconciliables entre eux qu'avec la révélation mosaïque et la certitude de l'histoire, ce fils co-éternel de Dieu, *seconde* personne du père céleste, a été engendré, non psychologiquement, mais réellement en corps, *par une troisième*, dite le Saint-Esprit, *qui procède des deux autres*; qu'il est aussi fils d'homme descendant et héritier d'un roi, Davide, né de son sang (Act. Ap.) par *Hélie* et par *Jacob*, l'un et l'autre pères de Joseph, suivant ses deux généalogies de rois (selon la chair) et de prophètes (selon l'esprit), et admettre encore, de par l'autorité de ces évangiles, qu'il est né sous le règne d'Hérode et lors du recensement fait par Cyrenius; que cet homme-

Dieu, issu *des reins* de David et conçu corporellement par le pur esprit, son égal en Dieu, est le *premier né* d'une Vierge charnelle ; que Dieu ainsi incarné a été *circoncis* (du superflu de la nature), *lavé* des souillures originelles et *sanctifié*, en outre, par le Saint-Esprit qui l'avait formé, métamorphosé à ces effets en colombe (*esprit céleste*, qui éclaira aussi Mahomet) ; que ce *verbe en Dieu, dès le commencement, le principe de toutes choses, créateur sans lequel rien n'a été fait*, et le souverain arbitre des destinées, quoiqu'*il ne puisse rien de lui-même* (selon saint Jean év.), n'est pas venu de son plein gré, mais qu'il a été envoyé sur la terre par la première personne de lui-même, pour rectifier une erreur vieille de 4,000 ans, à laquelle le déluge n'avait pu remédier ; combattre enfin un démon, sa créature, devenu mauvais et opiniâtrement nuisible, en dépit de sa préscience et de sa volonté souveraine ; que, pour améliorer le sort des hommes qui ne dépendrait que d'elle, sa toute-puissance a dû s'offrir *comme rançon à son ennemi, souffrir beaucoup*, et même être attachée à *un gibet* par le peuple de prédilection du seul et vrai Dieu qui lui recommande (dans le Deutér.) de faire périr tout imposteur qui abuserait de son nom, quand même ce fourbe appuierait sa mission par les plus grands miracles ; que, néanmoins, ce Dieu crucifié est descendu aux enfers, a été ressuscité et est ensuite *monté* aux cieux, sous sa forme humaine portant les marques de son supplice ; qu'en cet état, la *deuxième personne* de son unité, qui *est un avec son père* et *son Dieu*, est retournée *en haut* vers son égal qui est au ciel, sur la terre et *en tous lieux*, s'asseoir à *la droite* de ce pur esprit qui est partout dans l'infini comme

lui-même, et en y joignant encore sa mère, *qui n'avait rien de commun avec lui* ou eux ; que de là, *partout*, ce Dieu sauveur, qui n'aurait pu vaincre le malin esprit si bien maîtrisé par Michel et Raphaël, au temps des prophètes, viendra *à la fin* du monde, que Dieu a établi *à perpétuité et avec un ordre qui ne finira pas* (dit le Psalm.) ; qu'il en *descendra sur un nuage*, avec plein pouvoir, cette fois, de dompter le persécuteur des hommes, et même de l'obliger à tourmenter plus cruellement et à toujours ceux qu'il voulait racheter, mais à qui il n'aurait pas accordé la grâce de comprendre les énigmes et les logogryphes, *ainsi* proposés en son nom, *de peur qu'en les comprenant on ne vienne à repentance et à conversion*, dit saint Mathieu (XIII, 10 à 16) ; *et de crainte qu'en se convertissant les péchés ne soient pardonnés*, ajoute saint Marc (IV, 12,14) [1].

On lit dans la deuxième épître de saint Paul aux Corinthiens, ce verset du chapitre XI : « *Cela n'est pas étonnant;* « *car Satan lui-même se déguise en ange de lumière.*[1] »

Bien peu d'entre les mortels ont pu se dire éclairés de la *seule véritable lumière* qui illumina d'une manière aussi spéciale que tardive le grand apôtre du christianisme. Personne aussi, n'eut, autant besoin d'être rappelé à des sentiments honorables que Saul le malfaiteur, s'il est encore la personnification du Socialisme Nazaréen converti.

[1] Si Satan, à qui l'Église fait honneur de tant de révélations, voulait empêcher d'adorer Dieu, il ne saurait imaginer rien de plus avilissant pour le souverain maître du monde.

Si je ne puis me flatter de la grâce toute particulière dont se glorifie Saul-Paul, je remercie Dieu de m'avoir préservé de pareils antécédents : je n'ai jamais eu la pensée et j'aurais moins encore la volonté et le courage de commettre aucune des atrocités dont le saint privilégié se serait rendu coupable.

Egalement exempt de ces *passions ennemies* et de cet *entraînement aveugle*, dont s'accusent impunément, dans leurs disputes du pouvoir, les fauteurs de nos révolutions, je n'ai pas à craindre que ceux-ci me jettent la première pierre. J'ai moins qu'eux aussi à redouter le jugement de mon pays quand je n'ai conçu qu'une œuvre de désintéressement personnel, en vue de l'utilité publique, et consciencieusement basée sur les témoignages les plus respectables. Et, alors que la barbarie venue à leur suite, frappe à nos portes, à droite et à gauche, et menace de mort la civilisation et la science, on me pardonnerait de ne plus différer la production d'un travail de longues veilles consacrées à l'intelligence des traditions.

Je ne cherchais point le Christianïsme sur le chemin des fables religieuses ; c'est lui qui s'y est rencontré parmi les Gentils, chez lesquels ses guides l'ont fourvoyé, en l'éloignant des impuretés Judaïques de son enfance. Ce ne serait pas plus ma faute si, en compagnie de ces païens, il en avait contracté le caractère, le langage et toutes les allures. Je ne l'ai mis en évidence que lorsque, identifié avec eux, il m'offrait dans la confrontation des formes, des couleurs et du style antiques, des traits frappants de ressemblance avec les personnages des anciens cultes ; et aussi dans la conservation des images qui le repré-

sentent, des points de comparaison nécessaires à déterminer les attributs d'idoles oblitérées par le temps.

Au surplus je n'écris point pour la foule, plus avide d'illusions que du vrai; non plus que pour ceux qui forment leur opinion d'après l'avis de leur confesseur, ou le jugement de Voltaire. Je n'adresse mes remarques qu'aux archéologues et à ce petit nombre de sages qui estiment plus le nu de la réalité que toutes les séductions de l'idéal.

Toutefois, pour ne point blesser les susceptibilités du moment, je céderai à ce préjugé vulgaire, que la vérité peut n'être pas bonne à dire aux temps d'inquisition et de vertige. Sous le règne des libertés où tant de gens ferment les yeux devant la lumière, et ne souffrent point qu'on voie ce qu'il ne leur convient pas de regarder, où chacun a la prétention d'imposer sa convenance, plus que sa foi, comme obligation pour les autres, je ne voudrais point de toute la gloire d'un Galilée au prix de sa captivité. Je bornerai là, et pour quelques adeptes, cette communication de mes aperçus, en la restreignant encore aux pièces de l'anatomie générale des anciens mythes.

Quant à la seconde partie, qui en contient l'assemblage, j'attendrai pour l'éditer, qu'une censure protectrice, équitable autant qu'éclairée, m'y autorise, sans risques pour personne. J'offrirai alors au public le *traité du Christianisme*, de sa filiation et de ses phases diverses, avec la démonstration des formes antiques sous lesquelles ont été représentés ses personnages principaux.

Jusqu'à ce qu'il me soit permis de réduire à leur moindre valeur les titres dont s'autorisent les niveleurs de notre époque pour imposer leurs plus désastreuses spéculations,

j'espère que mes lecteurs ne verront en moi qu'un religieux amant de la vérité, loin de me considérer comme *ennemi de Dieu et des hommes*. Personne mérite moins cette injure, qu'avec l'épithète *race de vipère*, des apôtres de la charité chrétienne jetaient à la face des serviteurs de l'ancien Saint des saints, jusque dans son sanctuaire. Je prie mes contradicteurs de se pénétrer des sages paroles de Gamaliel à l'égard de ses adversaires; d'imiter la réserve du docteur Juif, juge de la secte la plus hostile à ses croyances, entre toutes celles qui divisaient le judaïsme.

Je leur rappellerai la conclusion unanime des théologies: *Adorez Dieu et ne cherchez pas à le connaître!*

Telle est aussi la péroraison du discours sur la vanité des systèmes religieux ; cet admirable résumé que l'abbé Barthélemy met dans la bouche d'un grand-prêtre de Cérès, et sur lequel appelait mon attention le guide de mes premières études, l'homme vertueux, aujourd'hui l'ornement de l'Eglise d'Auxerre et sa plus sainte édification.

Je n'ajouterai plus que cette instruction donnée par les pères de toute théologie, dont voici l'Evangile :

« Dieu est un, auteur de tout ce qui existe. Tel qu'une « sphère parfaite, il n'a ni commencement ni fin. Il gou- « verne l'univers par une providence qui résulte de prin- « cipes fixes et déterminés... Tu chercherais en vain à « connaitre la nature et l'essence de l'Eternel! Qu'il te « suffise de reconnaître ses œuvres de tous les instants; « d'admirer sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde!

« Profites-en! (Shast. L. I).

Imp. Moulde et Renou, rue Bailleul, 9-11.

DE

L'IDOLATRIE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES

TRAITÉ DE LA SCIENCE DES MYTHES DANS SON APPLICATION AUX FORMES DU JUDAÏSME ET DU CHRISTIANISME,

RÉSUMANT

1° L'esprit des Mythologies et la théorie des Symboles religieux aux divers temps d'initiation;
2° L'homogénéité des principes et leur filiation;
3° La concordance des emblèmes par le rapprochement et la liaison des images, des noms et des caractères attributifs;
4° Les prototypes à l'aide desquels on obtient l'explication des Mystères et des autres fictions sacrées; la signification des divisions et dénominations allégoriques de la géographie des poètes, et l'intelligence des noms figuratifs et des rôles assignés aux Génies, Patriarches, Chefs et Instituteurs de nations, pour les temps héroïques ou fabuleux.

PAR F.-V. VINCENT,

Auteur des Observations sur les récits des historiens anciens, de Dissertations sur les antiquités étrusco-romaines, et de Recherches sur l'origine et les émigrations des Boïes.

PARIS,

AU DÉPÔT, RUE DU ROULE, 23, AU COIN DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

1850

IMPRIMERIE
MAULDE ET RENOU,
rue Bailleul, 9-11.